17ème ANNEE—No 28 SAMEDI, 23 JUILLET 1898 Bureaux : 30, rue de la Fabrique, Québec

JOURNAL DES CAMPAGNES



L'industrie agricole doit toujours être la base de la richesse des nations

LE JOURNAL DES CAMPAGNES

(HEBDOMADAIRE

16 PAGES PAR NUMERO

PRIX DE L'ABONNEMENT

Un an..... UNE PIASTRE
Six mois..... 50 cts
Trois mois..... 25 cts
Pour la France et l'étranger.... 16 fr.
(En incluant les frais de port.)

STRICTEMENT PAYABLE D'AVANCE

THOS. CHAPAIS - - - Directeur

POUR L'ADMINISTRATION :

L. J. DEMERS & FRERE
30, RUE LA FABRIQUE
QUEBEC.

QUEBEC

SAMEDI, 23 JUILLET 1898

Nous demandons à tous nos lecteurs de nous donner seulement chacun un abonné.

AVIS

MM. Mathias Lislois, Montmagny; J. F. Samdon, Rivière-du-Loup, Station ; H. Racette, St-Augustin Portneuf ; Geo. Dussault, Ste-Marguerite et Domptaill, Moulin d'Acton, Bagot, F. P. Audette, St Bernard, Dorchester, sont autorisés à recevoir des abonnements et à en percevoir le prix au *Journal des Campagnes* et au *Courrier du Canada.*

Les abonnés du JOURNAL DES CAMPAGNES qui sont en dette envers l'administration du journal pour abonnement, sont requis par le présent avis de solder leur compte au plus tôt.

En retour des arrérages ou de la somme requise pour le renouvellement de l'abonnement, nous n'adressons pas de reçus spéciaux. Ce qui pour tout abonné à notre journal constitue un reçu, est la date à laquelle expire son abonnement, qui est indiquée sur l'adresse en regard de son nom.

L'Administration.

L.-J. DEMERS & FRERE.

LES ELECTIONS

De la Colombie Anglaise

A moins de quelques surprises parmi les nouveaux élus, ni les ministériels, ni les oppositonnistes dans la Colombie Anglaise ne seront en position de mener les affaires rondement sur la côte du Pacifique. Le résultat est comme suit jusqu'à présent : ministériels, 15 ; oppositionnistes, 19 ; indépendants, 2. L'un des indépendants a paraît-il déclaré qu'il était prêt à voter la déchéance du cabinet Turner. Cela fait 20 contre 16 en supposant que l'autre indépendant tombe du côté ministériel. En outre il reste l'élection de Cassiar qui donnera deux votes. En supposant que le gouvernement l'emporterait il resterait encore en minorité de deux. Il est donc à peu près certain que le gouvernement est battu.

Au point de vue des partis tels que compris dans la politique fédérale, ce résultat ne veut rien dire. Bien que présidé par un conservateur le cabinet Turner était appuyé par quelques libéraux, tandis que l'opposition, composée de conservateurs et de libéraux, est dirigée par un conservateur.

Nous comptions sur la victoire de M. Turner qui est un homme de ressources, mais sa défaite ne nous surprend pas beaucoup. Il a le sort de tous les gouvernements qui entreprennent beaucoup. La Colombie est une province qui demande beaucoup de dépenses pour le développement de ses ressources. Le gouvernement a dépensé largement, mais il a eu la prudence de tenir le budget à peu près en équilibre, en augmentant le revenu. Cependant le budget qui a sauté d'un demi million à un million et plues a effrayé la population, excitée d'ailleurs par les appels de l'opposition En outre, et c'est peut-être la cause principale de la défaite de Monsieur Turner, la construction des nouveaux édifices parlementaires sur l'Ile de Vancouver, lui a attiré un grand nombre d'ennemis sur la terre ferme, qui voulait avoir la capitale et qui voit ainsi ses espérances envolées pour jamais. De fait le cabinet a triomphé à peu près partout sur l'Ile tandis qu'il a perdu beaucoup de terrain ailleurs. Enfin, l'on a fait un crime à M. Turner de s'être mêlé à l'organisation de certaines compagnies minières. Tout cela bien exploité était suffisant pour assurer une défaite beaucoup plus complète que celle qui emporte le cabinet Turner.

M. Turner était premier-ministre depuis 1895. Il avait succédé à l'honorable Théodore Davie, nommé juge et décédé depuis. M. Davie lui-même avait succédé à M. Robson dont le cabinet était au pouvoir depuis 1889.

C'est la première fois, croyons-nous, qu'un gouvernement est défait au poll dans la Colombie, tous les autres changements de gouvernement n'étaient que des réorganisations ou le résultat de combinaisons.

M. Turner, conservateur, remplacé par un autre conservateur, le chef de l'opposition, il n'y aurait pas de quoi à se plaindre si ce n'était l'élection du misérable fourbe Martin, qui a pourtant fait assez de mal dans le pays pour ne mériter que le mépris de tous les bons citoyens.

L'interet du pauvre

Nous lisons dans le "Soleil :"

"Le "Economist" de Londres dit en parlant du marché anglais :

"Il semble que nous sommes arrivés à une bonne période qui durera plus ou moins pour le marché financier. A part sept semaines où les banques ont payé aux déposants 2½ pour cent, elles n'ont payé que 1½ pour cent le reste du temps."

"Quoi ! on ne paie en Angleterre que 1½ pour les dépôts temporaires et la "Presse" trouve que le gouvernement canadien ne paie pas assez lorsque en donnant plus de garanties, il sert aux déposants de caisse d'épargne 2½ c'est-à-dire 1 pour cent de plus que l'intérêt servi en Angleterre par les banques."

En Angleterre comme Angleterre, et au Canada comme au Canada, messieurs. Et puisque le gouvernement fédéral paye près de trois pour cent et quelque fois plus à ses riches créanciers de Londres nous ne voyons pas pourquoi il ne paierait pas le même taux à ses créanciers pauvres du Canada.

La nouvelle paroisse de St-Malo

Sa Grandeur Mgr Bégin vient de nommer les syndics de la nouvelle paroisse de St-Malo, qui comprendra la partie ouest de St-Sauveur ; ce sont MM. l'échevin Cantin, Frank Connolly, Antoine Rousseau et Eugène Blais.

M. l'abbé Defoy, vicaire à la Basilique, tst nommé curé de la nouvelle paroisse, et les travaux de l'église qu'on érigera sur la rue StS-Valier, entre les rues Aqueduc et Marie de l'Incarnation, commenceront bientôt. Les soumissions sont actuellement entre les mains de Sa Grandeur Mgr Bégin. La nouvelle église sera aussi grande que celle de St-Sauveur, mais le coût en sera bien moins considérable.

M. Tarte est parti pour les provinces maritimes à la recherche d'un endroit où mettere le quai pour lequel il a fait voter des milliers de piastres à la dernière session.

Le ministre des Travaux Publics n'aurait pas tant de peine à trouver un terrain pour construire les élévateurs qu'il a promis à Lévis, si seulement il voulait fournir l'argent.

A propos de colonisation

DES PLAINTES CONTRE LE GOUVERNEMENT FEDERAL

Sir Wilfrid Laurier et ses amis les libéraux avaient promis aux électeurs de ne pas suivre l'exemple des conservateurs au sujet de l'immigration, de faire bien mieux qu'eux sous ce rapport comme sous tous les autres, du reste, et de favoriser le repatriement de nos compatriotes de préférence à l'immigration de races étrangères. Sur cette question, comme sur celles des écoles du Manitoba, du service rapide, de l'économie dans les dépenses, etc.; les libéraux ont menti à leurs promesses et aux engagements qu'ils ont pris solennellement devant l'électorat de la confédération canadienne ; car, une fois, installés sur les banquettes ministérielles, les rouges ont continué à faire de la propagande pour attirer l'immigration étrangère et à voter les mêmes sommes d'argent pour cette fin. En voulez-vous une preuve ? Lisez la correspondance suivante dans "L'Ouest Canadien," journal indépendant publié à Edmond, qui n'a pas pour mission de flatter le gouvernement Laurier et qui ne craint pas d'encourir ses foudres vengeresses en lui disant la vérité :

"Le gouvernement vient de faire recruter dans l'Ecosse et l'Angleterre une soixantaine de filles qu'il amène ici au pays pour être distribuées dans les différents centres anglais du Manitoba et du Nord-Ouest. Il paie le passage et la pension de ces filles, se charge de les placer, paie ensuite les dépenses de voyage et un bon salaire à une matrone du Manitoba pour aller faire le recrutement. Nous ne pouvons rien obtenir nous, pour les nôtres. Nous avons aux Etats-Unis des centaines, des milliers de familles qui seraient prêtes à nous suivre au Nord-Ouest, si seulement le gouvernement voulait aider à payer leur passage. Ces familles nous rendraient un meilleur service, et serviraient mieux la cause et les intérêts de la colonisation que ces 60 filles. Il y a sans doute un parti pris et mauvais vouloir de la part de nos gouvernants. On s'accorde à reconnaître que nos nationaux sont de bons colons, qu'ils réussissent merveilleusement bien, mais on ne fait rien, presque rien, pour les attirer dans le pays.

"Si une petite part des $100,000 votées par le Parlement pour les fins d'immigration, était affectée au repatriement des canadiens-français au Nord-Ouest, quelles belles paroisses nous fonderions ! et quel avancement l'on remarquerait dans nos colonies, déjà si florissantes. Nous ne voulons pas récriminer, mais il est bon que le public connaisse ces choses et que l'on apprenne en certains lieux que si la colonisation des nôtres fait ici quelques progrès, nous ne le devons pas à la haute protection de nos ministres d'Ottawa."

Les organes du gouvernement vont sans doute retorquer à cette sortie contre leurs amis, que le pouvoir central fait beaucoup pour repatrier nos compatriotes et que nous trouvons la preuve de ses efforts dans le nombre toujours croissant des Canadiens qui reviennent des Etats-Unis. Oui, depuis l'année dernière surtout, le repatriement de nos compatriotes s'opère sur une plus grande échelle. Mais cela est dû, non au gouvernement libéral, mais au fait que l'ouvrage est de plus en plus rare aux Etats-Unis à cause de la fermeture d'un grand nombre de manufactures et encore à cause de la guerre hispano-américaine qui paralyse le commerce, l'agriculture et l'industrie dans la république voisine. Dans de telles conditions, les Canadiens aiment mieux quitter leur patrie d'adoption et venir exploiter des terres au Canada, et ils nous reviendraient en plus grand nombre encore s'ils avaient les moyens de payer les frais de transport d'un pays à l'autre. Ce sont là des faits que tout le monde connait et que la presse a livrés à la publicité à plusieurs reprises.

Et les libéraux viendront après cela nous vanter le succès qu'ils ont remporté dans le mouvement du repatriement.

Allons donc, comptez cela à d'autres, messieurs les blagueurs.

LE 14 JUILLET A QUEBEC

Un banquet fraternel réunissait la colonie française, le soir du 14 juillet. Sur la proposition de M. E. Maechler, secondé par M. A. Ruhlman, une collecte a été faite parmi les convives au profit des enfants pauvres du Patronage. Le Rév. M. Nunesvais, supérieur du Patronage, remercie au nom des pauvres dont il a la charge, les Messieurs qui ont pris l'initiative de cette proposition ainsi que les généreux souscripteurs. Il les félicite d'avoir associé le patriotisme et la générosité, qualités éminemment françaises.

Egaré

Un citoyen de St Raymond, du nom de Pierre Moisan, comptant de bois parti hier matin pour aller visiter les limites dans le canton Gosford, n'a pas été revu depuis. On le croit écarté dans le bois.

A propos d'education

Le "Soleil" reproduit avec ce petit air coquin qui le distingue, les remarques que nous avons publiées à propos de "l'Enseignement Primaire." Naturellement, l'organe libéral arrange cela de façon à attribuer tout le mérite de ce progrès à ses maîtres.

Comme question de fait, c'est le Conseil de l'Instruction Publique qui a demandé,—et demandé instamment,—que "l'Enseignement Primaire" soit adressé à tous les instituteurs et institutrices. Le gouvernement provincial a consenti, et voilà tout.

Pour le reste, les conditions du contrat, les ministres ont fait de la politique.

Le "Chronicle" annonce que le gouvernement de Québec a démis M. Calixte Simard, messager en chef de l'Assemblée législative.

Le conseil de ville d'Ottawa a décidé de soumettre aux électeurs la question de la circulation des chars électriques, le dimanche.

Actuellement, les chars ne circulent pas ce jour-là.

Le gouvernement Turner prétend que l'élection de Cassiar faite, il aura trois artisans, et avec cela il ne déménagera pas avant d'avoir convoqué les chambres.

Lord Herschell, le délégué d'Angleterre à la commission anglo-américaine, qui siégera à Québec, s'embarquera à Londres, aujourd'hui, accompagné par son fils, M. Richard Herschell.

Le projet du service rapide est si peu avancé, que nos ministres, actuellement à Londres, en sont encore à passer des résolutions en faveur de sa réalisation.

M. Mulock travaille à décider l'établissement du câble du Pacifique. Il a eu, hier, à Londres, une conférence avec l'agent général de l'Australie. L'objection vient surtout du service intérieur anglais.

Le gérant de la banque de l'Amérique Britannique du Nord, à Dawson, dit que le rendement des mines du Yukon, cette année, sera de près de 7 millions. Ce rendement eût été plus considérable, ajoute-t-il, sans la famine qui a régné à Dawson. La population de Dawson est de 30,000. Quatre cent mille piastres de droit régalien ont été perçus jusqu'à présent.

Un millionnaire américain vient de commander au peintre Léon Couturier, de Paris, une toile représentant le coulage du "Merrimac" devant Santiago, par le lieutenant Hobson, et destiné, paraît-il, à la salle du Congrès des Etats-Unis.

M. Léon Couturier, auquel on vient d'envoyer les premiers documents, compte partir prochainement pour les Etats-Unis et Cuba.

Madrid se prépare à recevoir senors du Bosc et Carranza par de grandes démonstrations. Une épée sera présentée au lieutenant Carranza et une plaque en or rappelant les services qu'il a rendus à l'Espagne sera offerte à senor Dubosc. Tous deux recevront aussi la croix d'Isabelle la Catholique. Enfin, on annonce que senor Dubocs sera promu à une position importante dans le service diplomatique.

LA LIGNE COURTE

Entre Montréal et Ottawa

La ligne Montréal-Ottawa vient d'être ouverte au trafic. Ce chemin passe par Vaudreuil, Como, Hudson, Rigaud, St-Eustache, Yankleek Hill, Caledonia Springs, Alfred, Plantagenet, Pendleton, Leonard, Nansan et Blackburn. La distance entre la gare Windsor et Ottawa, est de 111 1-2 milles.

Pris à temps, le sirop Pin Rouge du Dr Harvey peut détourner des rhumes dangereux.

Ecrasee sous un train

UNE VIEILLE FEMME TUEE SUR LA VOIE DU PACIFIQUE

ELLE A DIT S'APPELER Mme DE BELLEFEUILLE

Un peu avant neuf heures, hier matin, un convoi du C. P. R., venant de St Jérôme, a frappé une femme qui marchait sur la voie, à Hochelaga, près de la traverse de Longueuil, et en arrière de la manufacture de caoutchouc.

La voie fait une courbe à cet endroit, et le train marchait à une assez grande vitesse. Lorsque l'ingénieur aperçut la malheureuse, une distance de quelques pieds seulement le séparait d'elle. Il renversa immédiatement la vapeur mais il était trop tard, et lorsqu'on put arrêter le train deux roues de l'engin avaient déjà broyé le corps de l'infortunée. On se porta immédiatement à son secours et lorsqu'on la retira de sa terrible position, on constata qu'elle avait une jambe et un pied réduits en charpie. Elle portait en outre d'horribles blessures à la poitrine, aux bras et à la tête. Elle respirait encore cependant, et un prêtre, qui se trouvait sur les lieux, a pu lui donner une absolution suprême. Elle fut ensuite placée dans le wagon aux bagages, jusqu'à la gare Dalhousie, où l'ambulance est venue la chercher, pour la transporter à l'hôpital Notre-Dame. Elle est morte à cette institution, à dix heures hier matin, après avoir déclaré qu'elle était Mme de Bellefeuille, sœur de M. Henry Faucher, de Manchester. Elle n'a pu donner aucune autre information sur son compte.

La victime est une femme du peuple, âgée d'environ soixante ans. Elle a les cheveux tout blancs, et portait au moment de l'accident une robe d'étoffe couleur crême. Elle portait au cou, sous sa robe, un petit crucifix et une grosse clef couverte de rouille.

Le conducteur du convoi qui a frappé la pauvre vieille, se nomme J. Langlois.

Il est probable que la victime a des parents à Montréal et le cadavre restera à l'hôpital jusqu'à ce qu'il soit réclamé.

M. LETOURNEAU

Reclame $2,500 de la Cie Transatlantique

Pour la mort de sa fille, victime de la "Bourgogne"

MM. Beaudin, Cardinal et Saint-Germain ont reçu instruction d'intenter une action de $2,500 à la compagnie Générale Transatlantique. Le demandeur, dans cette affaire, est M. Césaire Létourneau, de Montréal, le père de Mlle Létourneau, l'une des infortunées victimes du naufrage de la "Bourgogne".

La conférence internationale

Le président McKinley, comme c'est de tradition dans la politique américaine, lorsqu'il s'agit de négociations avec les pouvoirs étrangers, a choisi, pour représenter les Etats-Unis à la Conférence de Québec, fait remarquer un de nos confrères, les hommes les moins disposés de toute l'Union, aux concessions et aux traités à avantages égaux.

Ce sont MM. Kasson, de Iowa, Dingley, du Maine, Grey, du Delaware, Fairbank, de l'Indiana, et l'honorable John W. Foster, tous protectionnistes irréconciliables.

Le gouvernement canadien fera bien de choisir ses meilleurs et ses plus fins diplomates, s'il veut sortir de la Conférence de Québec, moins écloppé que les Espagnols, de la conférence de Santiago.

UNE CONVERSION

Un pasteur protestant embrasse la religion catholique

Paris, 19.—Le révd. John Spencer Turner, autrefois pasteur d'une église épiscopalienne, de Rochester, a été reçu dans l'église catholique. La cérémonie qui a accompagné cette conversion a eu lieu dans l'église St-Joseph. Il sera confirmé demain, par le cardinal Richard, avec qui il a eu une entrevue aujourd'hui. Le révd. étudiera la théologie à Rome et y sera ordonné prêtre.

Pas d'hesitation

Aussitôt que vous sentez quelque chose qui ne va pas à la gorge, prenez une dose de "Baume Rhumal."

Pélerinage à Ste-Marie de la Beauce

Saints-Anges, 18—La jolie petite paroisse des Saints-Anges se fait remarquer par ses fêtes splendides. Mardi dernier a eu lieu le pèlerinage annuel de la Bonne Ste-Anne à la chapelle de Ste-Marie de la Beauce. Les paroissiens qui sont toujours généreux quand il s'agit de montrer leur amour à la Bonne Ste-Anne, se sont empressés d'y assister en grand nombre. Le cortège était précédé par le curé, M. l'abbé Guimond. Toutes les familles étaient représentées par au moins un membre. Le départ de la paroisse des Sts-Anges a eu lieu à 6 heures et demie. En arrivant au village de Ste-Marie, une jolie surprise attendait le pieux cortège. Les cloches sonnèrent à toute volée, saluant l'arrivée des pèlerins. La grand'messe a commencé à 10 heures. L'organiste de Ste-Marie, M. Carrier, a eu la bonté d'accompagner le chant qui a été magnifique. M. Feuiltault, curé de la paroisse de Ste-Marie, a fait le sermon de circonstance. Presque tous les assistants se sont approchés de la Table Sainte. Après la messe, qui a été entendue avec piété des reliques de la Bonne Sainte-Anne ont été vénérées avec respect et dévotion. De jeunes personnes qui avaient été aux hôpitaux de Québec et de Montréal, pour y subir des opérations assez dangereuses assistaient au pèlerinage et sont maintenant en bonne voie de guérison. Il était midi lorsque l'office a été terminé.

M. le curé a pris le dîner avec M. l'abbé Feuiltault.

ACCIDENT DE VOITURE

Un accident de voiture est arrivé, lundi soir, sur la rue St-Joseph. Le cheval de M. Joseph Côté, tabaconiste, jeune bête de six ans, passait sur la rue Dorchester lorsque une partie de l'attelage faisant défaut frappa le cheval aux pattes. Celui-ci prit alors le mors aux dents et malgré les efforts du conducteur, M. W. Blackburn, jeune homme de 14 ans, le cheval ne put être contrôlé. Des passants crièrent alors au jeune homme de sauter s'il tenait à sa vie. Le jeune garçon fit encore de nombreux efforts pour contrôler sa voiture, mais ne pouvant y parvenir, il sauta alors à terre s'infligeant des blessures au pied et à l'épaule.

La bête endiablée continua alors sa course et étendit sans connaissance un nommé Verrault qui avait voulu la saisir au passage.

Plus loin elle renversa une vieille femme qui traversait une rue, et finalement regagnait l'écurie.

Les trois personnes concernées sont aujourd'hui, complètement remises de cette échaffourée.

Deux candidats viennent de succomber en Angleterre. Leur décès est dû aux fatigues de la dernière campagne; inutile de dire que ces deux candidats avaient été battus aux élections.

Le métier de parlementaire devient de plus en plus pénible.

AU KLONDYKE

La récolte de l'or

Vancouver, 20.—La banque "British North America," à Dawson City, dit, dans son rapport que la récolte de l'or atteint $7,000,000 cette année. La royauté est déjà payée sur $4,000,000 qui vont être exportées, ces jours-ci.

RAPPORT DES PATENTES

Nos lecteurs trouveront ci-après le seul rapport complet des brevets d'invention accordés la semaine dernière à des inventeurs canadiens par les gouvernements canadien et américain. Ce rapport est préparé spécialement pour ce journal par MM. Marion & Marion, rue St Jacques, 85, Montréal.

BREVETS CANADIENS

607,337—John R. Brown, Harrison Hot Springs, Can. Machine pour creuser le roc.

607,165—Francis J. Freese, Montréal, Can. Appareil pour couper les semelles.

607,395—William E. Hunt, Montréal. Support de bicycles.

607,122—William H. Murray, Tavistock Can. Arrête portes et serrure combinés.

608,266—James F. Neilson, New Westminster, Can. Machine pour fabriquer les boîtes en fer blanc.

607,070—Addison Norman & al, Toronto. Cable électrique pour la traction des voitures, etc.

29,013—George H. Fensom, Toronto. Enseigne, (dessin).

(Communication de MM. Marion & Marion, solliciteurs de brevets et experts, New-York Life Building, Montréal.)

L'anniversaire de l'Electrique

Comme nous l'avons déjà annoncé, c'est aujourd'hui l'anniversaire de l'inauguration des tramways électriques dans les rues de Québec. A cette occasion, le char No 25, qui a commencé le premier à voyager l'année dernière, est richement décoré de drapeaux, de fleurs variées de bouquets de papier de différentes couleurs. M. A. Drolet, conducteur qui était alors le mécanicien de ce char en a pris charge aujourd'hui, et M. C. Tweedle, qui en a été le premier conducteur, agit comme tel pour la journée. Une fanfare a fait le tour du circuit à bord du No. 25.

Le premier char ouvert, portant le No. 201, est aussi décoré avec goût; il a pour mécanicien M. Graham et pour conducteur M. Charest.

Le char No. 209 mérite aussi une mention spéciale et ses décorations produisent un bel effet.

Outre ces amas de fleurs et de pavillons, les chars seront illuminés ce soir par un grand nombre de lampadaires de différentes couleurs.

La compagnie a invité M. le maire de Québec à faire le tour du réseau de l'Electrique sur l'un de ses chars.

La fanfare, qui se trouvait sur le char No. 25, a joué "Vive la Canadienne" en passant ce matin devant nos bureaux.

Ce matin, un char privé est allé chercher M. le maire à sa résidence et lui a fait faire le tour de la ville en compagnie du sénateur Paquet et de M. l'échevin Tanguay.

Après avoir fait le tour de Québec, l'on a débarqué ces messieurs en face de nos bureaux, au milieu des accords mélodieux de la fanfare, qui jouait alors "For he is a joley good fellow."

Des hourras furent échangés simultanément en l'honneur du maire et de M. Evans.

Cette après-midi un char spécial contenant une fanfare est allé prendre les ministres provinciaux au parlement et leur a fait parcourir tout le circuit du tramway Electrique. Ce soir, tous les chars seront illuminés, et le spectacle sera splendide.

Les Espagnols ont tort de gâter leur cause en menaçant leurs généraux et amiraux d'une cour martiale chaque fois qu'ils ne réussissent pas. Un peu moins de discussions et plus de besogne remédieraient à beaucoup de maux à Cuba et ailleurs.

M. Goschen, premier lord de l'amirauté, et M. Chamberlain, désirent ardemment que le Canada et les Etats-Unis contribuent aux défenses de l'empire. Sir Charles Tupper a toujours prétendu que la construction du Pacifique était une contribution suffisante.

Noyé retrouvé

On nous annonce, au moment de mettre sous presse que le cadavre de l'infortuné Charles Couture, qui s'est noyé dans le fleuve près du "Polaris" a été trouvé à Beaumont. Le coroner a été notifié.

Le cadavre a été trouvé par le fils de M. Miller, avocat, qui se promenait en chaloupe; le corps était sur le rivage et exposé aux rayons du soleil.

Ce matin à 11.15, la voiture de MM. Vézina & Moisan est partie pour Beaumont, d'où le cadavre sera ramené et transporté à la morgue à Québec où l'enquête sera tenue demain à 2 heures.

Le diocèse de Trois-Rivières

Qui succèdera à feu Monseigneur Laflèche?

LES NOMS QUE L'ON MENTIONNE

Trois-Rivières, 20.—La vacance créée sur le trône épiscopal du diocèse des Trois-Rivières, par la mort du regretté Mgr Laflèche, sera remplie prochainement. La rumeur désigne les trois noms suivants qui seront envoyés à Rome:

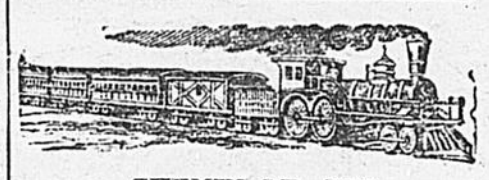
Mgr Marois, grand-vicaire de Québec.

M. l'abbé Cloutier, curé des Trois-Rivières.

M. l'abbé Baril, supérieur du collège de cette ville.

La "Gazette" fait un bel éloge de Mgr Laflèche à l'occasion de ses funérailles qui ont été des plus imposantes.

L'allocution de Mgr l'archevêque Bruchési, de Montréal, a été fort remarquée. Le jeune évêque a été fort loquent et a reçu, après les funérailles, des félicitations des plus hauts dignitaires ecclésiastiques et civils présents à la cérémonie funèbre.



CHEMIN DE FER

QUEBEC - CENTRAL

SERVICE D'ETE DES CONVOIS

ENTRE

Quebec, Portland, Boston & New-York

EN FORCE LUNDI, 27 JUIN 1898

ALLANT AU SUD

EXPRESS DIRECT pour St-François, Mégantic, Sherbrooke, Portland, Boston, New-York et tous les endroits du Sud. Laisse Québec (traverse) 3.45 p.m., laisse Lévis 4.15 p. m.

MALLES pour Sherbrooke et les stations intermédiaires, laisse Québec (traverse) 1.45 p. m., laisse Lévis 2.15 p. m.

ACCOMMODATION pour Beauce Jonct. et Sherbrooke, laisse Québec (traverse) 7.30 p. m., laisse Lévis 8.00 p. m.

MIXTE pour St-François, laisse Québec (traverse) 8.00 a. m., Lévis 8.30 a. m.

ALLANT AU NORD.

EXPRESS DIRECT de Portland, Boston, Springfield, New-York et Sherbrooke. Arrive à Lévis à 11.40 a.m., arrive à Québec (traverse) 11.45 a.m.

MALLE de Sherbrooke, Mégantic et les stations intermédiaires. Arrive à Lévis 2.10 p.m., arrive à Québec (traverse) 2.15 p.m.

ACCOMMODATION de Sherbrooke et Beauce Jct. Arrive à Lévis 6.45 a.m., arrive à Québec (traverse), 7.00 a.m.

MIXTE de St-François. Arrive à Lévis 7.00 p.m., arrive à Québec (traverse 7.15 p.m.

Des trains Express direct circulent tous les jours y compris le Dimanche, ayant des chars Pullman de Québec à Boston sans changement.

Chars Pullman direct laissant Québec pour Springfield tous les jours, le dimanche excepté, et char Pullman laissant Québec pour Portland tous les jours, le samedi excepté pour ce train. Les autres trains circulent tous les jours excepté le dimanche.

Un officier de Douane se tient à Québec et Lévis pour inspecter et sceller le bagage destiné à tous les endroits des Etats-Unis.

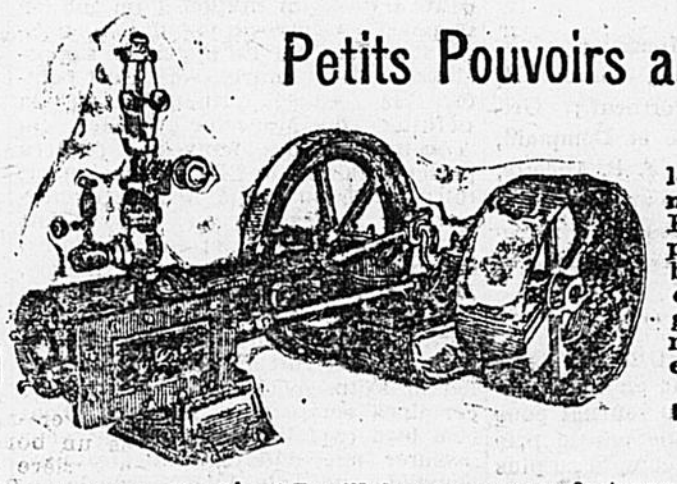
Pour autres informations s'adresser à R. M Stocking, agent de la Cité et du District du chemin de fer Quebec Central, 32, rue St-Louis, Québec, ou autres agents de la Compagnie.

FRANK GRUNDY, Agent général. J. H. WALSH, Agent gén. pa

29 juin 1898.

POUR LA VILLE.... ET LA CAMPAGNE

Petits Pouvoirs a Vapeur



L'engin et la Bouilloire debout sur un même socle en fonte Portatif comme un poêle. Indispensable dans une boutique de charron, forgeron, mennisier, meublier, imprimeur et autres.

Pour $180.00 vous aurez le tout prêt à marcher

AUSSI—Engins et Bouilloires pour manufactures et scierie, de toutes dimensions, Machines de toutes sortes pour travailler le bois. Turbines à l'eau et Appareils et Fournitures pour fromageries et Beurreries, Huiles Courroies de cuir et de caoutchouc, Poulies, etc.

Chs. A. Paquet,

No. 11, rue St-Antoine

BASSE-VILLE, QUEBEC.

Les ecoles catholiques

Le "Manitoba" publie un second rapport du surintendant des écoles catholiques du Manitoba et l'accompagne des remarques suivantes :

Nous publions aujourd'hui un second rapport du Surintendant des écoles catholiques. Ce supplément concerne la période des six mois écoulés depuis le 1er janvier au 30 juin de cette année. On y trouvera, comme dans le précédent, des chiffres d'un grand intérêt et d'une grande éloquence. Aux sacrifices des catholiques du Manitoba sont venus se joindre ceux de nos coreligionnaires des autres provinces. Ceux-ci ont voulu prélever sur leur surplus—et beaucoup même, sur leur nécessaire—le denier des écoles catholiques. Des sommes que cette œuvre a produites, près de quinze mille piastres sont allées déjà soulager des besoins urgents, suppléer à la pénurie de nos caisses scolaires, privées depuis tant d'années de ressources légitimes.

Cette épisode de la lutte est d'une éloquence admirable. Il dit d'abord les sympathies et les ardeurs de ceux qui nous ont ainsi secourus ; il nous fait anticiper l'immense déception, et même le dégoût qui ne manquerait point de s'emparer de nos bienfaiteurs, si tous ces sacrifices—les leurs et les nôtres—ne devaient aboutir qu'à une triste déchéance.

Mais cet épisode parle aussi à la majorité qui nous a dépouillés. Il est une protestation énergique et permanente. Il devrait convaincre cette majorité que notre attitude et nos revendications ne sont pas simplement le résultat d'un caprice, d'un entêtement, d'une pensée politique. Il faut qu'il y ait au fond de cette controverse quelque chose d'autrement sérieux et essentiel pour déterminer un mouvement qui se traduit ainsi par des années de résistance, par des sympathies si tangibles, par des sacrifices si considérables. Pourquoi ne le reconnaît-on pas ? Pourquoi n'agit-on pas comme on agit avec toute personne honnête et bien intentionnée qui réclame le redressement d'un grief bien fondé ? Il semble que ce soit, comme dit M. l'abbé Cherrier, unue simple question de bon sens, toute respirandissante des clartés qui rayonnent de la justice, de l'équité, et de la constitution de notre pays.

Ce langage finira-t-il par être compris ?

Il n'y a pas de mal à l'espérer. Il y en aurait, toutefois, si cette espérance devait nous alanguir, se transformer en un voile assez épais pour nous dérober à la fois les abîmes, la route et le but.

Une vigilance de tous les instants s'impose à nous. Les plus belles promesses, les faveurs momentanées même, ne sauraient nous dispenser de l'obligation sacrée que nous avons de mettre "à couvert et en sûreté les principes immuables" de l'éducation chrétienne.

M. l'abbé Cherrier nous rappelle avec à propos que nous avons des droits en ces matières, et que nous n'avons pas à jouer le rôle de suppliants, encore que nous soyions disposés à ne point mettre de violence dans nos revendications.

Non, pas de violence, mais de la constance, de la droiture et du zèle.

RAPPORT

Des sommes payées, à même le Fonds de Secours, pour le Maintien des Ecoles Catholiques du Manitoba, du 1er Janvier au 30 juin 1898.

Du 1er janvier au 30 juin 1898, les sommes suivantes ont été payées aux écoles paroissiales ci-après indiquées :

Saint-Adolphe	$ 160 50
Sainte-Anne	200 00
Saint-Alphonse	126 00
Saint-Boniface	312 50
Saint-Charles	35 00
Saint-Eustache	356 40
Saint-Joachim	160 00
Saint-Lazare	50 00
Saint-Laurent	100 00
Notre-Dame de Lourdes	300 00
Lasalle	49 00
Saint-Malo	50 00
Saint-Norbert	240 00
Lac des Chênes	75 00
Saint-Pierre-Jolys	100 00
Saint-François-Xavier	200 00
Pan Creek	75 00
Sainte Rose du Lac	85 00
Selkirk	75 00
Winnipeg	1,032 70
Ecole Normale	130 62
Constructions et réparations	414 13
Total	$4,326 65

Ce montant, ajouté à cette autre somme considérable dont il a été rendu compte dans l'état précédent, tel que déjà publié dans le "Manitoba," forme un total de $14,193.02. Voilà la somme que les aumônes généreuses des personnes sympathiques à l'œuvre de nos écoles, dans les provinces de l'Est, nous ont mis en mesure de consacrer au soutien des écoles catholiques du Manitoba, du 1er janvier 1897 au 30 juin 1898. De nouveau, le coeur plein de reconnaissance, nous remercions tous ceux qui ont exercé envers nous cette charité, si douce dans cette manifestation. Nous demandons à Dieu de le leur rendre au centuple.

Il peut être à propos de donner maintenant quelque explication sur la façon dont cet argent a été distribué. Chaque école n'a pas reçu exactement en proportion du nombre de ses instituteurs et des élèves inscrits sur ses régistres. Nous avons plutôt consulté les besoins urgents.

Il est possible qu'on fasse la remarque que le chiffre des secours accordés aux écoles de Winnipeg dépasse de beaucoup celui des secours accordés aux écoles de toute autre localité. Plusieurs bonnes raisons nous semblent justifier notre action.

1o. Le chiffre des élèves de Winnipeg forme à lui seul le quart des enfants fréquentant les écoles ;

2o. Winnipeg, possédant des classes plus avancées, a dû payer de plus forts appointements que les arrondissements scolaires ruraux ;

3o. Les catholiques de Winnipeg ont eu plus à souffrir de l'opération de la loi de 1890 qu'aucune des paroisses de la province. Ainsi, non-seulement les propriétés privées des catholiques, mais leurs maisons d'écoles même, et les terrains sur lesquels elles sont bâties ou qui servent de cour de récréation aux élèves, ont eu à payer des impôts scolaires et municipaux. Chaque année successive, les catholiques de Winnipeg ont eu à contribuer pour un montant de $4,000 à $5,000 au trésor du Bureau des écoles publiques de la cité. Ceux qui connaissent la position de fortune de la plupart des catholiques de Winnipeg pourront se rendre aisément compte des difficultés pressantes qui nous ont constamment assiégés.

Dans les autres parties de la province, nos populations n'ont pas eu tant à souffrir pour la simple raison que, dans beaucoup d'endroits, où les résidents sont presque exclusivement catholiques, on n'avait que très peu d'écoles publiques à supporter. Et là où ces écoles publiques étaient plus nombreuses, ni par leur nombre, ni par les bâtisses, ni par le chiffre de leurs dépenses, elles ne pouvaient être comparées aux écoles de Winnipeg. En outre, il faut remarquer que dans les municipalités rurales, les taxes, même scolaires, sont prélevées sur toute la propriété imposable dans la municipalité. La conséquence a été que depuis 1894, au moins dans les centres catholiques, la taxe scolaire n'a guère dépassé le taux de deux millièmes dans la piastre. Tandis que dans Winnipeg, ce taux s'est élevé jusqu'à 4.25 millièmes. C'est pourquoi, plus lourdement qu'ailleurs, les catholiques de Winnipeg ont senti peser sur eux le fardeau de la loi. Ils ont donc reçu une plus large part des secours qui nous sont venus des généreux amis de l'éducation ; mais nous osons dire que plus vive aussi est leur gratitude envers nos bienfaiteurs.

Nous portons maintenant nos regards avec une profonde anxiété et un ardent désir vers une ère nouvelle. Nous ne pouvons nous faire à l'idée que nos concitoyens protestants qui forment la majorité, puissent permettre que nous soyions beaucoup plus longtemps les victimes des maux si considérables qu'ils nous ont infligés par les lois scolaires de 1890 et 1894. Ce n'est point une faveur que nous implorons ici, mais nous en appelons simplement aux conceptions les plus ordinaires de la justice et de l'équité ; deux choses qui doivent partout prévaloir et dont la constitution de notre pays nous autorise à réclamer le règne ici comme ailleurs.

A. A. CHERRIER, Ptre.,
Surint. des Ecoles Catholiques.

EVASION D'UN FORCAT

IL EST REPRIS PAR LA POLICE

Un forçat nommé François Pelletier s'est évadé, samedi après-midi, du pénitencier de St Vincent de Paul. Les gardes du bagne et la police de Montréal battirent aussitôt les bois environnants. Ce n'est qu'à minuit que Pelletier put être découvert sous une meule de foin, dans un bois à deux milles environ en arrière du pénitencier. Il y a trois ans que Pelletier est au bagne et il en a encore pour quatre ans, sans compter l'augmentation qu'il va recevoir pour cette évasion.

La ferme la mieux tenue

M. Joseph Ratté, maire de St-Augustin, vient de remporter le premier prix pour la ferme la mieux tenue dans le comté de Portneuf.

Double noyade

Une femme se noie avec sa fillette à St-Henri

Montréal, 18.—Un tragique accident, qui a causé la mort de deux personnes, s'est produit samedi soir à St-Henri.

Les victimes sont Mme Alexis Larocque et sa petite fille, âgée de trois ans et demi.

Alexis Larocque demeurait rue Turgeon, 45, avec sa femme et ses deux fillettes, nommée Clara et Rosanna, celle-ci âgée de 8 ans. Depuis quelque temps, la femme ne paraissait pas en possession de toutes ses facultés mentales. Il lui arrivait d'avoir des hallucinations pendant lesquelles son langage devenait incohérent et ses yeux hagards. Elle adressait alors la parole à des esprits invisibles et parlait de l'enfer, du purgatoire, et d'autres choses qui obsédaient son esprit malade.

Samedi, cependant, elle paraissait calme.

Comme il faisait chaque samedi, Larocque partit vers les 6 heures pour aller aux provisions. A ce moment la femme était assise dans la maison et les deux petites filles jouaient dans la cour. Larocque recommanda aux enfants de rester là jusqu'à son retour.

Pendant l'absence du mari, Mme Larocque offrit aux deux fillettes de leur faire faire une promenade. La plus jeune accepta, mais l'autre refusa. La mère, d'ailleurs, n'insista pas et partit avec la petite Clara.

A 7 heures 20, des personnes qui se trouvaient sur la berge du canal aperçurent tout-à-coup une femme et une fillette qui s'agitaient dans l'eau. C'étaient Mme Larocque et sa fille. On organisa promptement des moyens de les secourir et on parvint à les retirer de l'eau assez promptement. Elles respiraient encore, mais étaient sans connaissance. Elles étaient restées environ dix minutes à l'eau.

Malgré toute la bonne volonté et le dévouement empressé de ceux qui les avaient retirées de l'eau, la femme Larocque et sa petite fille expirèrent avant l'arrivée d'un médecin. Les deux cadavres ont été transportés au domicile du mari, qui était revenu chez lui, depuis le départ de sa femme, et dont l'inquiétude se changea en désespoir.

Le coroner McMahon, averti de l'événement, s'est transporté à St-Henri où il a tenu une enquête.

Les jurés ont rendu un verdict de "mort accidentelle."

UNE JEUNE FILLE SE NOIE

Un malheureux accident de chaloupe est arrivé samedi soir vers les huit heures, sur la rivière St-Maurice à quelques milles des Trois-Rivières. Deux des jeunes filles de M. Léon Biron, gardien des "booms" sur la rivière St-Maurice étaient à faire une promenade en chaloupe lorsque voulant changer de place, l'aînée se leva. Perdant tout à coup l'équilibre, elle tomba à la renverse et fut précipitée à la rivière. Sa jeune sœur en voulant lui porter secours, faillit elle-même faire chavirer l'embarcation. Malgré tous ses efforts, elle ne put parvenir à sauver sa sœur qui après êtr disparue sous les flots ne revint plus à la surface. Ce triste accident a créé une émotion profonde dans notre ville.

Sa Grandeur Mgr Laflèche est mort dans la 80e année de son âge, la 55e de son sacerdoce et la 32e de son épiscopat.

Une grosse pierre

TOMBE SUR LE TOIT D'UNE EGLISE

DOMMAGES CONSIDERABLES

Des dommages considérables ont été causés hier à l'église anglicane St Paul, située sur la rue Champlain, par la chute d'une grosse pierre qui s'est détachée du cap. L'accident est arrivé vers dix heures avant midi ; des ouvriers étaient alors occupés à enlever les cailloux isolés qui menacent à tout instant de rouler dans la rue. L'un de ces cailloux pesant 80 lbs s'est mis à dégringoler du cap, a renversé la clôture qu'on a élevée pour protéger les propriétés qui se trouvent au-dessous, et est venu s'abattre sur le toit de l'église. Cette pierre a fait un trou dans le toit, est tombée sur le plancher non loin de la balustrade, et a causé des dommages assez considérables à cette église.

Un enfant tue

ET DEUX AUTRES PERSONNES BLESSEES

A ST-LEONARD DE PORT MA RICE

Un accident qui a eu un dénouement fatal s'est produit mercredi à St Léonard de Port Maurice.

La femme d'un cultivateur nommé Renaud revenait en charette de traire les vaches, à l'autre bout de la ferme. Elle avait avec elle son enfant, âgé de 16 mois, et les deux petits garçons d'un voisin. La bride du cheval s'étant brisée, Mme Renaud s'est trouvée incapable de contrôler l'animal. Une grosse pierre qui se trouvait le long du chemin, a fait verser le véhicule, et Mme Renaud, son enfant et l'un des petits garçons ont été blessés grièvement.

L'autre garçon avait sauté en bas de la voiture en voyant le danger, et n'a eu aucun mal.

L'enfant de Mme Renaud a succombé à ses blessures peu de temps après l'accident.

Le coroner McMahon a tenu une enquête, samedi soir, au sujet de la mort de l'enfant, et les jurés ont rendu un verdict de mort accidentelle.

Le coureur Marchand

St-Stanislas, comté Champlain, 14. —Le coureur Marchand, de Batiscan, n'a pas été heureux dans son récent concours avec le cheval de M. Trottier, de St Stanislas. Le cheval, parti sept minutes après le coureur, a franchi les cinq milles conventionnels, le distançant d'un mille.

Le cheval a fait le trajet en 17¾ minutes.

Il n'en reste pas moins acquis que M. Marchand est un bipède peu ordinaire et qu'il détient le record dans son genre.

DEUX ANS DE PENITENCIER

Le récidiviste Vermette a plaidé coupable à 2 heures hier après-midi en Cour de Police à l'accusation d'avoir volé du beurre et a été condamné à 2 ans de pénitencier par Son Honneur le juge Chauveau.

UN SUICIDE

Une dépêche de la jonction Garneau mande ce qui suit. Un jeune homme nommé Olin Dyer Talbot, fils d'un millionnaire de Brooklyn, N. Y., s'est suicidé en faisant la pêche au lac Parker, dans la région du Saint Maurice. On ne sait à quoi attribuer cette tragédie. Le suicidé était un jeune homme de vingt ans et avait devant lui une brillante carrière.

Les restes ont été transportés à Brooklyn.

ECHAPPE BELLE

On écrit des Eboulements que, dimanche dernier, un architecte de cette ville et une dame ont failli se noyer. L'embarcation qu'ils montaient a chaviré près du quai. La dame a été sauvée aussitôt par les personnes qui se trouvaient sur le quai ; mais l'architecte en question a plongé deux fois dans l'onde perfide, et ce n'est qu'avec beaucoup de difficultés qu'on est parvenu à le retirer des flots.

Abus de confiance

Un employé d'un plombier de St-Roch, a été chassé de cet établissement, parce qu'il empochait l'argent de son maître. On est à faire l'examen des livres de l'employé coupable. Il n'y a pas eu d'arrestation, parce que les parents du jeune homme en question ont promis au plombier de le rembourser des sommes qui lui auraient été fraudulées.

Une collision sur l'Intercolonial

Le train rapide, de l'Intercolonial, parti de Lévis la nuit dernière, pour l'Est, est venue en collision avec le train du marché allant à l'ouest, à St-Philippe de Néri, et voici dans quelles circonstances :

Le train du marché s'était mis sur la voie d'évitement ; mais un autre train était venu ensuite se placer à sa suite sur la même voie pour rencontrer le train rapide ; ces deux trains réunis étaient trop longs pour la voie d'évitement. De sorte que le train rapide, en arrivant à la station de St-Philippe, frappa le train du marché dont la première partie du convoi se trouvait trop près de la voie principale.

Deux voitures de l'Express ont été endommagées, ainsi que la locomotive du train du marché. On a dû remplacer cette locomotive par une autre qu'on a fait venir de la Rivière-du-Loup. Voilà pourquoi le train du marché est arrivé ce matin, quatre heures plus tard que d'ordinaire.

Le train rapide n'a pu continuer sa course vers sa destination.

La famine dans l'Alaska

Seattle, 19.—Le capt. Abercrombie de l'armée américaine actuellement à la rivière Cooper, Alaska, écrit qu'il y a maintenant à cet endroit 200 mineurs dans la détresse. Le capitaine ajoute que depuis quelque temps il a été obligé d'en nourrir 500, et que si des secours ne sont pas envoyés aux mineurs qui n'ont pu entrer dans le Yukon cette année, et qui ont tout perdu en essayant de remonter la rivière Cooper, il y aura beaucoup de misère, car les compagnies de transports refusent de transporter les mineurs sans compensation.

Exigez les Célèbres
TABACS En Poudre Fréchette
Les Meilleurs au monde.

MILLER & LOCKWELL, Québec

Instruction publique

Nous apprenons avec plaisir que le gouvernement a décidé d'adresser gratuitement "l'Enseignement primaire" à toutes les écoles catholiques de la province qui sont sous le contrôle des commissions scolaires.

A cet effet, un contrat vient d'être signé par l'honorable J. E. Robidoux, secrétaire provincial, et monsieur C. J. Magnan, professeur à l'Ecole Normale Laval et rédacteur-en-chef de "l'Enseignement primaire."

Pour les couvents, les écoles des Frères, les collèges et les familles, l'abonnement à la revue reste au prix minime de $1.00 par année. Toute communication doit être adressée à : Boîte 1094, H.-V., Québec. Cette excellente publication comprend 64 pages illustrées et remplies de matières variées et instructives, où les saines et fortes idées et le bon goût ont la place d'honneur. A part la partie pédagogique (théorique et pratique), "l'Enseignement primaire" fournira aussi à ses lecteurs plusieurs morceaux littéraires empruntés aux auteurs catholiques les plus en renom. Au cours de sa prochaine année de publication, notre revue pédagogique fera connaître, en les publiant intégralement, quelques-unes des oeuvres récréatives les plus recherchées de Léon Gautier et de René Bazin.

Le résultat des examens qui vient d'avoir lieu devant le Bureau Central sera consigné dans les Documents officiels.

Le directeur de "l'Enseignement primaire" s'est assuré les services d'un grand nombre de collaborateurs choisis parmi les membres actifs les plus en vue du corps enseignant. Voici les noms des collaborateurs réguliers de "l'Enseignement primaire" pour la prochaine année scolaire : C. J. Magnan, rédacteur-en-chef, MM. les abbés Th. G. Rouleau, prêtre, principal de l'Ecole Normale Laval, A. Nuhesvais, prêtre, supérieur du Patronage, D. M. A. Magnan, prêtre, curé de St-Gilles, John Ahern, et C. A. Lefèvre, professeurs à l'Ecole Normale Laval, F. X. P. Demers, principal de l'Académie commerciale Catholique de Montréal, N. Brisebois, professeur dans cette dernière institution, M. B. Lippens, inspecteur d'écoles. M. Hormisdas Magnan devient le secrétaire de la rédaction.

Ainsi organisé, "l'Enseignement primaire" est en mesure d'entreprendre une lutte sage et puissante en faveur de l'instruction primaire et au profit de la cause canadienne-française et catholique.

L'oeuvre de M. Magnan est certaine d'un avenir aussi brillant qu'utile au pays. Hautement recommandée par le Conseil de l'Instruction publique, généreusement aidée par le gouvernement provincial, elle ne saurait que marcher de progrès en progrès.

Nous félicitons M. Magnan d'avoir réussi à créer, chez nous, une revue pédagogique digne d'être comparée à celles du même genre qui se publient dans les pays les plus avancés au point de vue de l'enseignement élémentaire. Nous lui souhaitons tout le succès que mérite l'amour sincère qu'il a voué à la cause sacrée de l'éducation nationale et catholique.

Ce n'est pas encourageant de voir nos ministres fédéraux partir pour l'Angleterre. M. Dobell paraît y jouer le rôle d'une nullité et M. Blair se fait démentir chaque fois qu'il ouvre la bouche.

Heureusement que M. Tarte n'y est pas, car avec trois échantillons comme ceux-là, ce ne serait pas le temps de vanter notre marchandise.

La "Gazette" ne serait pas surprise si l'on avait des élections générales à l'automne parce que M. Laurier a toujours dénoncé les conservateurs lorsqu'ils ont dissout les chambres dans de telles circonstances. Donc, si M. Laurier reste fidèle à son programme de faire tout le contraire de ce qu'il a dit lorsqu'il était dans l'opposition, nous aurons probablement les élections à l'automne.

Une grosse partie

C'est une grosse partie qui va se jouer à Toronto, dans le mois d'août prochain.

M. Hardy se sent irrévocablement battu. Deux de ses ministres sont sur le carreau depuis le premier de mars sans qu'il ait essayé de les relever.

—Il n'a que cinq à six voix de majorité, et une dizaine de ses partisans ne sont élus que par 15 à 50 voix, majorité d'autant moins certaine qu'elle dépend complètement de l'interprétation de la loi électorale.

La loi dit que toute personne recevant des honoraires du gouvernement n'a pas le droit de voter. Or, dans chaque comté, des constables payés par le gouvernement ont voté. Si les tribunaux disent que les constables n'avaient pas le droit de voter, M. Hardy et son gouvernement dégringolent dans le temps de le dire.

Mais culbuter comme cela au moment où la table se met pour cinq ans encore, ce n'est pas plaisant, et M. Hardy a décidé de résister, de se cramponer jusqu'au bout.

Voilà pourquoi il a convoqué les chambres en session spéciale. Il veut faire déclarer que l'intention de la loi électorale n'était pas d'empêcher les constables de voter. C'est-à-dire qu'il veut changer la loi.

Ce coup de force réussira probablement, car il n'est pas facile de faire lâcher la crèche aux libéraux une fois qu'ils ont les dents dessus.

Tout de même, M. Whitney, qui a pour suite si considérable par le nombre et si importante par la qualité, peut tenir assez longtemps pour que les tribunaux aient le temps de se prononcer sur quelques élections contestées. Et une fois les comtés ouverts, M. Hardy ne tardera pas à recevoir le châtiment que mérite un pareil outrage à la volonté populaire.

On dit que ça coûte deux millions par jour aux américains pour se mêler des affaires qui ne les regardent pas à Cuba.

Un peu plus de munitions du côté espagnol et l'expédition américaine à Cuba, finissait en queue de poisson.

M. Laurier a-t-il réellement promis à un avocat de Québec la position de juge, qu'il vient de donner à M. Choquette ?

Répondez donc, s. v. p.

Les journaux rouges n'ont pas de façon à se vanter quand l'un de leurs principaux cabinets, celui d'Ontario se voit obligé de changer la loi pour rester quelques mois de plus au pouvoir.

J'y suis, j'y reste, dit le colonel Panet que l'on veut en mettre à sa retraite pour mettre M. Pinault à l'abri des orages de la vie politique.

M. Pinault n'aime pas cela, mais il dira la même chose quand il sera sur l'âge.

Quelques journaux libéraux parlent encore de temps à autre de l'irresponsabilité du sénat. Vous verrez que cela finira par la nomination de quelques députés battus pour succéder soit à l'hon. M. Arsenault soit à sir O. Mowat.

Le Dr Godbout nous écrit qu'il n'a jamais eu la promesse de M. Laurier d'être nommé sénateur "à la place de l'honorable M. Deblois." Mais nous n'avons jamais prétendu cela, cher docteur. Nous avons tout simplement dit que vous aviez la promesse d'être nommé à la première occasion. La première occasion, pour M. Laurier, cela n'a pas toujours la même signification que pour les autres mortels. M. François Langelier peut vous en dire quelque chose. Maintenant, puisque l'occasion se présente, nous désirons ajouter que sénateur, sous-ministre ou autre chose, c'est un fait bien connu à Ottawa comme à Québec, que le Dr Godbout cherche à se placer.

Nous désirons savoir si l'injonction faite à certains employés publics de ne pas s'occuper d'autre chose que des affaires du gouvernement, s'adresse à tous les employés libéraux comme conservateurs.

Le "Soleil" ne doit pas être en peine pour nous répondre puisqu'il est toujours prêt à approuver n'importe quelle bassesse de ses chefs.

Accident fatal

Un jeune garçon se fait broyer la tête

Montréal, 15.—Un fatal accident s'est produit à la briqueterie Décarie, à Notre-Dame de Grâces. Elie Dupras, du village Turcot, un employé de cet établissement, avait emmené avec lui son petit garçon, nommé Zénon, pour qu'il l'aidât à son travail.

Le jeune Zénon a ainsi passé la journée avec son père. A 7 heures moins 5 minutes, l'enfant a cru qu'il était 7 heures et s'est penché dans une ouverture pour crier aux gens qui travaillaient au-dessous que la journée était finie. Pendant qu'il était ainsi penché, une lourde pièce de bois que des chevaux faisaient mouvoir dans un cercle, lui a broyé la tête.

A ce moment, le père était à 3 pieds de l'enfant, auquel il tournait le dos.

Le petit cadavre a été transporté chez ses parents. Le coroner McMahon, après s'être enquis des circonstances de l'accident, n'a pas jugé nécessaire de convoquer un jury.

Zénon Dupras était âgé de 11 ans.

Terrible accident

Six personnes tuées et plusieurs autres blessés a Buffalo

PAR L'EXPLOSION D'UNE BOUILLOIRE

Buffalo N. Y., 15.—Une bouilloire a fait explosion hier après-midi, à 5 heures, à l'établissement Niagara Starch Works. Six personnes ont été tuées, 26 ont été blessées et deux manquant, que l'on croit avoir péri.

On ne connaîtra probablement jamais la cause de l'explosion. L'ingénieur et le chauffeur, qui auraient pu seuls donner des informations ont péri. Des cinq bouilloires tubulaires, on n'a pu retrouver aucun fragment hier soir.

Sur six personnes qui se trouvaient à l'établissement, deux seulement se sont échappées. Mme Hoyt et son bébé ont été frappés par des briques. La plupart des personnes blessées ne se trouvaient pas dans l'établissement et n'appartenaient pas au personnel. La force de l'explosion a été telle que toutes les maisons environnantes ont été atteintes par des débris sur un rayon de 1,000 pieds.

Conflagration a Georgeville

Une partie du village détruite par les flammes

SAUVETAGE EMOUVANT

Georgeville, Qué., 15.—Ce village a été partiellement détruit par le feu, de bonne heure ce matin, causant une perte à la propriété d'environ $30,000.

Vers 2 heures, une lampe à l'huile de charbon fit explosion dans une salle située à l'étage supérieur de l'hôtel Elephantis, tenu par M. N. A. Beach. Le feu se répandit avec une telle rapidité que les hôtes de la maison eurent peine à se sauver, Mme Beach s'infligeant plusieurs contusions dans sa fuite précipitée. Presque tout le contenu de l'hôtel fut détruit. Avant qu'on put obtenir de l'aide, les flammes se communiquèrent au toit de l'hôtel Camperdown, situé du côté opposé de la rue, qui fut bientôt consumé. Ce vaste édifice avait été érigé il y a dix ans, au coût de $15,000 et appartenait à la succession de feu William G. Murray, de Montréal. Il était habité par une famille qui en prenait soin.

Les autres pertes sont : M. N. Ives, épicier ; Mlle Helen Chamberlain, couturière et mercière ; William Wright, tailleur, et résidence, Charles Burbank, forgeron ; quelques granges et autres constructions appartenant à la succession Murray ; Dr Keyes, W. H. Rediker et autres.

Les deux hôtels étaient assurés. Grâce au courage et au sang-froid de M. Ernest Hall, Mlle Hortense Laurence, de Montréal, qui se trouvait à l'hôtel Beach, a été sauvée d'une Mort certaine. M. A. H. Bullard, de Magog, a risqué sa vie pour sauver mlle Beach. Toute la partie centrale du village a été détruite.

MORT SUBITE

Le coroner Belleau a reçu la nouvelle que Mme Eléonore Laroche, veuve de J. Alfred Tapin, de cette ville, était morte subitement la nuit du jeudi au vendredi, à la Pointe-aux-Trembles.

Vu qu'elle était malade depuis quelque temps, et que le Dr Delisle qui la soignait, a donné la cause de la mort, le coroner Belleau a jugé à propos de ne pas tenir une enquête.

Le naufrage de la Bourgogne

L'opinion d'un journal américain

Le "Commercial & Financial World" de New-York, vient de publier un article impartial sur le sinistre de la "Bourgogne." Il rend hommage à l'héroïsme du commandant Deloncle et de ses officiers, qui ont tous péri au poste du devoir, et il déclare que le sacrifice de leur vie est une nouvelle page d'honneur dans la marine française.

Le rédacteur du "Commercial & Financial World," qui a bien connu le commandant Deloncle, dit que c'était un vaillant marin et un gentilhomme, et il défend les marins de la "Bourgogne," des accusations de lâcheté portées contre eux par des fanatiques. Voici cet article :

A différentes époques dans l'histoire de ce siècle, la nouvelle de quelque grand désastre maritime entraînant de nombreuses pertes de vie, est venue frapper le monde de stupeur. Aux premiers bruits d'une telle catastrophe, on veut savoir tous les détails et dans le premier moment de stupeur, on tire des conclusions que l'on change généralement ensuite, après un peu de réflexion.

Comme un coup de tonnerre par un ciel pur est arrivée la nouvelle du désastre de la "Bourgogne," un des meilleurs navires de cette vieille compagnie si digne de confiance, la Compagnie Générale Transatlantique. Et aussitôt après la nouvelle du désastre arrivent les rapports défavorables d'une partie de la presse qui, sans attendre que les rumeurs qui circulent soient confirmées, s'empresse d'attaquer la compagnie et ses officiers. La ligne française est une des compagnies les plus anciennes et les plus dignes de confiance qui existent aujourd'hui. Ses officiers sont des hommes du plus haut mérite, ses marins sont notés parmi les plus braves. Le capitaine Deloncle qui commandait la "Bourgogne," était un des plus braves capitaines et des plus habiles marins. Il était avec la compagnie depuis six ans et jusqu'à il y a six mois, il était le capitaine de la "Normandie." L'auteur de cet article a eu le grand plaisir de traverser la mer avec lui lorsqu'il était capitaine de ce navire, et il est en état de parler de ses qualités : c'était un gentleman et un brave. Il veillait toujours avec le plus grand soin au bien-être de ses passagers.

Il était le frère de M. François Deloncle, un des principaux membres de la chambre des députés, en France. Il a montré quel sang coulait dans ses veines lorsqu'il a vu sombrer son navire, il refusa de le quitter et mourut à son poste. Presque tous les officiers ont péri avec leur brave capitaine et quelques hommes seulement de l'équipage ont été sauvés, ce qui efface l'accusation de lâcheté faite trop promptement par quelques journaux.

On s'est aussi plaint de ce que la compagnie ne faisait pas connaître au public les résidences des passagers. En réponse à cela, on peut dire que la compagnie n'exige pas qu'un passager donne le lieu de sa résidence lorsqu'il achète un billet, plus que ne le fait une compagnie de chemin de fer. Le passager achète simplement son billet, signe son nom et c'est tout. Aux bureaux de la compagnie, dans Bowling Green, l'agent Faguet et les autres fonctionnaires sont d'une complaisance extrême pour les amis et les parents des passagers du navire naufragé et on entend très souvent ces personnes exprimer leur reconnaissance pour la bonté avec laquelle on répond à toutes leurs questions et pour l'encouragement qu'on leur donna.

La compagnie veut faire tout ce qu'elle pourra pour ceux qui ont été sauvés et pour les envoyer chez eux par n'importe quelle route qu'ils choisiront. Elle ne peut faire plus. Tout ce qui pourra servir à tirer d'inquiétude et à consoler sera fait par les fonctionnaires de la ligne française. Il est absurde et irraisonnable de dire qu'on a refusé de donner des renseignements à certaines personnes. C'est encore un des stupides "canards" qu'on a lancés dans la première excitation.

Il est aussi irraisonnable de croire que la ligne française est à blâmer pour ce désastre quand on sait, comme nous le savons, quel soin est apporté par les officiers pour tout mouvement des navires.

Tous les honneurs sont dûs aux braves officiers et à l'équipage de la "Bourgogne" pour la belle conduite qu'ils ont tenue au moment du danger suprême. De tels hommes sont une gloire pour toute nation. Et parmi les noms les plus glorieux de la république française devraient être placés les noms du capitaine Deloncle et de son vaillant équipage avec cette note bien méritée : "Ils sont morts au poste du devoir."

Benediction

DU NOUVEAU MONASTERE DU PRECIEUX SANG

A SHERBROOKE

Sherbrooke, 15.—La bénédiction du nouveau monastère du Précieux Sang a eu lieu ce matin. Le nouveau monastère est admirablement situé dans l'un des endroits les plus enchanteurs de Sherbrooke qui, du reste, n'en manque pas. C'est l'ancienne propriété de l'hon. R. N. Hall, juge de la cour d'appel. Elle est baignée par la rivière St-François que l'on atteint en descendant une suite de gradins en gazon parsemés de fleurs. L'édifice est entouré d'arbres et séparé de la rue la plus fashionable de Sherbrooke par un grand parterre. Sa Grandeur Mgr Larocque a officié à la bénédiction solennelle et le sermon de circonstance a été prononcé par Mgr Decelles, de St-Hyacinthe. Mgr Gravel, de Nicolet, y assistait, ainsi que plusieurs membres du clergé.

HOMMAGE AU MÉRITE

Les officiers, les sous-officiers et les soldats de la Batterie B viennent de présenter, accompagné d'une adresse, un magnifique cadeau consistant en un superbe anneau d'or au sergent James Slade pour les services signalés qu'il a rendus à ce corps militaire.

UNE ORDINATION A PORTNEUF

Six nouveaux prêtres, tous du diocèse de Québec, ont été ordonnés, le 10 juillet, par Mgr l'archevêque de Québec : MM. W. Proulx, assisté par M. C. Richard ; L. Hudon, assisté par M. Alph. Langlais ; J. Gignac, assisté par T. Soucy ; Am. Routier, assisté par M. C. Lemieux ; J. Hunt, assisté par M. A. Bourassa ; G. Cloutier, assisté par M. C. Fournier.

Prêtre assistant : M. E. Carrier ; Diacre d'office ; M. C. Arsenault ; Sous-Diacre : M. C. Pelletier ; cérémoniaire, M. Antonio Huot.

INDUSTRIE LAITIERE

Certains cultivateurs font des merveilles dans la région de Chicoutimi avec les produits de leurs vaches.

Nous recueillons les quelques renseignements suivants :

M. Adolphe Tremblay, du rang St Joseph Chicoutimi, porte tous les matins environ 630 livres de lait, produit de 23 vaches.

M. Stanislas Tremblay, de l'Anse à Benjamin, porte 700 livres.

Les messieurs Boivin obtiennent le rendement suivant :

Thomas Boivin 830 livres.
Ernest Boivin 800 "
Alfred Boivin 500 "

T T T

NOUVELLE RECOLTE

Thé Nouveau du mois de Mai

1898

Nous croyons être les premiers à offrir au public ce Thé du mois de Mai, si recherché pour son arome agréable, son goût exquis et la richesse de sa liqueur. Amateurs, ne buvez pas de vieux Thé quand vous pouvez vous procurer à nos magasins cet article si bien connu sous le nom de MAY PACKING.

1898

AU MAGASIN DE THÉ DE

J. B. ROUSSEAU

238, RUE ST-JOSEPH

Succursales : 214, RUE ST-JEAN
70, Cote du Passage, Levis

MGR LAFLECHE

Mort hier apres-midi

Sa Grandeur Mgr Laflèche, évêque de Trois-Rivières est décédé hier après-midi, à 1.35 heure.

C'est une grande perte pour l'Eglise catholique de notre province, dont il était l'un des prélats les plus illustres. Mgr Laflèche se distinguait surtout par une volonté des plus fermes et une intelligence suprême. Il était de la race des vaillants et des forts, et l'oeuvre de charité et de dévouement qu'il a accompli pendant sa longue carrière, parmi les fidèles que Dieu avait confié à sa garde, est considérale. Missionnaire au Nord-Ouest, il n'épargna rien, ni fatigue, ni privation, ni souffrance, pour conquérir des âmes au Christ. Le fait est que sa forte santé chancela alors et ce n'est que plus tard qu'il put se rétablir complètement.

Coadjuteur de Mgr des Trois-Rivières et ensuite évêque de cet important diocèse Mgr Laflèche se montra toujours excellent administrateur, vigilant, charitable et entièrement dévoué au bien spirituel et temporel de ses ouailles.

C'est une carrière bien remplie que celle du vénérable évêque des Trois-Rivières. Né à Ste-Anne de la Pérade, le 4 septembre 1818, il fut ordonné prêtre à Québec le 7 janvier 1844 par Mgr Turgeon.

Mgr Louis François Richer-Laflèche, né à Ste-Anne de la Pérade, le 4 septembree 1818, fut ordonné prêtre à Québec, le 7 janvier 1844, par Mgr Turgeon.

Après avoir exercé le ministère en qualité de vicaire à St-Grégoire, il partit le 14 avril 1844 pour les missions de la Rivière-Rouge et du Nord-Ouest. Il y demeura jusqu'au 4 juin 1856, époque à laquelle il s'embarqua pour revenir à Québec. Le 3 juillet 1856 il arrivait à Montréal. De retour de ses missions, il devint membre de la Corporation du Séminaire de Nicolet, dont il fut supérieur avec le titre de Vicaire Général du diocèse des Trois-Rivières. En 1861, le 8 septembre, il fut appelé à l'Evêché des Trois-Rivières par Mgr Thomas Cooke, qui le chargea de l'administration des finances de l'évêché, avec le titre de Curé en 1862.

Le 23 novembre 1866, le Pape Pie IX le nomma évêque d'Anthédon "in partibus infidelium," et coadjuteur de l'évêque des Trois-Rivières "cum futura successione."

Il fut consacré sous ce titre dans la cathédrale de Trois-Rivières, le 25 février 1867 par Mgr Baillargeon, évêque de Tloa, administrateur de l'archidiocèse de Québec, assisté des évêques de Toronto et de St-Hyacinthe.

Le 11 avril 1869, Mgr Cooke, devenu infirme, le nomma administrateur du diocèse, et le 30 avril 1870, étant au Concile du Vatican, il devint évêque en titre des Trois-Rivières par le décès de Mgr Cooke.

Il prit possession du siège le 3 juin suivant par procuration donnée à M. le Grand-Vicaire Chs-Olivier Caron.

Mgr Laflèche assista au concile oecuménique du Vatican en 1870, et fit ensuite quatre autres voyages à la Ville Eternelle en diverses circonstances.

Le diocèse des Trois-Rivières a été érigé le 8 juin 1852. Il comprend 3 comtés : Champlain (19 paroisses), Maskinongé (8 paroisses), et St-Maurice (8 paroisses).

La population catholique du diocèse est de 60,568 âmes, et la population protestante de 525 âmes. On y compte 84 prêtres séculiers, 2 prêtres réguliers, 5 collèges commerciaux, 12 couvents, 38 églises ou chapelles, 4 hôpitaux ou asiles, 36 paroisses et 1 séminaire.

Mgr Laflèche a été le second évêque du diocèse, succédant à Mgr Thomas Cooke.

A ces notes, nous ajouterons quelques extraits de deux ouvrages publiés aux Trois-Rivières et intitulés : "Autrefois et aujourd'hui" et "Fêtes jubilaires célébrées les 24 et 25 février 1892 :

Un habile portraitiste a dit de Mgr Guibert : "Habillez ce prélat, comme vous et moi, et mettez-le en face d'un artiste, celui-ci dira : Cet homme doit avoir une volonté de fer, une intelligence suprême, et quelque grand chagrin." Ce portrait si concis d'un grand cardinal convient dans les deux premiers points seulement à notre grand évêque. On lit bien sur ses traits : fermeté, intelligence ; mais rien ne trahit toutes les tristesses dont son âme a souffert comme chrétien et comme patriote. Au contraire, la tranquillité, le calme propre à tous les amis de Dieu lui donnent une solennité excessive.

Il est de la race des vaillants et des forts. Il a beaucoup parlé, il a beaucoup agi. Monseigneur est de haute stature ; sa figure, aux traits accentués, est maigre ; son oeil noir brille d'un vif éclat ; toute sa physionomie garde une auréole de grâce et d'intelligence. Son organisme délicat semble indiquer chez lui la prédominance du système nerveux qui, après tout, plie sans se rompre.

Parvenu à sa 70e année, Mgr des Trois-Rivières porte seul le poids du gouvernement de son église. Il s'astreint quotidiennement au travail qui lui incombe. Depuis sa consécration come évêque, il a vu se renouveler tout l'épiscopat canadien ; trois de ses grands vicaires sont tombés à ses côtés ; deux prêtres seulement dans le diocèse comptent un plus grand nombre d'années de prêtrise que Sa Grandeur.

Au début de sa vie sacerdotale, sa santé était forte. Au Nord-Ouest, le missionnaire succomba sous le poids de la fatigue, des privations et de la souffrance. Lorsque les bulles qui le nommaient évêque d'Anthédon et coadjuteur de l'évêque des Trois-Rivières parvinrent à sa connaissance, l'appréhension qu'il avait des responsabilités attachées à cette charge mit ses jours en danger, mais il se rétablit et il semble que l'épiscopat ait été pour lui une fontaine de Jouvence : il y a trouvé une seconde jeunesse. En ceignant la mitre, il a recouvré ses forces et une vigueur nouvelle. Un citoyen disait dernièrement : Mgr est toujours bien lorsqu'il prêche et lorsqu'il voyage."

A la mort de Mgr Taché, il est invité à faire l'oraison funèbre de l'archevêque de St-Boniface. Il fait 500 lieues en chemin de fer, il prononce un discours magistral qui restera dans les annales de l'histoire. Le 4 juillet, il se trouve à Rutland, Vt., où il bénit une église et donne le sermon. Toujours en s'en revenant à Montréal, il préside une profession religieuse chez les dames du Bon Pasteur, visite leur établissement, et de retour aux Trois-Rivières, il reprend sa visite pastorale.

Tous les dimanches, Mgr instruit son peuple ; ses homélies sont toujours appréciées et bon nombre d'étrangers se rendent expressément pour l'entendre. Son séminaire et ses communautés religieuses l'entendent tour à tour ; tous s'accordent à dire que l'heure de ses conférences est celle où l'âme reçoit la nourriture la plus saine comme la plus délectable.

Il est non seulement homme d'action, mais il est aussi profond penseur. Ne nous étonnons pas de le trouver si savant. Songeons que ses douze années de missions ont été pour lui fécondes et laborieuses. Loin de toute société humaine, en face de la nature, son esprit méditatif et réfléchi s'est livré à de hautes méditations. En fait d'études philosophiques, théologiques et scientifiques, peu de savants peuvent lui être comparés.

Ceux qui viennent le consulter, et ils sont nombreux, se retirent émerveillés d'une telle lucidité, d'un si bel ensemble de connaissances. C'est que notre digne évêque a puisé la doctrine aux sources les plus pures. L'écriture Sainte, les Saints Pères ont tenu le premier rang dans les heures studieuses de sa vie de prêtre et d'évêque. Quoi qu'il ait fait dans sa jeunesse "sa veillée des armes" comme on le disait des chevaliers du moyen-âge, il ne laisse pas de consacrer tous les jours un temps à l'étude. Il se tient au courant de toutes les publications scientifiques. Il est un lecteur assidu et assurément l'un des prélats les plus doctes de l'Amérique.

Ce grand évêque est pieux et régulier comme un séminariste. A tous les exercices religieux, Mgr Laflèche apporte un sérieux et une dignité qui imposent. Dans sa cathédrale, aux jours de fêtes solennelles, au milieu de la pompe épiscopale sa physionomie est grande et majestueuse. En le voyant célébrer les saints mystères, on sent que sa foi est vive et profonde ; en l'entendant prier, on prie mieux soi-même. Dans les rues, il tient en mains son chapelet et il s'en va semant des "ave" sur ses pas.

Dans sa vie privée, il est d'une douceur et d'une affabilité charmante. Les pauvres ont toujours accès auprès de lui et aucun ne se retire sans emporter avec une parole de consolation et d'encouragement, une généreuse aumône.

Nous l'avons vu pleurer auprès des restes mortels d'une vieille servante de l'évêché morte à l'hôpital. Et le souvenir fidèle qu'il a conservé de sa bonne et tendre mère dont il nous parle si souvent n'est-il pas une preuve de son exquise sensibilité de coeur? Que de fois n'a-t-il pas dit : "si je suis évêque aujourd'hui, je le dois à ma bonne mère."

Pendant un été, la maladie décimait les jeunes enfants, avait fait bien des deuils dans les familles de la ville. Monseigneur console son peuple affligé en disant que la mort de ces petits anges n'est point une épidémie. "Ce sont autant de jeunes ambassadeurs que la ville a députés vers le ciel. Là-haut ils prendront nos intérêts ; ils veilleront sur ceux qui leur sont chers. Ne pleurez point, parents affligés, les anges qui se sont envolés ont atteint le céleste rivage et ils nous y attireront."

On le voit, dans la rue, s'arrêter avec beaucoup de bonté, pour parler à un enfant et le bénir. L'enfance a été le premier amour de sa vie et il en sera le dernier.

On a quelquefois joint au nom de Monseigneur le titre d'évêque du moyen âge. C'est à tort ; il est moderne dans la large et noble acception du mot. Il a étudié son époque, il en a compris tous les besoins. Rien ne lui est étranger. Il avait prévu le tort que feraient à notre population les idées libérales, voilà pourquoi il les combattait d'estoc et de taille, voilà pourquoi aussi on lui a fait une lutte acharnée. Il s'est montrée polémiste intrépide, lutteur énergique, mais diplomate, jamais. Son caractère franc, honnête et loyal le lui défend.

Aux obsèques de Mgr Taché, un grand nombre de personnes étaient attirées sans doute pour rendre un dernier hommage au grand prélat défunt, mais on a dit que la foule se pressait aussi pour voir l'évêque Laflèche pour entendre sa voix véhémente.

Son Altesse le comte de Paris, qui est venu lui rendre visite, a été émerveillé de sa féconde éloquence. Dernièrement, un prince russe venait le consulter sur la question de l'éducation. En passant à Paris, dans son dernier voyage à la Ville Eternelle, Monseigneur voulut voir le P. Monsabré et lui exposer certaines opinions sur les dernières conférences prononcées à Notre-Dame. Le grand Dominicain ne pouvait en croire ses yeux ni ses oreilles en pensant que ces judicieuses observations lui étaient faites par un Canadien. Depuis, l'éminent conférencier a écrit plusieurs fois à Sa Grandeur.

Au concile du Vatican, il a noué des relations avec les sommités les plus en vue de la France et du monde catholique, relations qui se sont continuées par la correspondance. Mgr Pie, entre autres, est resté jusqu'à sa mort très attaché à Mgr des Trois-Rivières.

Le diocèse est fier d'être sous la houlette d'un tel pasteur, d'un évêque qui commande l'admiration et l'estime de ses contemporains.

Mgr Papi, le secrétaire de Mgr Satolli, a fait à Rome l'éloge suivant de Mgr Laflèche :

"Vieillard aux allures patriarcales, juste et franc, pieux et simple, savant comme un père de l'Eglise, est modeste comme un catéchumène."

DISSOLUTION

AURONS-NOUS OU NON DES ELECTIONS GENERALES ?

La "Presse" publie la dépêche suivante :

Ottawa, 14—Cette nouvelle relative à la dissolution qui circule depuis hier, mais qui n'est à vrai dire pas nouvelle, est regardée ici comme pure fantaisie. En conversation avec les hommes politiques français les plus en vue d'Ottawa, votre correspondant n'a pu rien recueillir qui tende à faire croire au bien fondé de cette rumeur. Quelques-uns voient dans la présence du Whip Sutherland à Ottawa, un indice de dissolution prochaine. Il serait ici pour faire caser une quinzaine de députés. Et comme il y a déjà dix sièges vacants, on affirme que M. Laurier ne pourra affronter l'opinion publique dans vingt-cinq comtés, sans risquer son prestige. Alors il aurait recours aux élections générales, qui lui donneraient en même temps l'opportunité de faire remporter ou rejeter la prohibition.

Ceux qui ne croient point à la dissolution en janvier s'appuient sur le fait que Lord Aberdeen ne pourrait accorder de dissolution sans empiéter sur les prérogatives de son prochain successeur, aussi sur le fait que Sir Wilfrid a encore deux ans à courir avant les élections et que rien ne le presse pour en appeler au peuple. Il y a contre cette opinion de ce qui a été dit précédemment, le courant populaire qui vient de s'affirmer dans Ontario et dans la Colombie Anglaise et le besoin de faire passer un gerrymander bill l'an prochain.

Pèlerinage

Les membres de la Société des Artisans, succursale de Québec, feront leur pèlerinage annuel à Ste-Anne de Beaupré, le dimanche, 7 août prochain.

LA FEMME SAUCIER

Son itineraire complet

Ce que raconte sa petite-fille

BLANCHE SAUCIER

possède une intelligence hors de l'ordinaire. Dans sa candeur naïve, elle en dit très long.

Impossile de la surprendre à se contredire. Elle est femme sans l'être. Elle est indiscrète mais ne ment pas. Voici en peu de mots ce qu'elle raconte : Je m'appelle Blanche Saucier mais ma vraie mère est une grande dame. C'est ma nouvelle maman qui est partie avec deux hommes me laissant ici, disant qu'elle viendrait me chercher dans quelques jours. J'étais toute petite lorsque j'ai changé de maman. Mon oncle Edouard Paré, maman et moi nous avons demeuré sur la rue Ste-Cathérine, à Montréal, pas bien loin du carré Viger. Au coin il y avait un épicier nommé Pichette, chez qui j'allais souvent acheter des bonbons. Maman vendait du tabac, des cigares et faisait de la bonne crême à la glace. Il venait pas mal de monde au petit magasin que maman a vendu avant de partir à une dame Aumond. Quand on est parti de Montréal mon oncle Edouard ne restait pas avec nous. Il venait quelques fois coucher et il m'amusait beaucoup avec un graphophone qu'il portait toujours avec lui. Il ne venait jamais à la maison dans le jour.

Il arrivait souvent la nuit, tandis que je dormais. A Montréal, j'allais au couvent de Nazareth, tenu par les Soeurs Grises. On a aussi demeuré à Manchester avec mon oncle.

Bref, l'enfant parla avec volubilité, raconta une foule de détails importants qui auraient pu servir aux détectives de l'agence Pinkerton, à mettre la main sur le complice de la femme Saucier, bien avant aujourd'hui, s'ils avaient également pris le temps de se renseigner soigneusement avant de quitter St-Thomas de Montmagny.

Les allés et venues de la prisonnière, depuis le jour de son arrivée à St-Thomas, jusqu'au moment de son arrestation sont comme suit : Arrivée le vendredi, 1er juillet chez Mme Yve Regis Chiquette, sa cousine, avec son enfant et ses bagages ; elle visita le lendemain, Mme Yve P. Bonneau, cousine germaine de sa mère. Le dimanche après-midi, elle se fit conduire à St-Pierre, de la rivière du Sud, chez J. Proulx, marié à sa cousine germaine, et chez George Chiquette, son cousin germain. Mardi, le 5, elle revint à Montmagny, où elle prit le convoi pour Nôtre-Dame du Portage, où elle visita d'autres parents. Elle revint chez Mme Chiquette et on sait le reste. Le lendemain matin, elle tombait entre les mains de la police. Tous les parents ci-haut mentionnés de la prisonnière, ont déclaré au détective qui fournit les renseignements, que la visite de Caroline Paré les a tous fort surpris. Ils ne lui ont pas fait une chaude réception on ne se visitait pas depuis grand nombre d'années.

Fabien Paré, le père d'Edouard et de Caroline, est mort à Québec il y a plusieurs années, n'ayant pu survivre à la honte dont ses enfants ont attaché à son nom. Caroline s'en alla alors à Montréal avec sa mère, morte depuis. Edouard était, à cette époque, devenu un bandit de haute renommée.

Au moment où Campeau et Willis prenaient le convoi avec la prisonnière, cette dernière rencontra son cousin Geo. Chiquette, qui trouvant étrange le départ aussi soudain de sa cousine, s'approcha d'elle. La femme Saucier lui dit en pleurant à chaudes larmes, de ne pas s'inquiéter d'elle, qu'elle était appelée à Montréal pour son frère Edouard Paré, qui était dans de mauvaises affaires.

Voici d'autres détails très intéressants sur les allées et venues de ces voleurs désormais célèbres dans les annales criminelles :

Une dépêche de Boston, dit que les complices de Caroline Paré sont maintenant sous les verrous. Edouard Paré, le frère de la prévenue, a été arrêté à Manchester, N. H., et William Henry Holden, un dangereux voleur, du même acabit que ses complices a été pincé, mercredi, à Boston même. Grâce à ces deux nouvelles arrestations, il sera maintenant facile de suivre le fil de la trame et de punir les coupables.

On se souvient que lors du vol, à la Banque Dominion, de Napanee, dans la nuit du 27 août, 1897, $33,000, dont $23,000 en argent et en billets canadiens et en or américain, furent enlevés, et il semblait absolument impossible d'éclaircir le mystère qui entourait les dangereux cambrioleurs. Parmi les billets volés, il s'en trouvait un certain nombre qui n'avaient pas encore été signés. Or, un jour, ces billets, portant la fausse signature du caissier, furent lancés sur le marché. Dès lors, on acquit la certitude que les voleurs, confiants de leur quiétude, croyaient pouvoir écouler sans danger le produit de leur vol. Bientôt, le marché, celui de Montréal surtout, fut inondé de faux billets. Les autorités lancèrent les plus fins limiers aux trousses des voleurs. On travailla avec ardeur pendant un mois, mais le succès ne semblait pas devoir couronner les efforts des agents. Les filous leur glissaient dans les mains. On désespérait presque d'éclaircir le mystère, lorsque l'arrestation de Caroline Paré, à St-Thomas de Montmagny, est venue jeter un jour nouveau sur cette affaire. Dès lors, on soupçonna avec raison que le frère et les amis de la prisonnière devaient être impliqués d'une façon directe ou indirecte dans ce vol désormais célèbre.

Comme un certain nombre de faux billets de la Banque Dominion ont été mis en circulation à Manchester, l'on a fait un enquête, et l'on a découvert que Paré avait l'habitude de déposer chaque jour à la First National Bank un montant de $50 à $100, montant dans lequel il glissait une ou deux faux billets, et les mettait ensuite en circulation. C'est grâce à cette manoeuvre hardie que Paré a enfin été pincé.

Lors de son arrestation, Paré a hautement protesté de son innocence, déclarant qu'il ne connaissait absolument rien du vol qu'on lui imputait. En le fouillant, on a trouvé dans un sac que Paré cachait, sur sa poitrine, quatre vingt-quinze billets de $10, dont cinquante-sept portaient la fausse signature du caissier. La balance ne portait aucune signature.

Quant à M. Holden, il a été arrêté à Boston. Il a voulu résister à la police, mais, après une lutte désespérée, il a enfin été maîtrisé et il a dû se rendre à discrétion. On a retrouvé en sa possession un certain nombre de billets forgés. La femme et la jeune fille de Holden ont également été mises en état d'arrestation. Les prisonniers se prévaudront de tous les moyens à leur portée pour empêcher leur extradition.

Les autorités sont maintenant en possession d'environ un tiers de l'argent volé. On croit que les accusés ont d'autres complices que l'on recherche activement.

D'après les informations obtenues, Edouard Paré n'a guère changé au physique. C'est toujours l'individu prêt à tout entreprendre.

A ce sujet nous rapportons les détails de son arrestation par les détectives Fleury et Walsh, à Québec, lors de son escapade chez le courtier Delisle, dont il a déjà été question, ces jours derniers. Il faisait nuit.

Paré et Larochelle occupaient chacun une chambre à l'ancien hôtel Fillion, dans le quartier du Palais. Tous deux étaient ivres lorsque les détectives pénétrèrent dans la pièce où ils se trouvaient. Paré surtout était dans un certain état d'ivresse.

Le détective Fleury, accompagné du sergent Harpe et de Walsh, surprit les oiseaux au nid. Comme il fallait traverser la chambre où reposait Larochelle pour se rendre auprès de Paré, le détective Fleury s'avança sur la pointe des pieds et ayant entrebaillé la première porte, il trouva Larochelle profondément endormi. Il chargea un solide gaillard de se tenir près du lit et de surveiller son homme. Comme Paré avait tiré le verrou sur lui, il fallut, d'un coup sec, enfoncer la porte. Réveillé en sursaut, Paré ne fit qu'un bond vers la porte que Fleury tenait entrebaillée, se cachant soigneusement à l'extérieur. Paré s'approcha sur la pointe des pieds, le revolver au poing, prêt à faire feu. Le détective ne lui en donna pas le temps. Dans la demi obscurité, il aperçut Paré qui passait sa tête dans l'entrebaillement de la porte. Fleury l'empoigna solidement par les cheveux et en moins de temps qu'il n'en faut pour l'écrire, le dangereux voleur était étendu sur le parquet, désarmé, tandis que Larochelle restait étendu bouche béante, les yeux fascinés à la vue de la gueule d'un gros pistolet braqué sur lui. On avait eu la précaution de retirer sous l'oreiller de Larochelle le pistolet chargé qu'il y avait placé en se couchant. De l'avis du détective Fleury, jamais, dans sa longue et brillante carrière de limier, il n'a connu un voleur aussi audacieux et dangereux que le nommé Edouard Paré.

Le coureur Marchand

Il est défait au concours de St-Stanislas

Il est devancé d'un mille par le cheval de M. Trottier

St-Stanislas, comté Champlain, 14. —Le coureur Marchand, de Batiscan, n'a pas été heureux dans son récent concours avec le cheval de M. Trottier, de St Stanislas. Le cheval, parti sept minutes après le coureur, a franchi les cinq milles conventionnels, le distançant d'un mille.

Le cheval a fait le trajet en 17½ minutes.

Il n'en reste pas moins acquis que M. Marchand est un bipède peu ordinaire et qu'il détient le record dans son genre.

LA GUERRE

Le drapeau américain flotte sur l'hôtel de ville de Santiago

Les conditions de la capitulation

LE DRAPEAU AMERICAIN A SANTIAGO DE CUBA

Santiago de Cuba, dimanche, 17, 1 heure p. m.—Le drapeau américain flotte sur le palais des gouverneurs de Santiago de Cuba. Le général McKibbin a été nommé temporairement gouverneur militaire. La cérémonie a été des plus imposantes, environ 10,000 personnes y assistaient. Le Palais du gouverneur, une ancienne bâtisse au style mauresque donne sur la place de la reine, le principal carré de Santiago. En face s'élève la magnifique église catholique de Santiago, à droite le club San Carlos, une bâtisse peinte en blanc et entourée d'une large vérandah, et à gauche, une bâtisse à peu près semblable où se tient le café de la Venus. Sur la place de la reine étaient le 9ème d'infanterie, le 6ème de cavalerie, un détachement du 2ème de cavalerie, sabre déployé. La brigade de division du général Shafter assistait aussi. Le drapeau a été hissé par le capt McKirtrick, à midi, les soldats présentant les armes, la fanfare jouant l'air national et le canon saluant de 21 coups.

La cérémonie terminée, le général Shafter et ses hommes se sont retirés à leur ligne, laissant la ville aux mains des autorités municipales actuelles et du général McKibbin.

Depuis quatre heures, ce matin, les réfugiés sont revenus à Santiago pour avoir de la nourriture, plusieurs tombant le long du chemin, presque morts d'épuisement.

La garnison espagnole était de 7,000 hommes, y compris 3,500 hommes, arrivés de Manzanillo, le 3 juillet. Le général Pando n'est jamais venu à Santiago.

Santiago offre un spectacle désolant. Grand nombre de maisons sont détruites. Le dernier bombardement de l'amiral Sampson en a détruit 57.

Les troupes espagnoles ont déposé leurs armes, ce matin, et elles sont sorties en dehors de la ville, où elles resteront campées jusqu'à ce qu'elles embarquent pour retourner en Espagne.

Le général Shafter a rendu son épée au général Toral, après que celui-ci eut fait acte de soumission.

Les 9ème et 13ème régiments sont restés à Santiago, pour prêter main forte aux autorités municipales.

Washington, 17.—A 11.05, ce soir, l'adjudant général Corbin a reçu du général Shafter la dépêche suivante : Mes officiers me rapportent que 7,000 fusils et 600,000 cartouches ont été rendus par les espagnols, aujourd'hui. A l'entrée du havre, il y a plusieurs bons canons modernes de 6 pouces. Le désarmement des prisonniers sera continué, demain.

(Signé) SHAFTER.

LA PAIX

Madrid, 17.—Un membre du cabinet a déclaré aujourd'hui que le gouvernement travaillait à faire une paix honorable avec les Etats-Unis.

Londres, 17.—Le correspondant du "Times," à Madrid, dit que malgré les dénégations officielles, il est en position d'affirmer que le gouvernement travaille à faire la paix et que même les principales conditions ont été acceptées. On comprend que l'Espagne évacuera Cuba, les Etats-Unis s'engageant à transporter les troupes en Espagne.

UNE EXPLOSION A PORTO RICO

Madrid, 17.—Une dépêche officielle de Porto Rico annonce que 160 caisses de munitions ont fait explosion, tuant 14 personnes et en blessant plusieurs.

Washington, 17.—Le département de la guerre a affiché le télégramme suivant :

J'ai l'honneur de vous annoncer que le drapeau américain a été hissé à midi, sur le palais du gouverneur de la ville de Santiago.

Une foule immense était présente. Un escadron de cavalerie et un régiment d'infanterie ont présenté les armes et une fanfare a joué l'hymne national. Une batterie d'artillerie a tiré une salve de 21 coups de canons. Le gouvernement municipal maintient un ordre complet. La misère est très grande, mais il y a peu de maladie dans la ville. Il y a peu de fièvre jaune. La petite canonnière portant 200 hommes laissée par l'amiral Cervera s'est rendue. Les obstructions seront enlevées à l'entrée du port. En entrant dans la ville j'ai découvert de parfaits travaux de défenses. Si les Espagnols avaient combattu comme le premier jour, la prise de ces travaux de défenses nous aurait coûté 5000 hommes.

Les bataillons espagnols ont déposé les armes dans un arsenal dont j'ai la garde. Le général Toral a formellement rendu le palais et tous les magasins à 9 heures a.m., (Signé) Shafter, major-général.

Siboney via Port Antonio, 17.—L'armée espagnole forte de 22,000 hommes a déposé les armes. On s'attend qu'elle sera transporté en Espagne d'ici à une quinzaine de jours.

Quant aux troupes américaines, on ne sait encore si la plus grande partie sera transportée aux Etats-Unis. Les médecins prétendent qu'en conséquence de la fièvre, l'armée ne sera pas prête pour le service actif d'ici à quelque temps. Le général Miles est à considérer la proposition de ne laisser dans la province de Santiago que quelques régiments et de renvoyer le reste de l'armée aux Etats-Unis.

La fièvre jaune continue ses ravages, actuellement plus de 600 cas sont sous traitement. Il n'y a eu que cinq décès.

LES CONDITIONS DE LA CAPITULATION

Après plusieurs conférences entre les commissaires espagnols et américains, on en est venu à une entente au sujet des conditions de la capitulation, qui ont finalement été approuvées par le gouvernement de Madrid.

Le document relatif à la capitulation contient neuf articles.

Le premier déclare que toutes les hostilités seront suspendues jusqu'à la capitulation finale.

Le second, que la capitulation comprend toutes les forces espagnoles et la reddition de tout le matériel de guerre à l'interieur des limites désignées.

3o Le retour des troupes en Espagne aussitôt que possible, chaque corps d'armée devant être embarqué au port le plus rapproché.

4o Que les officiers espagnols conservent et portent leurs épées, et que les volontaires cubains conservent leurs propriétés.

5o Qu'après la capitulation finale, les troupes espagnoles devront aider à faire disparaitre toutes les obstructions à l'entrée du port de Santiago.

6o Qu'après la capitulation finale les officiers commandant devront fournir un inventaire complet de toutes les armes et munitions de guerre et un régistre de tous les soldats du district.

7o Que le général espagnol aura la permission d'emporter les archives et les régistres militaires.

8o Que tous les guérillas et irréguliers espagnols auront la permission de séjourner à Cuba s'ils le décident ainsi, pourvu qu'ils donnent leur parole de ne pas prendre les armes contre les Etats-Unis.

9o. Les forces espagnoles auront la permission de sortir de la ville avec tous les honneurs de la guerre ; elles déposront les armes dont les Etats-Unis disposeront dans l'avenir, et les commissaires américains feront rapport à leur gouvernement que les armes des soldats devront être remises à ceux qui se sont si bravement défendus."

Ces articles de la capitulation ont été signés samedi après-midi.

LE GENERAL TORAL

Le général Toral, commandant des forces espagnoles, est peiné d'avoir été obligé de consentir à la capitulation. "J'avais peu de chance de gagner, dit-il. Tous mes généraux ont été tués ou blessés. Je n'ai plus un seul colonel et je suis entouré par un ennemi puissant. Nous avions de plus à compter avec 67 navires en dehors du port. A part cela, ajouta-t-il en montrant la ville, j'ai là de secrètes difficultés.

L'ESCADRE WATSON

Washington, 18.—Des ordres ont été donnés pour compléter les préparatifs pour le départ de l'escadre du commodore Watson pour l'Espagne, vers la fin de la semaine.

LA PAIX.

Madrid, 18.—L'Impartial dit qu'un membre du ministère a déclaré que les négociations de la paix avec les Etats-Unis ne sont possibles qu'en autant que la question cubaine est concernée. Demander plus c'est exiger que l'Espagne se suicide.

LA FIEVRE A SANTIAGO

Washington, 18.—Des renseignements officiels à Santiago placent à 300 au moins le nombre des cas de fièvre. Le chirurgien considère la situation moins grave qu'il le pensait.

A PORTO RICO

UNE EXPEDITION Y SERA ENVOYEE

Playa del Este, Guantanamo, 17.—7 hrs p.m.—Le croiseur auxiliaire Yale, portant le général Miles, partira pour Porto Rico probablement dans un jour ou deux. Le général Miles dit que des forces suffisantes seront envoyées au plus tôt à Porto Rico pour s'en emparer.

On est à préparer l'expédition à Porto Rico ainsi que celle du commodore Watson en Espagne.

Washington, 18.—Le général Brooke a eu une entrvue aujourd'hui avec le secrétaire Alger au sujet des préparatifs de l'expédition de Porto Rico.

Le général dit que son armée est prête et qu'elle pourra être embarquée d'ici à une quinzaine de jours. L'armée expéditionnaire se composera de 25,000 hommes.

UN BUREAU DE DOUANE A SANTIAGO

Washington, 18.—Les Etats-Unis prendront les mesures nécessaires pour percevoir immédiatement les droits de douane à Santiago. Il est probable même que le bureau de la douane sera ouvert dès demain. Les nouveaux règlements de douane seront à peu près les mêmes que ceux en force sous le régime espagnol.

LES DEFENSES DE L'ESPAGNE

Madrid, 18.—Les travaux de défenses sont poussés activement dans tous les ports espagnols.

Les journaux ici assurent que les Etats-Unis ont l'intention de demander une indemnité énorme, dans le but d'avoir un prétexte de garder les Philippines comme garantie.

Les conditions de paix supposées être posées par les Etats-Unis, excitent beaucoup le public et l'opinion parmi le peuple et disent que la guerre jusqu'à la mort est préférable à la ruine de l'Espagne.

AUX ILES BALEARES

Alger, 18.—Les autorités espagnoles aux Iles Baleares ont éteint les feux de la côte jusqu'à nouvel ordre.

LA SITUATION AUX ILES PHILIPPINES

EST TOUJOURS LA MEME

Hong Kong, 18.—Le croiseur allemand Cormorant parti de Manille, le 15, vient d'arriver ici.. Le commandant rapporte que tout était tranquille alors à Manille. Les insurgés n'avaient pas fait d'autre tentative et le contingent américain n'était pas encore arrivé à Cavite.

LES ESPAGNOLS A GUANTANAMO

Guantanamo, 18.—La question de faire connaitre aux troupes du 4e corps de l'armée espagnole, la nouvelle de la reddition du général Toral, va peut-être causer quelques troubles. Les espagnols de Guantanamo ignorent encore, évidemment, la reddition, et les cubains commandés par le général Perez, ont tous les jours des engagements avec les défenseurs de la ville, qui cherchent sans doute à forcer les lignes ennemies, afin de se joindre à l'armée espagnole à Santiago de Cuba.

Le général Miles qui est arrivé ici hier, à bord du Yale dit que le général Toral enverra des officiers porter la nouvelle de la reddition aux différentes garnisons de la province. On peut atteindre facilement Guantanamo, et les Espagnols de cette place auront l'ordre de descendre la baie et de se rendre. Il est plus difficile de communiquer avec l'intérieur et ce n'est pas avant quelque temps que toutes les troupes espagnoles seront informées de la reddition de Santiago.

LA SITUATION EN ESPAGNE

Londres, 18.—Le correspondant du "Times" à Madrid dit : Le public ici est dans un pénible état d'incertitude au sujet de Santiago. Les dépêches américaines sont contradictoires et il n'y a presque pas d'information de sources espagnoles. On dit que le délai est dû au fait que le cabinet n'a communiqué avec le général Toral que par l'entremise du général Blanco dont les pouvoirs discrétionnaires sont grands, mais cette explication n'est pas suffisante. Une chose est certaine et n'est pas de bon augure pour la prompte conclusion de la paix.

Le cabinet de Washington semble plus exigeant que le général Shafter, et cela indique peu de disposition conciliante de la part du président McKinley à un moment critique où un peu de générosité pourrait amener une solution pacifique.

Si le président McKinley ne s'en tient qu'à l'émancipation de Cuba, il n'y aura pas de difficulté à en venir à une entente, parce que l'opinion publique en Espagne, officielle et non officielle, est convaincue que la domination espagnole à Cuba ne peut être maintenue. Mais si les Etats-Unis veulent continuer une guerre de conquête et d'annexion, le gouvernement espagnol et le peuple se défendront jusqu'à la dernière extrémité.

LA CAPITULATION DE SANTIAGO

Playa del Este, Guantanamo, 18.—A 9 heures, hier matin, l'heure de la reddition formelle de dix mille espagnols à Santiago et 10,000 autres dans le district de l'est de Cuba, que les espagnols ont consenti à évacuer, a été annoncée sur le Fort Morro où le drapeau espagnol a été descendu.

Des embarcations des vaisseaux de guerre New-York, Brooklyn et Vixen sont entrés dans le port pour examiner les batteries, l'épave du Merrimac ainsi que celle du croiseur espagnol Reina Mercedes et la station de torpilles. Ils ont trouvé dans le port six vaisseaux marchands espagnols et une petite canonnière à bord de laquelle un équipage américain a été placé. Les torpilles ont été enlevées et on les a fait éclater. Le steamer State of Texas est ensuite entre dans le port pour porter secours aux malades et aux blessés de la ville. Les vaisseaux de guerre n'entreront pas dans le port d'ici à plusieurs jours, probablement pas avant que des arrangements définitifs soient faits pour le transports des troupes espagnoles en Espagne. Presque tous les vaisseaux de guerre américains sont actuellement dans la Baie de Guantanamo.

L'escadre du commodore Watson se prépare à partir pour l'Espagne.

L'expedition de Porto Rico

Le général Miles est parti pour débarquer sur l'Ile

La campagne sera courte

70,000 HOMMES S'IL LE FAUT

LA SITUATION A MANILLE

Aguinaldo demande la reddition de la ville

Washington, 18.—Après une conférence qui a duré trois heures aujourd'hui, entre le secrétaire Alger, le président McKinley et le général Brooke, les détails de l'expédition de Porto Rico ont été arrêtés. Le général Miles sera le commandant en chef et le général Brooke, officier commandant en second. Le général Miles est parti aujourd'hui même à bord du vapeur Yale de Siboney, en route pour l'Ile de Porto Rico. L'endroit où il débarquera n'est pas dit, afin de ne pas éveiller l'attention de l'ennemi qui pourrait concentrer une grande partie de ses forces pour l'empêcher de débarquer. On espère que le général Miles débarquera à Porto Rico jeudi. L'intention du secrétaire de la guerre est de pousser cette campagne avec toute la rapidité possible, et d'y jeter 40,000, 50,000 et même 70,000 hommes s'il le faut, afin de décourager la résistance des Espagnols. Les troupes du général Shafter n'y prendront pas part de crainte de propager la fièvre jaune dans l'armée. En outre, l'on ne croit pas prudent de dégarnir la province de Santiago où il y a encore 10,000 Espagnols à Manzanillo qui pourraient bien tenter de reprendre le terrain perdu. Shafter et ses troupes rsteront sur les hauteurs de Santiago jusqu'à ce que la fièvre jaune soit disparue et ensuite elles pourraient bien marcher sur la Havane.

On prépare aussi l'expédition de Watson en Espagne. La nouvelle que l'escadre de Camara sera divisée en deux, une partie venant bombarder les ports américains ne cause aucune frayeur parce qu'en supposant que cela arriverait on aurait le temps d'avoir un nombre suffisant de vaisseaux de l'escadre de l'Atlantique pour tenir tête à la flotte espagnole.

Le président a signé le nouveau tarif douanier qui viendra en force à Santiago demain. C'est à peu près le même que le tarif espagnol et il est applicable à tous les pays y compris les Etats-Unis.

San Francisco, 18.—1,500 hommes dont 1,200 du 1er régiment du Montana et 300 volontaires de la Californie ont levé le camp aujourd'hui pour s'embarquer sur le Pensylvania, en route pour Manille, via Honolulu.

UNE RESIDENCE POUR CERVERA

Port Tampa, Floride, 18.—Un mouvement a été inauguré aujourd'hui pouroffrir une résidence à l'am. Cervera sur la baie de Tampa, en reconnaissance de la conduite chevaleresque qu'il a tenue à l'égard du lt. Hobson et de ses hommes et pour lui éviter la honte et peut être aussi la mort qui l'attendent en Espagne.

LA SITUATION A MANILLE

AGUINALDO DEMANDE LA REDDITION DE LA VILLE

Manille, 13.—via Hong Kong, 18.—Une importante entrevue vient d'avoir lieu entre le secrétaire d'Aguinaldo et le capitaine général Augusti. Le représentant du général insurgé a essayé de convaincre le commandant espagnol que 50,000 insurgés entourent la ville et qu'ils peuvent la prendre quand ils voudront. Il a aussi proposé la reconciliation entre les insurgés et les Espagnols sous le drapeau républicain et d'en appeler aux puissances pour proclamer l'indépendance de l'Ile et persuader aux Américains d'abandonner toutes hostilités dans les Philippines.

Le commandant espagnol a répondu que quelque désespérée que soit la cause espagnole son devoir est de combattre jusqu'au bout. Les insulaires de la ville disent qu'ils ont reçu avis d'Aguinaldo de se prparer à une attaque de la ville. Ils attendaient un deuxième signal fixant la date de l'attaque, mais comme le signal n'a pas été donné ils perdent confiance dans Aguinaldo. On croit que le chef insurgé craint de ne pas pouvoir s'emparer de la ville.

L'amiral Dewey travaille à resserrer le blocus. Il a même menacé de placer des vaisseaux en face de la ville, mais les Espagnols ont déclaré qu'ils tireraient sur tout vaisseau àportée de leurs canons.

Les Américains attendent leurs derniers renforts de jour en jour, mais il n'est pas probable qu'ils continuent les hostilités avant le mois de septembre.

L'approvisionnement de farine de la ville est à peu près épuisée, mais le riz et la viande de Buffalo dureront encore plusieurs mois.

LA FIEVRE JAUNE

Siboney, 18.—Le docteur Seun assistait à la conférence qui a eu lieu à Santiago entre le général Miles et le général Toral. Les médecins et l'archevêque de la ville l'ont informée qu'il y avait de nombreux cas de maladie dans cette ville.

La fièvre jaune se propage avec rapidité dans le camp américain. Les médecins sont inquiets et envoient en toute hâte des gardes-malades dans les hôpitaux ; la situation est grave à El Ganey. Il y existe un grand nombre de cas de fièvre et la mortalité est grande parmi le peuple qui meurt de faim et de misère.

Le docteur Seun est découragé en présence de la situation due à la fièvre. Il est impossible d'en arrêter les ravages et il faut prendre des mesures héroïques. Le docteur Guiteras, auquel on demandait son avis à ce sujet, a répondu qu'il ne voyait pas de solution possible à la question. Il y a deux cents cas de fivre à Siboney et on y compte trois décès. La plupart des cas se sont déclarés parmi les hommes occupant les tranchées où ils sont obligés de passer des nuits et encore des nuits dans l'eau. D'après le docteur Seun, 25 p. c. des hommes seront, dans quinze jours, hors de combat. L'état sanitaire est le plus pitoyable que l'on ait jamais pu voir.

MORT DU LIENTENANT BLANDIN

UN DES SURVIVANTS DU "MAINE"

Baltimore, 17.—On annonce la mort du lieutenant de vaisseau Blandin, qui était de quart à bord du "Maine" le soir où ce cuirassé a sauté dans le port de la Havane. Après avoir fait sa déposition devant le conseil d'enquête, à Key West, le lieutenant Blandin avait été attaché au bureau hydrographique, à Baltimore, où habitaient sa femme et ses deux fils. On pensait que dans ces nouvelles fonctions, exigeant peu de travail suivi, il pourrait rétablir son système nerveux fortement ébranlé par la catastrophe du 15 février. Mais il n'en a rien été. L'état de sa santé s'est aggravé subitement et, le 1er juin, il a dû entrer à l'hôpital Sheppard Pratt. Une méningite s'est déclarée. Dans son délire, le lieutenant Blandin parlait constamment du désastre du "Maine"; il s'imaginait être sur le pont du navire et donnait des ordres pour le sauvetage de ses camarades. Sa femme ne quittait pas son chevet, mais depuis une semaine il ne la reconnaissait plus. Il s'est éteint après une longue et douloureuse agonie.

LA GUERRE

La reddition est complète

22,780 hommes ont rendu les armes

Que faire des armes et munitions ?

Allemands et Américains à Manille

La misère à la Havane

LA QUESTION DE LA PAIX

La situation en Espagne

EMEUTES EN ESPAGNE

Londres, 18.—Le correspondant du "Daily Telegraph," à Madrid dit : "Des émeutes ont eu lieu à Huelva, capitale de la province du même nom, en Andalousie. Les habitants se sont rendus par bandes aux édifices publics, en criant et en demandant une réduction du prix du pain. Les émeutiers, au nombre de quatre mille, ont pillé plusieurs résidences particulières. Ils ont finalement été dispersés par les troupes ; des mesures énergiques vont être prises pour éviter de nouveaux désordres."

L'ESPAGNE ET LE MAROC

Gibraltar, 18.—M. Emilio Ojeda, ministre d'Espagne à Tanger, qui est arrivé ici, rapporte que d'après des instructions qu'il a reçues de Madrid il est invité à faire tout son possible pour forcer le Maroc à se déclarer neutre. Demain, le ministre réunira les représentants des autres puissances afin qu'une forte pression soit exercée sur Mahomet Torres, ministre des affaires étrangères du Maroc. Il a été décidé de mettre en vigueur les lois de la neutralité si c'est nécessaire. Si les Américains essayent de débarquer, ils seront massacrés par la population espagnole. Un appel va être fait auprès des puissances pour organiser une démonstration novale. Cette proposition est, dit-on, bien vue paar les gouvernements français, russe et allemand.

L'OPINION DU "TIMES" SUR LA SITUATION

LA PAIX EST-ELLE POSSIBLE ?

Londres, 18.—Le "Times" dit dans un article de revue : "Les conditions de la capitulation de Santiago sont honorables pour les deux parties belligérantes. Ce résultat est sans doute dû à la sagesse des hommes d'Etat de Washington, qui ont accepté de transporter en Espagne le corps d'armée du général Toral. Cette faveur ne peut manquer de faire plaisir à des troupes fatiguées et heureuses de revoir leur pays natal. On espère que ce procédé produira un heureux effet sur les troupes en garnison à la Havane.

"Quant à la question de Manille, elle ressemble en tous points à celle de Santiago, à part que les conditions concernant l'armée sont plus favorables aux Américains. Quels que soient les desseins ultérieurs des Allemands il est fort probable qu'il ne se produira plus d'incident comme celui de "l'Irene." La saison des tempêtes dans la région des Philippines approche à l'heure actuelle ; aussi croit-on qu'après l'expérience des îles Samoa, les Allemands ne seront pas pressés de laisser dans la baie de Manille un grand nombre de navires de guerre."

Une dépêche de Madrid dit que la publication, presque en blanc, vendredi dernier, de plusieurs journaux, a causé un certain émoi en ville. Ces espaces blancs représentant certainement une partie des nouvelles supprimées par la censure. Le général Chinchilla, gouverneur militaire de la ville, a exprimé le désir d'appliquer à la presse, avec le moins de rigueur possible, les nouveaux règlements de l'état de siège. L'un des effets de la censure c'est que les journaux donnent à entendre qu'ils connaissent plus de choses qu'ils n'osent d'affirmer.

Quelques journaux donnent des détails peu rassurants sur l'état des navires de l'escadre de l'amiral Camara. Le cuirassé "Pelayo" et le croiseur cuirassé "Emperador-Carlos-V" sont en bon état, mais les autres sont tout bonnement des navires de parade.

Dans leurs déclarations aux journaux, les ministres continuent à déclarer que la paix est impossible aux conditions qu'impose l'Amérique.

Le correspondant du "Standard" à Madrid dit : "Les négociations en vue de la paix pourraient être considérablement avancées si les Etats-Unis pouvaient maîtriser l'impatience et l'ambition des insurgés à Cuba et aux Philippines.

"L'escadre de l'amiral Camara et ses transports sont arrivés sans accident, de retour de Port-Saïd, dans un port espagnol de la Méditerranée. Le général Weyler a eu une audience d'une heure avec la reine régente. Il s'est déclaré enchanté de l'accueil gracieux dont il a été l'objet de la part de la souveraine. Il a assuré à celle-ci que les récents événements n'avaient pas modifié son opinion au sujet des affaires cubaines."

LES LECONS DE LA GUERRE

Les autorités navales françaises suivent avec intérêt les opérations relatives au transport de la garnison de Santiago de Cuba en Espagne et elles tent le seul événement historique de ce genre que l'on puisse mentionner à cette occasion. Cet événement a eu lieu le 30 août 1808. L'armée du général Junot, forte de 22,000 hommes, s'étant rendue à l'armée anglaise, sous les ordres de sir Hugh Dalrymple, qui opérait en Portugal contre les Français, en vertu du traité de Cintra, fut transportée à Brest sur des navires anglais. En France l'opinion générale est que l'armée espagnole de Santiago de Cuba sera transportée en Espagne sur des navires neutres. Les transports américains seront de cette façon disponibles pour les opérations militaires à Puerto-Rico ou à la Havane.

A SANTIAGO

LA REDDITION EST COMPLETE

Washington, 19.—Le général Shafter a télégraphié hier soir, que le général Toral avait complété la reddition de tous ses hommes au nombre de 22.780.

LE TARIF POUR SANTIAGO

Washington, 19.—Le tarif pour Santiago a été signé, hier, après une courte conférence avec les secrétaires Gage et Alger. Des instructions ont été câblées immédiatement aux autorités à Santiago, de sorte que le tarif peut être mis en force aujourd'hui. Le nouveau tarif abolit le tarif différentiel actuellement en force à Santiago. Ce pays prend comme base les taux accordés aux produits espagnols et les applique à ceux de tous les autres pays, sans même en excepter les Etats-Unis. Le plus important changement et une réduction du droit de tonnage sur les vaisseaux portant 2,000 tonnes au plus, de $1 à 20 centins par tonne.

LES ESPAGNOLS DE CAIMANERA

SONT INFORMES DE LA REDDITION DE TORAL ET DE LA CAPITULATION DE SANTIAGO

Camp McCalla, 18 via Playa del Este, Baie de Guantanamo, 19.—Cette après-midi, un officier du "Marblehead" a remonté la baie jusqu'à Vert Caya del Torro vis-à-vis de Caimanera et a donné avis au commandant espagnol de la reddition du général Toral et des conditions de la capitulation de Santiago, demandant aussi que le pavillon espagnol soit baissé. L'officier américain a aussi averti les Espagnols que si la canonnière "Sandoval" était désemparée, si les munitions, casernes et bâtisses publiques de Caimanera étaient détruites, les Espagnols ne seraient pas traités comme prisonniers de guerre. Les Espagnols ont descendu le pavillon.

De sources espagnoles on apprend qu'il y a 500 hommes à Caimanera, dont 3000 seulement sont en état de faire le service, les autres étant malades ou blessés. Des mesures seront prises pour obtenir la reddition formelle demain. On ne sait pas encore ce que l'on fera des prisonniers dont un certain nombre sont atteints des fièvres jaunes. Mais il est probable que des transports seront envoyés dans la baie, pour les y embaquer au lieu de les faire venir jusqu'ici.

LECONS DE LA GUERRE

Washington, 19.—Les experts militaires et maritimes disent que la campagne de Santiago fournit plusieurs leçons importantes sur les meilleurs moyens de défendre les côtes. Lorsque l'amiral Sampson était le chef d'ordonnance du Bureau naval il a toujours prétendu que le moyen le plus effectif était des vaisseaux de guerre, mais les batteries de Santiago, ont démontré que les défenses de côtes étaient plus effectives que les vaisseaux de guerre. Les batteries de Morro Castle, Socapa et autres, aidées par les mines du port ont empêché la flotte américaine d'entrer dans le port de Santiago, malgré que les armements espagnols n'avaient rien de moderne.

Quelques-uns des experts sont d'opinion que si Morro Castle avait été pourvu de canons modernes tels que ceux qui protègent Boston et New-York, non seulement il aurait défendu Santiago, mais il aurait infligé des dommages considérables à la flotte américaine.

LE PELAYO ENDOMMAGE

Marseille, 19.—Un vapeur qui vient d'arriver ici rapporte qu'il a rencontré la flotte espagnole au large de Tunis. Au moment de la rencontre une colonne de fumée s'est échappée du Pelayo et des croiseurs l'ont pris à leur remorque, ce qui indiquerait que le plus puissant vaisseau de guerre qui reste à l'Espagne est endommagé.

LA SITUATION EN ESPAGNE

New-York, 19.—Une dépêche de Madrid au "World" dit :—En conséquence du règne de la terreur inauguré par le gouvernement, le peuple ajoute foi à toutes les rumeurs qui circulent. L'impression générale est que le gouvernement agit en dictateur, simplement parce qu'il a raison de croire que la monarchie est menacée, non seulement par les carlistes et les républicains, mais aussi par le peuple et les militaires, dont le mécontentement s'accroit. Une politique vigoureuse a été jugée nécessaire dans le but de pouvoir, le cas échéant, rétablir la paix sans l'aide des cortès, à qui il sera seulement demandé de passer le bill relatif à l'indemnité de guerre lorsque la nation sera reconciliée avec l'idée de sacrifier les Philippines et ses possessions des Antilles.

On croit de plus que la France, l'Angleterre, la Russie et l'Allemagne ont de nouveau déclaré à la Reine régente et à ses ministres, qu'il est indispensable d'avoir la paix au plus tôt, afin de sauver l'Espagne d'une ruine financière et commerciale.

La reine a donné audience à Romero Robledo et au général Weyler dans le but d'obtenir leur neutralité, s'ils ne consentent pas les négociations pour la paix et de les engager à assurer la loyauté de l'armée espagnole.

La capitale d'Espagne présente un étrange aspect sous les mesures extraordinaires prises par le gouvernement pour imposer silence à la presse. D'abord tous les journaux protestent contre ces procédures qui n'ont pas de précédent depuis les dernières années du règne de Isabelle II. Des mesures aussi sévères furent alors prises par le gouvernement réactionnaire contre l'opposition qui alors était dirigée par des chefs tels que Sagasta, Castelar, Serrano et Prim. Le général Chinchilla, le capitaine général de Madrid, a traduit de nouveau devant lui dix des principaux propriétaires de journaux de cette ville. Il les a menacés de supprimer leurs journaux et de plus de les emprisonner et de les traduire devant une cour martiale s'ils ne se conformaient pas aux règles établies. Il leur a même défendu de publier leurs journaux avec des espaces en blanc dans leurs colonnes là où les censeurs retranchent quelque chose dans les articles. Le public ignore cependant toute la sévérité de la censure qui est même pire dans les provinces qu'à Madrid. Un homme d'état libéral important a expliqué que le gouvernement avait dû prendre ces mesures parce que le gouverneur de Madrid Chinchelli, Weyler, Campos lui ont déclaré qu'autrement ils ne répondaient des conséquences d'une agitation fomentée par la presse et les agitateurs carlistes et républicains. D'un autre côté, le nonce papal et les ambassadeurs étrangers à Madrid, lui ont déclaré qu'aucune démarche ne pouvait être faite en faveur de la paix à moins que le président McKinley soit convaincu que le gouvernement est en état de mettre en vigueur les conditions imposées par les événements. Pour la même raison, senor Sagasta et le ministre de la guerre affectent d'ignorer les progrès des négociations relatives à la capitulation de Santiago, bien que Blanco et Toral aient télégraphié tous les jours à ce sujet. Blanco repousse toute responsabilité et Toral engage Sagasta à l'autoriser à agir, pendant que le gouvernement de Madrid a le soin d'annoncer officiellement que tout ce que Toral fait il le fait entièrement sous sa propre responsabilité et que lui, le gouvernement, ne pourrait entreprendre de recommander la reddition de toutes les forces de Santiago.

Quand tout sera fini, le premier ministre fera connaître au pays les renseignements relatifs à la capitulation. Son intention est d'agir de même pour la question de la paix ; il n'en fera connaître les conditions que lorsqu'elles seront signées. C'est un jeu très dangereux, mais c'est le seul moyen de sauver la monarchie et la régence, si l'armée reste loyale.

QUE FERA-T-ON DES ARMES ET DES MUNITIONS ESPAGNOLES

Washington, 19.—Le bureau d'ordonnance du département de la guerre est à étudier la question de savoir quoi faire des armes et des munitions de Santiago. Le premier rapport du général Shafter indiquait la reddition de 7000 fusils seulement, mais il est probable que lorsque toutes les troupes se seront rendues, ce nombre atteindra 20,000. Les fusils dont se servaient les volontaires ne sont pas en bon état, pour la plupart. Les officiers sont d'opinion qu'ils peuvent être remis en parfait ordre.

La carabine Mauser a un calibre de 7 millimètres ou 2 et 7-8 depouces ; tandis que la carabine américaine n'a qu'un calibre de 3-8 de pouce. Cette différence rend impossible l'usage des munitions américaines dans les fusils capturés. Mais comme la reddition comprend aussi les munitions, on croit qu'il y aura un nombre de cartouches suffisant pour permettre aux Américains de se servir du fusil Mauser. En étudiant cette question, le bureau d'ordonnance n'a pas à considérer celle de savoir si les fusils seront remis aux espagnols. Quant aux canons des batteries on ne croit pas qu'ils soient d'une grande utilité, car leur examen a démontré que c'était toutes de vieilles pièces.

AMERICAINS ET ALLEMANDS A MANILLE

ACTION ENERGIQUE DE L'AMIRAL DEWEY

New-York, 19.—Une dépêche de Manille au "World," en date du 14 juillet, par voie de Hong Kong dit que récemment l'amiral Dewey a envoyé à l'amiral allemand, un message pour savoir si l'Allemagne et l'Amérique étaient en paix ou en guerre. Si ces deux nations sont en paix, dit l'amiral américain, je demande que les vaisseaux allemands ici suivent une ligne de conduite toute différente, et si elles sont en guerre, je désire le savoir afin de me conduire en conséquence.

Ce qui a engagé l'amiral Dewey à envoyer ce message péremptoire, est le fait que le croiseur allemand "Irène" a empêché les insurgés d'attaquer la garnison espagnole de Suabic, ce qui lui a considérablement déplu.

L'amiral Von Diedrich, le commandant de la flotte allemande, a donné une réponse satisfaisante, mais ensuite, il a envoyé à l'amiral Dewey, une note déclarant qu'il s'objecte à ce que les américains arrêtent les allées et venues des vaisseaux allemands. C'est l'habitude des vaisseaux allemands d'entrer dans la baie de Manille et d'en sortir ensuite pour faire une croisière parmi les îles d'où ils reviennent deux ou trois jours après. La prétention allemande est qu'un vaisseau ne peut être arrêté après sa première entrée. L'amiral Dewey répond que Manille est un port bloqué et qu'il veut être continuellement en communication avec tous les navires, que ce soit la première où la centième fois qu'ils rentrent dans la baie. Tout en continuant à s'objecter à cela, l'amiral allemand a répondu qu'il soumettrait la question aux officiers seniors des autres vaisseaux de son escadre. L'Allemagne continue à maintenir une forte escadre dans les environs des Philippines.

Les croiseurs "Kaiser" et "Irène" sont restés à Manille. Les croiseurs "Kaiserin," "Augusta," "Prinz-Sin," "Wilhelm" et "Cormorat" sont revenus aujourd'hui de l'île Cebut, du groupe Viscaya, l'une des plus importantes des Philippines, au point de vue commercial. Tous les vaisseaux dans la baie ont été pavoisés aujourd'hui en l'honneur de la fête des Français. Le général Aguinaldo a établi ses quartiers généraux à Bakor. Il a encore ses quartiers à Cavite, mais on ne croit pas qu'il les occupe. Les insurgés tiennent leur ligne autour de la ville, mais ne font aucune tentative pour s'en emparer.

LA MISERE A LA HAVANE

New-York, 19.—Le correspondant de la Presse Associée écrit en date du 28 juin que ce jour-là 650 marchands de provisions en détail sont allés à l'échange des produits, mais n'ont rien acheté. Des correspondances de l'intérieur disent que la misère est horrible. Les gens se suicident parce qu'ils n'ont rien à manger. Le prix des provisions est tellement élevé que les ouvriers ne gagnent pas assez pour acheter le plus strict nécessaire. Il est rumeur qu'un vapeur est arrivé à Neuvitas venant de Bordeaux avec 20,000 sacs de fleur et de riz et 60 tonnes de morue.

Senor Vassalo, gouverneur civil de province de Puerto Principe, a adressé à tous les maires des villes de sa province une circulaire énergique leur ordonnant de veiller soigneusement à tout ce qui se vend pour la consommation, afin d'éviter les maladies propagées par l'usage des fruits qui ne sont pas mûrs et de viandes faisandées.

Le 29 l'entrée suivante a été faite: Tous les camions passant par les rues jusqu'aux entrepots du chemin de fer du Villa Nelva, ont été envoyés à la station de police où l'inspecteur a examiné leur contenu.

Un convoi de fret est arrivé de Batabano avec 117 sacs de café, 142 sacs de pois, 485 sacs de riz, 312 sacs de fèves noires.

Une nouvelle de Matanzas, dit que l'on a trouvé dans un puits sur la rue Santa Teresa, la tête et la peau d'un chien dont la viande avait été vendue pour manger.

L'ETAT DE SANTIAGO

Santiago, 19.—Le général Shafter a fait faire un examen des conditions sanitaires de Santiago. La ville est dans un désordre complet. Il n'y a pas de système de drainage et tout s'écoule à la surface jusqu'à la mer, en passant par les quartiers bas qui sont occupés par la population pauvre. Ces quartiers sont des nids à fièvre jaune. Il est reconnu que Santiago et Rio de Janeiro sont les deux pires endroits du monde pour la fièvre jaune.

AUX PHILIPPINES

Manille, 4.—Par voie de Hong Kong, 19.—Une entrevue importante vient d'avoir lieu entre le secrétaire Legarda, du général insurgé Aguinaldo et le capitaine général Augusti et un fidigène influent, fidèle à l'Espagne. Le représentant des insurgés a pressé le général Augusti de rendre la ville en lui déclarant que cinquante mille hommes entouraient Manille et pouvaient y entrer d'un moment à l'autre. Jusqu'à présent, a fait remarquer le secrétaire d'Aguinaldo, l'ardeur des insurgés a été maintenue avec difficulté, mais, si les Espagnols continuent leur résistance, les assiégeants seront contraints de bombarder la ville, qui sera livrée au pillage. En outre un grand nombre d'habitants seront inévitablement massacrés parce que, dans la chaleur du combat, les insurgés ne pourront pas être maîtrisés.

L'indigène et le secrétaire Legarda ont ensuite conseillé au capitaine général de ne tenir aucun compte des succès des Espagnols à Cuba et des renforts envoyés aux Philippines. Ils ont aussi proposé une réconciliation entre l'Espagne et les Philippines, à la condition que ces dernières puissent former une république. Les autres représentants des insurgés ont proposé de joindre leurs efforts à ceux des Espagnols pour décider les Américains à cesser les hostilités dans l'archipel et d'adresser aux puissances un appel, afin de faire reconnaître l'indépendance des îles Philippines. Le capitaine général Augusti a répondu qu'il devait combattre, même si la cause de l'Espagne était sans espoir.

Le secrétaire d'Aguinaldo a été retourné à Cavite, avec l'indigène, qui est prisonnier sur parole. Les indigènes de Manille disent qu'ils ont reçu il y a quinze jours un avis leur disant de se préparer à attaquer simultanément au signal convenu, avec les troupes d'Aguinaldo, les murs de la ville. Un second signal, qui devait indiquer la date de l'assaut n'a pas été donné, et ils sont fatigués d'attendre. De plus les indigènes de Manille commencent à perdre confiance en Aguinaldo. Ce dernier, dit-on, trouve qu'il sera extrêmement difficile d'attaquer les fortifications de Manille. On fait remarquer à cette occasion que les succès qu'Aguinaldo a obtenus jusqu'à présent ont été faciles, à cause de la nature du pays, qui se prête à une guerre d'embuscade. En même temps, on déclare que les villes capturées par les insurgés sont tombées en leur pouvoir par trahison.

Les insurgés font venir de l'artillerie de Malabon, mais les difficultés qu'ils rencontrent pour transporter leurs canons sont énormes. Ils reçoivent de temps à autre des rapports détaillés sur la situation à Manille.

Les Espagnols emploient tous les jours des forçats pour abattre les arbres et brûler les huttes dans le voisinage de la ville, autour de laquelle on entend une fusillade continuelle. A part cela la situation n'est pas changée. L'approvisionnement de farine est épuisé, mais le riz et la viande de buffle dureront plusieurs mois encore.

Le second convoi de troupes américaines est attendu d'un jour à l'autre, et on croit que les derniers détachements arriveront au commencement d'août. Les opérations militaires ne commenceront probablement pas avant la saison sèche, c'est-à-dire au mois de septembre. Le temps sera alors plus frais et l'effusion du sang ne sera peut-être pas nécessaire.

On offre au jeune Anatole, qui est toujours le dernier de sa classe, une invitation pour assister à la conférence que doit faire un explorateur.

—Non, merci, répond-il. Encore un de ces raseurs qui trouvent que la géographie n'est pas déjà assez compliquée.

CONDOLEANCES

Nous reproduisons ci-dessous quelques-uns des télégrammes de condoléances :

St-Hyacinthe, 14.—Je pleure avec vous le pontife vénérable que la mort vient de vous ravir et auquel tant de liens me tenaient attaché. Le deuil de l'église trifluvienne est commun à toute l'église du Canada que Mgr Lafièche a illustrée par ses vertus, par sa doctrine et par ses travaux.

L. Z., Ev. de St-Hyacinthe.

St-Hyacinthe, 14.—Je suis en union avec vous dans l'épreuve que vous apporte la mort de notre vénérable doyen.

Elphège, Ev. de Nicolet.

Sherbrooke, 14.—Mort de votre Evêque, perte immense, pour l'Eglise, patrie et diocèse. Acceptez vives et profondes sympathies.

Paul, Ev. de Sherbrooke.

St-Hyacinthe, 14.—Acceptez mes plus vives sympathies dans la perte cruelle que fait votre diocèse par la mort de votre vénérable évêque Lafièche. Le Canada perd un apôtre infatigable et son plus vaillant défenseur.

Maxime, Ev. de Druzipara.

Montréal, 14.—Nous partageons le deuil profond dans lequel se trouve plongé le diocèse des Trois-Rivières par la perte de son illustre Evêque qui a tant mérité de la religion et du pays.

Racicot, V. G.

Ottawa, 14.—Mgr saura la nouvelle demain. Sympathies, regrets, prières.

J. O. Routhier, V. G.

Québec, 14.—Je suis profondément affligé de la mort du Vénérable Mgr Lafièche. C'est un apôtre, un grand évêque, un illustre citoyen qui vient de terminer sa carrière. Sa mémoire sera en bénédiction. Je partage tout votre deuil, acceptez mes vives sympathies et comptez qu'à mes profonds regrets j'unis mes prières pour le repos de celui que nous avons perdu.

C. A. Marois, V. G.

Montréal, 14.—Les Pères du Collège Ste-Marie partagent le deuil de l'église des Trois-Rivières ; offriront leurs prières pour l'âme de l'éminent évêque. Assisteral aux funérailles.

Turgeon, Recteur.

sincères dans ce grand deuil qui vient de frapper l'Eglise du Canada à vous et à vos vénérés collègues. Mes respectueuses condoléance.

Alp. Desjardins.

Nicolet, 14.—Le Séminaire de Nicolet pleure un de ses plus anciens et illustres élèves ; ses directeurs, un ami, un père ; l'Eglise du Canada, un vaillant apôtre.

Douville, Supérieur.

Montréal, 14.—Profondément affligé de la mort du vénéré Mgr Lafièche Respectueuses condoléances.

La supérieure Générale de la Congrégation Notre-Dame.

Montréal, 14.—Vives condoléances. Prières pour le vénérable décédé.

Soeur Marie Antoinette, Supérieure Générale, Providence, Maison-Mère.

Antigonish, N.S., 15.—Accept heartfelt condolence on your immense and irreparable loss.

John Cameron, Bishop of Antigonish.

Montréal, 15.—Les Rédemptoristes déplorent avec vous la perte d'un saint évêque et d'un véritable apôtre. Assisterai aux funérailles.

Lemieux, visiteur.

Valleyfield, 15.—Nos sincères et vives condoléances pour la mort de votre saint évêque, athlète illustre tombé au champ d'honneur, les armes à la main, après plus d'un demi siècle de travaux et de combats pour Dieu, l'église et la patrie. Aassisterai mardi.

Joseph Médard, Evêque.

Beauharnois, 15.—Veuillez acceptez profondes sympathies dans le malheur qui vient de frapper le diocèse des Trois-Rivières par le décès du révérendissime Mgr Lafièche. Le Canada perd un grand homme et la religion son plus intrépide défenseur.

J. G. H. Bergeron.

St-Hyacinthe, 15.—Les Pères Dominicains prennent une grande part au deuil de l'église des Trois-Rivières.

Adam, Prieur.

St-Stanislas, 15.—Condoléances sincères au chapitre, au diocèse, au pays tout entier.

R. Caisse, Ptre.

St-John.N.-B., 15.—My sincere condoleances on death of worthy Bishop Lafièche. Circumstances prevent me from attending funeral.

Bishop Sweeney.

Québec, 15.—Je m'associe à votre douleur. Recevez mes plus sympathiques condoléances.

Frère Dr. Victorien.

Manchester, N.-H., 15.—Recevez les témoignages de sincères condoléances de la part de votre fidèle disciple.

Thomas Paris.



SA GRANDEUR Mgr LAFLECHE

Décédé jeudi, le 14 Juillet 1893

Dans la 80me année de son âge

Charlottown, P. E. I., 15.—Deepest sorrow. Regret the inability to attend funeral. Have said mass this morning for his eternal repose.

J. C. McDonald, Bishop of Charlottown.

Remington, P. E. I., 15.—Sincere sympathy with diocese. Regret I cannot attend the funeral.

Archbishop O'Brien.

Mort d'un etudiant

M. Oscar Ayott, de Trois-Rivieres

Trois-Rivières, 16.—La mort vient d'enlever à l'affection de sa famille, à l'âge de vingt-quatre ans seulement, M. Oscar Ayotte, étudiant en droit, fils de M. P. V. Ayotte, du "Trifluvien."

M. Oscar Ayotte était très bien connu en notre ville où il a résidé une couple d'années après sa sortie du collège. Il était attaché à la rédaction du "Trifluvien". Il était également bien connu parmi la jeunesse de Montréal, où il a suivi les cours de droit à l'Université Laval.

M. Ayotte était revenu en notre ville depuis quelques mois dans un état de santé assez précaire, mais rien ne faisait prévoir une fin aussi prématurée. Il est mort hier à 4.30 heures p. m., après quelques jours de maladie seulement.

Demain comme aujourd'hui

Le "Baume Rhumal" sera le remède le plus efficace contre les affections de la gorge et des poumons. Partout 25 cts.

Un contrat

M. Ed. Slade, électricien, a obtenu le contrat de la pose des fils électriques pour relier le Château-Frontenac à la nouvelle aile.

Longevite et fecondite

72 ANS DE MARIAGE

Un correspondant de la Baie des Chaleurs, comté de Bonaventure, signale un cas de longévité et de fécondité remarquable dans la famille de M. Maxime Audet.

M. Maxime Audet est né à Maria, comté de Bonaventure, en 1803, du mariage de Pierre Audet et de Marie Arseneault, et est par conséquent âgé de 95 ans. En 1827, c'est-à-dire à l'âge de 24 ans, il épousa Marie-Louise, fille de Simon Bernard et de Séraphine Landry, âgée elle-même de 21 ans, étant née en 1806.

Les époux Audet ont près de 72 ans de mariage et de leur union sont nés douze enfants dont l'aînée, Louise, a 70 ans révolus et Domithilde, la plus jeune, en a 46. Cette dernière, mariée à Narciss e Bernard, a déjà 17 enfants, sans désespérer pour l'avenir.

Des douze enfants plus haut mentionnés une fille (Archange) est morte, il y a quelques années ; tous les autres demeurent à Maria.

Les petits enfants sont au nombre de soixante et quatorze, il y a huit arrière petits enfants.

M. Maxime Audet est le grand père du Révérend A. Audet, du collège de Rimouski.

Les époux Audet ont conservé toutes leurs facultés et sont assez alertes pour leur âge, excepté que M. Audet a perdu la vue depuis plusieurs années déjà, ce qui ne l'empêche pas de travailler, de scier du bois par exemple, près de la maison.

La nomination de M. P. A. Choquette comme juge de la Cour Supérieure, paraît à l'officielle de samedi.

Le beurre canadien

L'Angleterre a fait une bonne consommation de beurre canadien, c'est un excellent marché qu'il est, par conséquent, utile de conserver et de chercher à développer.

Le moyen d'y arriver est des plus simples ; il consiste à donner au consommateur anglais l'article qu'il demande et à ne pas chercher à contrarier ses goûts. On sait que l'habitude est une seconde nature.

Nos fabricants de beurre travaillant pour l'exportation devront se rappeler qu'en Angleterre, on recherche un beurre pâle ou du moins peu coloré. Voulez-vous en connaître la raison ? A l'époque où le Danemark commença à placer son beurre sur les marchés anglais, le beurre fortement coloré avait une belle vogue. Les Danois, afin de permettre aux consommateurs de distinguer leur beurre du beurre anglais, lui donnèrent une très légère coloration. Or, comme le beurre danois est généralement très fin, le consommateur anglais, par suite d'une association d'idées naturelle, en est arrivé à considérer la faible coloration du beurre comme un indice de sa qualité supérieure. C'est au point, paraît-il, que certains clients, en Angleterre, n'hésitent pas à acheter du beurre ayant absolument l'apparence du saindoux, sous le rapport de la couleur.

Bazar du Sault Montmorency

La montre en or raflée à la table de Mme Mailloux, a été gagnée par le No. 680.

Mort subite

Un vieillard du nom de Carrier, est mort subitement hier à l'hospice de St Joseph de la délivrance de Lévis.

Nouveau feuilleton

Nous commencerons, samedi prochain, la publication d'un nouveau feuilleton intitulé "Les Epreuves de Rachel."

Celui que nous terminons nous a valu beaucoup de compliments. L'intrigue en effet des plus compliquées tenait continuellement en alerte l'intérêt du lecteur. Celui que nous allons commencer, bien que d'un genre différent, n'en est pas moins tout palpitant de saines émotions et d'imprévus tantôt consolantes et tantôt désespérants, composant un contraste qui témoigne en faveur du bien L'action ne languit point, les événements se déroulent avec une rapidité extraordinaire et par-dessus tout la morale est irréprochable.

Nous sommes sûrs que nos lectrices goûteront ce récit.

LES TAXEUX

A l'œuvre

A notre tour, maintenant d'appliquer aux libéraux l'épithète de taxeux.

Lorsque nos amis, à Québec, ont été obligés de prélever des impôts qu'ils ont eu le soin, d'ailleurs, d'alléger aussitôt que possible, c'était pour payer les extravagances de leurs prédécesseurs, extravagances reconnues et dénoncées par les libéraux eux-mêmes.

Mais à Ottawa, quelle excuse ont-ils pour taxer ? Aucune. Les conservateurs ont laissé un budget en ordre et de plus le gouvernement se vante d'avoir un surplus d'un million, cette année.

Eh bien, malgré tout cela, les libéraux ont déjà augmenté les droits sur le sucre et taxé le transport des journaux de ½ centin par livre.

Ce n'est pas tout. Une dépêche d'Ottawa au "Witness", annonce que le gouvernement fédéral, le gouvernement de M. Laurier, le gouvernement ami du peuple, étudie un projet destiné à prélever une taxe sur l'importation du thé, qui devra rapporter un million par année.

On dit que c'est pour empêcher l'entrée au pays des thés falsifiés. Holà, les blagueurs. Du thé, du bon thé, n'importe qui peut en avoir en payant un prix raisonnable et ce n'est pas votre taxe qui nous en donnera du meilleur.

Aussi, le "Witness", qui est intelligent, dit que ce nouvel impôt a surtout pour but d'augmenter le revenu.

Comment, voici un gouvernement qui prétend avoir un surplus de un million, qui réduit l'intérêt aux déposants économes des caisses d'épargnes, qui taxe les journaux, qui taxe le sucre et qui maintenant se prépare à taxer le thé !

Le parti conservateur avait aboli la taxe sur les journaux et la taxe sur le thé imposées par le gouvernement McKenzie ; le gouvernement Laurier se prépare à la réimposer. C'est le régime McKenzie qui revient avec ses taxes, ses courses aux places et ses fautes d'administrations. C'est 1874 qui revient ; 1878 pourrait bien suivre de près.

D'après le dernier recensement, la population de Fall River n'est plus que de 97,498 au lieu de 101,106 en 1897, soit une diminution de 3,608. On estime à 1,697 le nombre des logis vides. Cet exode est dû au mauvais état du marché de coton, et aux petits salaires.

Les Canadiens ont préféré retourner sur leurs terres, plutôt que de peiner pour un maigre salaire. Plusieurs anglais sont aussi partis pour ne plus revenir.

A la memoire de Mgr Lafleche

REUNION DES TRIFLUVIENS RESIDANT A MONTREAL

BRILLANT ELOGE DE L'ECHEVIN CRESSÉ

Vendredi soir, une assemblée de Trifluviens demeurant à Montréal, et d'anciens élèves du séminaire de Trois-Rivières, a eu lieu pour adopter des résolutions de condoléances à l'occasion de la mort du fondateur de leur "Alma Mater."

Etaient présents : l'hon. Arthur Turcotte, MM. Gustave Lamothe, C R., Dr Moreau, Dr Jacques, Dr Gaucau, J. M. Barnard, avocat, A. P. Dorais, L. N. St-Arnaud, marchand en gros, Lorenzo Prince, journaliste, A. Désilets, avocat, J. B. Boudreau, avocat, les représentants des Pères Jésuites et des Pères de Sainte-Croix, et un grand nombre d'autres.

L'ex-échevin Cressé fut appelé à présider l'assemblée et M. Eugène Godin, remplit les fonctions du secrétaire.

Le président ouvre la séance par quelques paroles dont voici la substance :

Vous savez quel est le douloureux événement qui est la cause de notre réunion ce soir, le vénérable et illustre évêque des Trois-Rivières, Mgr Ls. Frs. Laflèche vient de mourir.

J'ai cru qu'il était de mon devoir comme enfant de la belle cité des Trois-Rivières de convoquer ceux qui comme moi sont nés dans cette cité ainsi que mes confrères du Séminaire des Trois-Rivières afin de pleurer tous ensemble le grand homme que la mort vient de nous enlever.

En face de la tombe qui s'ouvre pour réclamer la sainte dépouille mortelle d'un homme qui, durant toute sa vie fut le plus grand, le plus saint, le plus admirable d'entre toutes les grandes figures religieuses et nationales de notre pays, que pouvons-nous dire, que pouvons-nous faire, si ce n'est de donner cours à l'expression de notre plus profonde douleur.

L'Eglise du Canada vient de perdre le doyen de ses évêques, la patrie l'un de ses plus grands citoyens, notre Alma Mater un de ses fondateurs.

Est-il nécessaire de passer en revue la vie de l'illustre défunt.

Il suffit de jeter un regard sur la vie de ce grand homme pour être pénétré de reconnaissance envers lui à cause des grands travaux qu'il a accomplis.

A peine était-il entré dans le sacerdoce que son zèle d'apôtre le poussait vers les régions alors presque inconnues du Nord-Ouest pour aller arracher à la barbarie les âmes des habitants de ces contrées lointaines.

Pendant un très grand nombre d'années, il a enduré toutes les misères humaines dans ces pays éloignés pour y faire connaître le nom de Dieu, mais il a eu la gloire et le bonheur de faire de l'oeuvre naissante une grande entreprise patriotique, morale, chrétienne, un foyer de lumière et de foi qui projette ses rayons sur toute la surface du Canada, d'un océan à l'autre.

Enfin épuisé, ruiné de santé, il revint dans sa chère province de Québec, mais son courage indomptable et l'air du sol natal lui donnant de nouvelles forces, il se remit au travail avec plus de vigueur que jamais.

L'éducation de la jeunesse reçut toute son attention, mais bientôt un champ plus vaste s'ouvrit devant lui, le Souverain Pontife le fit évêque.

Mgr des Trois-Rivières est admirable dans ses oeuvres et ses nombreuses fondations seront plus durables que le marbre ou le granit qu'on élèvera à sa mémoire ; elles rediront à la postérité la plus reculée ce qu'a été le successeur de l'évêque Cook, dans le coeur duquel, l'illustre défunt avait puisé l'esprit de dévouement et d'abnégation.

Depuis près de trente ans il a étonné le pays tout entier par sa science profonde, sa fermeté inébranlable, son attachement aux vrais principes de l'Eglise, son patriotisme éclairé, son amour de toutes les oeuvres de charité et de bienfaisance.

Je vous invite donc, en union avec nos chers concitoyens de Trois-Rivières à passer des résolutions exprimant notre profonde affliction à propos de la perte que nous venons de faire.

Avant de se séparer, on adopta la résolution suivante :

Proposé par le Dr Moreau, A. Désilets ; secondé par Gustave Lamothe, Dr Baril, que les anciens élèves du séminaire des Trois-Rivières ont appris avec peine la mort de l'un des fondateurs de leur "Alma Mater" et qu'une délégation composée du président, du secrétaire, de l'hon. Arthur Turcotte, M. Bernard, assiste aux funérailles qui auront lieu mardi.

LES PROMESSES

Et les actes

Diminuer les dépenses.
Réduire les impôts.
Diminuer la dette.
Pratiquer l'économie.

Voilà quatre promesses solennelles faites au peuple par les libéraux.

Voici leurs actes, maintenant :

La dépense augmentée de trois à quatre millions.

Les impôts augmentés sur le sucre.

La dette augmentée de six millions.

L'extravagance dans tous les départements.

Les contrats donnés sans soumissions à des favoris qui se taillent des revenus à même le trésor public.

Et par-dessus le marché, la taxe sur le thé à courte échéance.

Pour ceux qui ne veulent pas contribuer aux extravagances de ce régime, il n'y a qu'un remède, c'est de s'habituer à boire de l'eau froide pas sucrée, car les droits sont élevés sur le sucre aussi.

Une tempête dans la mer de Behring

Plusieurs vaisseaux engloutis

San Francisco, 18.—On rapporte à St-Michel que le 7 juillet, le steamer "Conenaugh," de Seattle, a été surpris par une tempête dans la mer de Behring et qu'il a fait naufrage. Le steamer et sa cargaison étaient évaluées à $40,000.

Deux barges remorquées par le steamer "Portland," de l'Alaska Commercial Coy, ont fait naufrage pendant la même tempête. C'est une perte d'environ $20,000.

Le même sort est arrivé à un vaisseau remorqué par le "National City." La perte est de $25,000.

Quatre steamers portant plusieurs passagers, sont descendus le Yukon jusqu'au 7 juillet. L'eau est très basse sur cette rivière actuellement et trois steamers sont échoués. A plusieurs endroits, la rivière n'a pas plus de trois pieds de profondeur.

Incendie d'une manufacture de pulpe

Stevens Point, Wis., 18.—La manufacture de la "Wisconsin River Pulp and Paper Co'y" a été détruite par un incendi. Les pertes s'élèvent à $200,000, entièrement couvertes par les assurances.

Le vol de la montre de feu sir Adolphe

Notre police secrète a donné des preuves de sa supériorité sur celle de nos voisins américains, dans les causes canadiennes, dit la "Presse". Il y a de cela quelque dix ans, un voleur de haute volée, W. Fairburns, de Chicago, vola à l'hôtel Saint-Louis, de Québec, une montre en or d'une valeur de $400, appartenant à feu sir Adolphe Chapleau. Plusieurs limiers américains dépensèrent beaucoup de temps et d'argent pour trouver la montre, mais en vain ; ce fut le détective Fleury qui recouvra le bijou au sein de la grande métropole américaine Plus tard, le même limier prouva sa supériorité sur ses confrères yankees dans l'affaire d'un marchand qui s'était enfui aux Etats-Unis, ainsi que dans l'affaire du malheureux sténographe Malenfant.

Bon compagnon de route

Un flacon de "Baume Rhumal" est le meilleur compagnon qu'on puisse avoir en voyage, on est sûr avec lui de faire disparaître en rien de temps toute atteinte de rhume.

Bureau des Médecins de la province

Voici les noms des officiers du nouveau Bureau des Médecins de cette province, élus hier à Montréal par une forte majorité :

Président—Dr E. P. Lachapelle, Montréal.

Vice-Présidents—Dr L. Catellier, Québec ; Dr Craik, Montréal.

Secrétaire—Dr Boulet, Québec.

Trésorier—Dr Jobin, Québec.

Assesseurs—Dr Charles Verge, Dr Colin Sewell, Dr P. V. Faucher,, Dr S. Bolduc.

Régistraire—Dr Marsolais, Montréal.



L'HON. SENATEUR ARTHUR PAQUET

M. Arthur Paquet est né le 5 septembre 1857 et il est par conséquent âgé de 41 ans. Il est le fils de M. Zéphirin Paquet et de dame Marie-Louise Hamel. Il commença ses études au collège de Lévis dont il suivit les cours de 1868 à 1873, mais déjà son choix était fait, il se destinait au commerce, carrière dans laquelle il a si bien réussi, et il entrait à l'Académie Commerciale des Frères des Ecoles Chrétiennes pour en sortir deux ans après, en 1875. M. A. Paquet, débuta dans la fourrure, et il y a quelques années, il fondait sur les ruines de l'ancienne filature une manufacture de pelleteries qui n'a depuis cessé de prospérer. M. A. Paquet est en outre aujourd'hui l'une des têtes dirigeantes du grand établissement de St-Roch.

Grâce à son remarquable esprit d'initiative, la maison Pâquet est sur le point de doter la ville de Québec de deux autres établissements industriels qui emploieront plus de 100 personnes : une ganterie et une manufacture de chapeaux en paille.

En 1882, M. Paquet épousait Mlle Georgine Boivin, de Montréal.

Il n'a pas d'enfants.

Mme Paquet est la fille de M. Frs Boivin, manufacturier de chaussures de Montréal, autrefois de Québec, et soeur de M. Ernest Boivin, marchand de fourrure, coin des rues Notre-Dame et St-Lambert, Montréal, et de M. Ulric Boivin, de la maison Boivin et Bissonnette, rue St-Laurent, Montréal.

LE KLONDYKE

Arrivée du premier navire charge d'or à Seattle

LE PRIX DES ALIMENTS

Seattle, 18.—Le premier navire chargé d'or, le "New England," est arrivé ici,. Le vaisseau vient de St-Michael et transporte un certain nombre de mineurs avec environ $15,000.

Parmi les passagers du "New-England," se trouvait le juge R. A. Hall, de Los Angeles, qui possède des intérêts au Klondyke. Ce monsieur déclare que les rendements d'or durant cette saison seront de dix à quarante millions. Jusqu'au 5 juin, les claims Nos. 4, 5 et 6, sur l'Eldorado, appartenant à Berry Bros., ont produit $65,000.

Un nommé Antone dit que les trois claims apporteront $1.000,000.

M. Anderson, de San Francisco qui était passager à bord du "New-England," déclare qu'il y a environ $20,000,000 à Dawson, représentant les rendements de l'hiver et de l'automne. Les heureux possesseurs de cette immense somme attendent les moyen de transportation pour revenir au pays.

Le juge Hall raconte qu'il a assisté aux funérailles de deux mineurs du camp Berry. La musique funèbre a été fournie par les mineurs. Les dépouilles mortelles étaient traînées par six chiens Malamute qui ont coûté $2,000. Les clous des cercueils ont coûté $8.50 la livre et le creusement de la fosse qui a duré six jours, a coûté $200 .

Il y a beaucoup de maladie à Dawson et les décès y sont nombreux. La plupart des malades souffrent de la fièvre cérébrale, causée par l'isolement et la nostalgie du pays.

M. Lacy, de Seattle, un autre passager du "New-England," nous a fourni le menu d'un restaurant de Dawson, que nous publions pour l'édification des gourmets : Café ou thé, 50 cts la tasse ; thé de boeuf, 75 cts la tasse ; beignets, 75 cts ; sandwiches, 75 cts chaque ; tarte, 75 cts la pointe ; fruits confis, 75 cts le plat ; trois galettes chaudes, $1.25 ; trois crêpes, $2; bouillie et lait, $1.50 ; fèves, $1.50 l'assiettée ; sardines, $1.25 ; blé-d'inde en boîte, $1.50 ; soupe, $1.50 ; dîner du Nord-Ouest, $3.50.

GRAND INCENDIE

LA FERBLANTERIE McDONALD EN FLAMMES

PRES DE 20,000 DE DOMMAGES

Montréal, 17—Un incendie considérable s'est déclaré, samedi, à la "MacMonald Tinware Company", No 100 rue Nazareth, et le temps de le dire, tout l'édifice était en feu. Les flammes s'échappaient des fenêtres, ce qui attira l'attention du constable Robert, de la caserne No 7, qui sonna immédiatement une alarme et les pompiers de la caserne No 3 furent les premiers rendus sur les lieux et se mirent au travail, mais voyant que l'incendie prenait des proportions alarmantes, on a jugé prudent de sonner une deuxième alarme. Les pompiers ont travaillé avec acharnement, et se sont rendus maîtres de la situation, après trois heures de travail. Le feu a pris naissance dans un appartement situé en arrière de la bâtisse au premier étage, mais on n'en connaît pas l'origine.

La ferblanterie a trois étages et emploie près de 50 hommes et garçons. C'est M. Thomas MacDonald qui est le propriétaire et la bâtisse appartient à MM.A. Ramsay et fils, marchands de peinture.

Un grand nombre de personnes se sont rendues aux abords de la bâtisse durant l'incendie et ont assisté au travail des pompiers. A huit heures, tout était fini et les pompiers sont retournés à leur caserne respective.

Les dommages à la ferblanterie s'élèvent à environ $12,000 et à la propriété, $5,000 couverts par les assurances.

ON DEMANDE DES RELIGIEUSES

Une religieuse d'une congrégation enseignante du Wisconsin, est actuellement à Québec pour recruter des jeunes filles ayant des goûts pour la vie religieuse. Une faible santé n'est pas une objection, attendu que le climat du Wisconsin est des plus salubres. Cette religieuse se retire au couvent de la Congrégation à St-Roch et elle partira jeudi matin.

On prétend que la plupart des canonniers de l'escadre du commodore Dewey sont des anglais. L'on dit aussi que parmi les canonniers de l'escadre de Sampson, on reconnaîtrait plusieurs anciens soldats de la citadelle.

Le départ de M. Chs. Langelier, en compagnie de M. Tarte, fait parler les malins. Le fait est qu'on ne pouvait pas prévoir cela à la lumière des événements qui se sont passés l'hiver dernier.

Mais M. Langelier veut être candidat libéral à Lévis, et il sait que pour réussir, même quand on est libéral de vieille souche, il faut être dans les bonnes grâces de M. Tarte.

Ca tout l'air que la lutte que vont se livrer les deux partis dans Ontario sur la question du vote des constables payés par la province, aura du retentissement dans le pays.

Parlant de l'expulsion de senors Carranza et Dubose par sir Wilfrid Laurier, le "Citizen" dit que le premier ministre a profité des moindres incidents de l'imbroglio hispano-américain pour montrer sa sympathie envers les Etats-Unis.

Le "Chronicle," de Halifax, avoue cyniquement que la réforme du sénat par ses chefs consiste à nommer des rouges à la place des bleus.

Eh bien, jusqu'à présent du moins, la réforme n'a eu rien de particulièrement remarquable.

"L'Echo de Monimagny" annonce que le candidat libéral, à la prochaine élection fédérale de ce comté, aura aussi l'appui du gouvernement local.

Cela est bon à savoir et à retenir surtout.

Le procureur-général Archambault a ordonné une enquête à la prison de Montréal où plusieurs articles sont disparus dernièrement, donnant à croire qu'il y a des voleurs parmi les employés.

Que chaque personne qui paie trois centins pour mettre une lettre à la malle, se rappelle que la chambre a voté, à sa dernière session, la réduction de ce chiffre à deux centins.

Sir Adolphe Caron est de retour à Ottawa, à peu près complètement rétabli de l'accident qui lui est arrivé à New-York. Une foule de ses amis sont allés le recevoir à la gare.

Juillet s'en va et le Dr Guay attend encore sa place à la Quarantaine. Il en a la promesse, mais les promesses de M. Laurier, on sait ce que cela vaut.

Il paraît que tout ce retard est causé par le refus de quelques ministres anglais, de consentir à la mise à la retraite du Dr Montizambert, à moins qu'on leur démontre qu'il est incompétent ou qu'il a commis quelque faute, méritant punition.

M. Lister, qui n'a jamais eu le moindre souci des convenances lorsqu'il était député, ne s'en occupe pas plus maintenant qu'il est juge. Nous voyons par des entrevues qu'il a accordées aux journaux de Winnipeg, que M. le juge s'intéresse encore à la politique comme s'il était dans l'arène.

Les libéraux nous parleront encore de leur désir d'éloigner de l'administration de la justice les partisans politiques.

Quelques journaux libéraux ont annoncé la retraite prochaine du Dr Roche, l'un des députés conservateurs du Manitoba. Cette nouvelle est contredite par les journaux amis de l'ouest Tant mieux ! Le Dr Roche est l'un des députés les plus sympathiques et les mieux renseignés de l'ouest, et il a devant lui un avenir brillant.

LES MEILLEURES PILULES

Le Foie Dérangé ?

Que ce soit le résultat d'une mauvaise nourriture, excès, surcroit de travail, exposition au soleil ; la constipation, migraine, indigestion, clous ou autres éruptions—prenez

LES PILULES

ANTI-BILIEUSES ET PURGATIVES

du DR. HARVEY

elles vous guériront vivement, bien et à bon marché.

Elles nettoient, renforcissent, et refont le système.

En vente partout—25c. par boite de 33

Boite expédiée comme échantillon sur réception du prix 25c.

LA CIE DE MEDECINE HARVEY,
424, RUE ST-PAUL, MONTREAL

LE CONFLIT HISPANO-AMERICAIN

L'Espagne aura la paix bientot

La paix sera plus désastreuse que la guerre, d'après un diplomate

ELLE PROVOQUERA UNE REVOLUTION EN ESPAGNE

Les carlistes déploient beaucoup d'activité

L'intervention Allemande aux Philippines

(Dépêches spéciales par la Cie du Pacifique.)

(Suite de la 7e page.)

LA SITUATION A MANILLE

San Francisco, 20.—Une dépêche de Cavite au "Chronicle" dit que tout porte à croire que la résistance de Manille sera terrible. Les espagnols ont profité de toutes les ressources à leur disposition, pour se retrancher aussi fortement que possible. Augusti prétend pouvoir mobiliser 150,000 hommes, mais personne ne croit qu'il puisse en réunir plus de 20,000. Il résistera cependant jusqu'à la fin, encouragé par le clergé et tous les membres de l'autorité civile.

Le conflit général semble à la veille de se produire, et l'on prédit que le combat sera des plus sanguinaires.

LE GENERAL SHAFTER SOUFFLETE

PAR UN CORRESPONDANT DE JOURNAUX

Santiago de Cuba, 20.—Dimanche dernier, Silvester Scovel, correspondant de journaux, a souffleté le général Shafter en pleine figure pendant qu'on essayait de l'empêcher d'arriver jusqu'au toit du palais. Scovel voulait à tout prix faire partie du comité chargé de hisser le drapeau américain à Santiago. Arrêté immédiatement, il a été conduit en prison et aujourd'hui on l'a conduit à Siboney. On ne sait s'il sera jugé ici ou à Siboney.

Washington, 20.—Les officiers du département de la guerre sont indignés de l'attaque de Scovel sur le général Shafter. Ils disent que l'insulte s'adresse à toute l'armée américaine et ajoutent qu'un exemple devrait être fait. Cependant aucun ordre n'a été émis par le département et on croit que l'affaire sera laissée entre les mains du général Shafter.

L'EXPEDITION DE PORTO RICO

LE GENERAL MILES N'EST PAS ENCORE PARTI

Washington, 20.—Le général Miles n'a pas encore quitté Siboney et cette fois on dit que le retard est dû au défaut du département de la guerre de lui fournir un vaisseau de guerre pour escorter l'expédition.

Le département de la guerre est en communication continuelle avec le général et l'on espère qu'il partira ce soir. En même temps on reçoit de Tampa la nouvelle que toutes les troupes destinées à l'expédition de Porto Rico ont quitté le camp. On ne croit pas cependant qu'elles partent de Key West avant deux jours.

Les conditions des troupes à Guantanamo pourraient bien déranger les plans du département de la guerre pour le transport des troupes espagnoles. Plusieurs des soldats sont attaqués des fièvres jaunes et le gouvernement s'est engagé à ne pas embarquer de cas semblables à bord des vaisseaux. Il faudra séparer la partie saine de la partie infectée de l'armée, et attendre quelques jours avant d'embarquer les soldats en bonne santé, afin de voir s'il ne se déclarera pas quelques cas de maladie.

Ce délai pourrait bien compliquer la situation vu la présence des deux armées et des cubains à Santiago. Mais l'on espère que les officiers espagnols qui sont en liberté sur parole, emploiront toute leur influence pour prévenir tout conflit.

On croit que l'escadre qui devra aller bombarder San Juan de Porto Rico, est partie hier soir. Cependant le gouvernement refuse de donner aucun renseignement à ce sujet.

LA LEVEE DU BLOCUS

Washington, 20.—Le département d'état a décidé qu'il n'était pas nécessaire de donner avis aux puissances de la levée du blocus à Santiago, la capture de la ville étant un avis suffisant.

LE GENERAL BLANCO N'A PAS DEMISSIONNE

Madrid, 20—1 hr. p. m.—Le général Correa, ministre de la guerre contredit carrément la nouvelle que le général Blanco a démissionné. Il dit qu'aucune nouvelle officielle n'a été reçue de Cuba, les Américains contrôlant les cables et refusant de transmettre les dépêches officielles.

LE GENERAL PAREJA REFUSE DE SE RENDRE

Madrid, 20.—Le général Pareja, commandant espagnol, à Guantanamo, refuse de se laisser inclure dans la capitulation de Santiago. D'après les lois militaires espagnoles, un général n'a pas le droit de rendre d'autres troupes que celles sous son commandement personnel. On en conclut ici que la reddition de Santiago ne comprend que sept milles hommes.

LES ALLEMANDS AUX PHILIPPINES

ECHANGE DE VUES ENTRE L'ANGLETERRE ET SES COLONIES AUSTRALIENNES

New-York, 20.—Une dépêche de Londres au "World" dit: On apprend de bonne source qu'une échange de vues a lieu entre les gouvernements des colonies australiennes et M. Chamberlain concernant le projet attribué à l'Allemagne au sujet de Manille. L'établissement de l'influence allemande aux Philippines sera très mal vue en Australie et M. Chamberlain a été fortement prié d'engager le gouvernement impérial d'user de son influence pour empêcher un événement de cette nature. M. Chamberlain a répondu que le bureau des affaires étrangères considère comme improbable l'intervention allemande à Manille, parce que le gouvernement allemand est anxieux d'éviter tout ce qui pourrait favoriser une alliance anglo-américaine. En attendant l'Angleterre surveillera les événements et maintiendra une attention vigilante sur Manille.

LA COMPAGNIE GENERALE DE L'ATLANTIQUE ET L'ESCADRE WATSON

Gibraltar, 20.—La Cie générale transatlantique espagnole, craignant l'arrivée de l'escadre Watson, s'empresse d'envoyer ses vapeurs aux ports étrangers. Le Cindad Coudal, l'Havana et le Catalinia sont arrivés dans ce port aujourd'hui.

ACTIVITE DES CARLISTES

Londres, 20.—Les carlistes anglais déploient actuellement beaucoup d'activité. Un des organisateurs a dit: Nous sommes prêts à agir. De plus, il n'y a pas de doute que les autorités de Madrid savent qu'un soulèvement carliste est éminent et qu'il réussira. Nous sommes très forts dans toutes les parties de l'Espagne et dès que la vérité de la lâche capitulation de Santiago sera proclamée, nos forces seront considérablement augmentées.

UNE COALITION SE PREPARE

Madrid, 20.—Le parti de la paix perd du terrain. Un journal annonce qu'une escadre anglaise pourrait bien barrer le chemin à l'escadre de Watson dans le détroit de Gibraltar, mais on ne regarde pas cela comme probable. Une coalition de tous les partis se prépare contre le gouvernement à cause de la suspension des garanties constitutionnelles.

LA SITUATION POLITIQUE EN ESPAGNE

UNE ENTREVUE AVEC UN MEMBRE EMINENT DU CORPS DIPLOMATIQUE

New-York, 20.—Une dépêche spéciale de Washington à la "Press" dit: Un membre éminent du corps diplomatique qui tous les jours reçoit des cablegrammes de Cuba, de Madrid et de son propre pays, m'a permis aujourd'hui une intéressante entrevue au sujet de la présente situation politique en Espagne et de l'avenir probable de ce pays.

Il est vrai, dit-il, que le gouvernement espagnol veut la paix et il l'aura bientôt. Mais cette paix sera même plus désastreuse à l'Espagne que ne l'aurait été la continuation de la guerre. Il y a maintenant dans le royaume, trois partis différents, dont l'un a des chances de succès, mais ce succès signifie nécessairement la ruine de l'Espagne. Ce sera le parti carliste qui sera dans l'avenir le plus important facteur, et ce parti est entièrement opposé à la dynastie actuelle.

Vient ensuite le parti Weyler, auquel appartient le général et son ami, Romera Robledo, qui voudrait bien être au pouvoir, mais qui en même temps craint de se déclarer contre le gouvernement.

En troisième lieu viennent les républicains, avec Salmeron à leur tête.

Le gouvernement actuel ne semble pas beaucoup compter aujourd'hui dans les affaires d'Espagne. Il est impuissant et ne procède qu'avec hésitation.

Si la paix était déclarée demain, il y aurait une triple révolution en Espagne, chacun des trois partis mentionnés ferait tout en son pouvoir pour atteindre son but.

L'Espagne aujourd'hui est entre les mains de plusieurs chefs ambitieux, dont le sort sera aussi celui du pays, c'est-à-dire presque la ruine, à moins d'une intervention étrangère. Quand elle aura perdu ses possessions, les puissances feront des propositions de paix. Elles sauveront l'Espagne en la protégeant contre ses troubles domestiques et établiront un gouvernement provisoire.

Les trois partis politiques désirent la paix, parce qu'elle favoriserait leurs vues. Ils savent que la révolution éclatera dès que la paix sera conclue. La paix sera nécessairement un fait accompli bientôt. Mais comme le gouvernement américain n'a pas été informé officiellement que l'Espagne désire mettre fin à la guerre, on ne peut encore en parler exactement.

UNE RESIDENCE POUR L'AMIRAL CERVERA

L'EXPEDITION DE PORTO RICO

UN NOUVEAU VERRE A BIERE DANS L'INDIANA

New-York, 20.—On mande de Port Tampa (Floride) qu'une souscription vient d'être ouverte en cette ville à l'effet d'offrir à l'amiral espagnol Cervera une résidence sur la baie de Tampa. Les promoteurs de la souscription voudraient témoigner ainsi à l'amiral Cervera leur reconnaissance pour la façon chevaleresque dont il a traité le lieutenant Hobson et ses compagnons de captivité après l'affaire du "Merrimac", et aussi lui épargner les insultes qui l'attendent sans doute en Espagne s'il y retournait prochainement.

Dans le but de préparer ses troupes à la campagne de Puerto-Rico, pour laquelle elles sont désignées, le général de brigade Ernst a fait faire aux trois régiments qu'il commande et qui sont campés à Charleston (Caroline du sud), une marche militaire de dix milles. Le soleil était brûlant et, avant que la moitié de la distance ait été parcourue, près de cinq cents soldats étaient tombés épuisés sur la route. La plupart ont dû être transportés à l'hôpital et une demi-douzaine d'entre eux sont dans un état alarmant. Il paraît que les hommes n'étaient pas suffisamment entraînés pour une marche de ce genre; les médecins militaires disent en outre que les soldats avaient trop mangé de fruits verts et d'aliments indigestes.

L'augmentation de l'impôt sur la bière résultant du War Revenue Bill a donné l'idée à des fabricants de verrerie d'Anderson (Indiana) de mettre sur le marché un nouveau verre à bière qui, tout en ayant la même apparence extérieure que les anciens, a une contenance d'un quart plus faible. C'est un trompe-l'oeil. Par une habile combinaison et sans que son poids soit augmenté, le verre, très mince aux abords, va en s'épaississant jusqu'au fond; lorsqu'il est rempli de bière, cette épaisseur additionnelle ne se voit pas, le client a l'illusion de boire la même quantité de liquide qu'autrefois pour le même prix, et le tour est joué. Il est inutile de dire que ces nouveaux verres se vendent comme du pain; on en expédie, chaque jour à plein wagons à Chicago et dans les grandes villes, et les fabricants peuvent à peine suffire aux commandes qu'ils reçoivent de tous les points du pays.

Départ de M. le juge Bossé pour l'Europe

Montréal, 20.—L'hon. juge Bossé, qui vient d'être si cruellement éprouvé, a obtenu un congé de six mois. Sir Wilfrid s'est empressé d'accéder à la demande qui lui a été faite par le juge en chef, Sir Alex. Lacoste. Le juge partira samedi prochain pour l'Europe avec toute sa famille. Mlle Bossé est suffisamment rétablie pour faire le voyage.

Funérailles de Mgr Laflèche

Cérémonies imposantes

Mgr Bruchési prononce l'éloge funèbre

Les funérailles de Mgr Laflèche viennent d'avoir lieu. La cathédrale était encombrée, une partie de la foule a dû stationner au dehors. Etaient présents un grand nombre de notabilités civiles et religieuses, parmi lesquels on remarquait: NN. SS. Bégin, Duhamel, Bruchési et Blais, Gravel, Emard, Larocque, Decelles, Farrell, Hamel, Champoux, Ritchot, Don Antoine ainsi que sir Wilfrid Laurier, les honorables MM. Angers, Landry, Marchand, Parent, DeBoucherville, MM. Alp. Desjardins, Leblanc, Larue, Méthot, Montplaisir, Rolland, de la société de colonisation de Montréal et de la Banque d'Hochelaga, les juges Loranger, Pagnuelo, Routhier, Ouimet, sir Alexandre Lacoste, Bourgeois, Malhiot, Désilets; les députés Caron, Béland, Normand, Mascotte, Duplessis, Legris, Bail, Leduc, Grenier; sir A. Caron, incapable d'assister était représenté par M. Normand; le maire Olivier et le conseil de ville au grand complet; MM. R. Bellemarre et L. O. David, Geo. A. Hughes, Denault, de "l'Union Franco Canadienne, Cressé, avocat, Chs. Marcil, Frs L. Desaulniers, de Montréal, Ernest Gagnon, L. J. Demers, de "l'Evénement" de Québec, Aug. Noël, d'Arthbaska, etc., etc.

Le service a été chanté par Mgr Bégin, archevêque de Québec, et les absoutes données par NN. SS. Bégin, Blais, Emard, Gravel et Duhamel.

L'oraison nèbre a été prononcée par Mgr Bruchési. C'est une pièce d'éloquence monumentale et qui sera publiée in extenso. L'orateur a rappelé que l'évêque doit être l'homme de Dieu par la parole et par l'exemple, et il a déclaré que l'évêque de Trois-Rivières avait réalisé cet idéal. Il a fait l'étude de la parole éloquente, savante, patriotique, sensationelle et intrépide de Mgr Laflèche; il a dit comment sa vie avait été une prédication constante.

Enfant, il a donné l'exemple de la piété filiale, de l'amour de la religion, de l'enseignement à répondre à l'appel de Dieu. Jeune homme, celui de la soumission à ses supérieurs et de l'amour du travail; évêque, il a mis en pratique tout ce que St-Paul demandait à l'évêque modèle.

Mgr Bruchési a résumé à grands traits la vie de Mgr Laflèche, sa jeunesse, son apostolat dans l'ouest, son professorat, son épiscopat: enfin il a montré en lui un soldat et un chevalier, un évêque d'hier et d'aujourd'hui, un apôtre, un éducateur, l'un des plus grands prélats qui aient honorer l'Eglise canadienne et un patriote dont le pays tout entier doit pleurer la perte.

Ce magnifique discours a fait la plus vive impression.

L'Eglise était superbement décorée. Des inscriptions diverses rappelaient les caractères principaux de la carrière de Mgr Laflèche et formulaient les voeux de ses diocésains pour son repos éternel.

Plusieurs centaines de prêtres assistaient au choeur on y voyait des religieux de tous les ordres, des supérieurs de séminaires, les représentants des évêques absents, etc.

Remarqués aussi les religieuses de la Providence et leurs orphelines, etc.

Le corps de Mgr Laflèche sera déposé sous le parvis de la cathédrale.

Tous les magasins et manufactures étaient fermés, ce matin. Depuis jeudi les drapeaux flottent à mi-mât sur de nombreux édifices, et les vitrines des magasins sont endeuillées.

Une multitude de lettres et de télégrammes de sympathies a été reçue à l'évêché.

La translation des restes mortels de l'évêché à la cathédrale a eu lieu hier, Mgr Duhamel présidait, 120 prêtres précédaient le corps; tout Trois-Rivières était présent.

Le deuil est profond en ville.

Le prince de Galles prend du mieux

Londres, 20.—Un bulletin publié à Malborough, ce matin, annonce que le prince de Galles a passé une bonne nuit et qu'il prend du mieux.

Mort de l'amiral Thomas Lecke Massie

Londres, 20.—L'amiral Thomas Lecke Massie, connu sous le nom de "père de la marine anglaise," est mort. Il est né en 1802. Il entra dans la marine en 1818, et prit part aux batailles de Navarino, Beirouth, Sidon et St-Jean d'Arc. Plus tard il combattit en Chine et sur la Mer Noire.

Le vol de Trenton

ON EST EN TRAIN D'ECLAIRCIR LE MYSTERE

Nos lecteurs se souviennent sans doute de ce vol avec effraction, qui a eu lieu, il y a environ dix-huit mois, au bureau du Grand Tronc, à Trenton, Ont. Les cambrioleurs, après avoir défoncé la porte, avaient fait sauter la serrure du coffre-fort et avaient volé un paquet de billets de banque au montant de $3,500. A la suite de cette affaire, l'un des officiers fut démis de ses fonctions, comme ayant négligé son devoir. Il fut réinstallé plus tard et l'on ne songeait déjà plus à cette affaire, lorsque les révélations faites relativement au vol de Napanee, sont venues donner l'éveil aux autorités qui croient tenir la clef du mystère. L'on a découvert qu'une femme répondant au nom de Madame Simard, et dont le signalement correspond parfaitement à celui de Caroline Paré, a été vue à Trenton plusieurs fois avant le vol, à la compagnie du Grand Tronc. Les citoyens de Trenton ajoutent que cette femme mystérieuse a disparu aussitôt après le vol. La police s'occupe activement de l'affaire et le chef Carpenter a reçu une correspondance à cet effet, de la police de Napanee et de Trenton.

En rapport avec cette affaire, on nous informe que les autorités du Grand Tronc sont décidées à éclaircir le mystère qui a jusqu'ici entouré le vol de Trenton. Des découvertes très importantes ont, dit-on, été faites.

Grele desastreuse

Les dépêches nous ont appris qu'une forte tempête de grêle a ravagé le district de Neepawa, Man. Des vitres pour une valeur d'environ $1,000 ont été brisées, et ce qui est plus grave, on estime que les pertes sur les grains seront de 100,000 minots. Les grêlons, disent les dépêches, étaient de la grosseur d'un jaune d'œuf.

Sherbrooke, 18 — Deux tramways électriques se sont tamponnés sur la rue Wellington, à l'extrémité sud de cette rue vers six heures et demie, hier soir. L'un des chars était vide et retournait reprendre ses quartiers après avoir fait un service spécial entre la ville et le parc. Le garde-moteur qui le conduisait n'eut que le temps de sauter en bas. Le garde-moteur J. Kerr, de l'autre char, avait des passagers à protéger et ne voulut pas quitter son poste; il paiera probablement de sa vie son dévouement.

Les deux véhicules sont entrés l'un dans l'autre, le garde-moteur eut les deux jambes broyées et cassées en plus d'un endroit. Les lésions internes qu'il a reçues à part cela mettent sa vie en danger. M. Kérr était le chef des gardes-moteurs du service électrique. Nous avons rapporté il y a quelque temps un accident dans lequel il faillit perdre la vie par le fait d'un volontaire qui lui déchargea étourdiment sa carabine à quelques pouces de la figure. M. Kerr venait de reprendre son service quand ce dernier accident vint l'arrêter probablement pour toujours.

Un miracle

Plusieurs personnes ont été témoins dimanche dernier, d'un miracle éclatant à Sainte-Anne de Beaupré. Un Irlandais de la rue St-Patrice, Ottawa paralytique, depuis sept ans, a été partiellement guéri. Le malheureux ne pouvait pas marcher; il se promenait dans une chaise à roues. Le chanoine Campeau l'a confessé et lui a donné la communion dans cette chaise. C'est alors que le paralytique s'est levé et est resté debout longtemps. Il ne marche cependant pas encore parfaitement bien, mais son état va constamment s'améliorant. Il a chanté tout le long du trajet des cantiques d'actions de grâce à la bonne Sainte-Anne.

Le chaleur à Montréal

87 degrés à l'ombre hier

Montréal, 20.—Il fait une chaleur écrasante. Le thermomètre marquait hier, à l'ombre 87 degrés. Il fait encore plus chaud aujourd'hui.

Merveilleux Sirop

Roy & Boire Drug Co.—Je souffrais depuis trois mois d'une bronchite aigue et je me croyais pulmonaire. C'est à votre "Menthol Cough Syrup" que je dois ma guérison.

Hon. A. Rainville,
Great Falls, N. H.

Le Menthol Cough Syrup est en vente partout, 25cts la bouteille.

La mort tragique de Mde Bossé

Fraserville 15.—Il vient d'arriver ici un terrible accident qui a plongé tout Fraserville dans la consternation. Mme Bossé, épouse de l'hon. juge Bossé, de la Cour d'Appel, est morte cet après-midi à la suite d'une chute en voiture.

M. le juge Bossé passait l'été à la Pointe avec sa famille. Hier matin, Mme Bossé et ses jeunes filles, mesdemoiselles Yvonne et Jeanne Bossé, partaient en voiture pour Kamouraska. D'autres dames de Québec, entr'autres Mme Cyrille Tessier, étaient de l'excursion. Mais celle-ci était revenue ici hier soir.

Aujourd'hui, Mme et Mesdemoiselles Bossé s'en revenaient de leur gai voyage. Elles étaient rendues dans le village de la rivière-du-Loup, en haut de la côte du moulin, un peu plus bas que la résidence du seigneur Fraser, lorsqu'un chien se mit à aboyer au cheval. Celui-ci, un cheval gris que connaissent bien les habitués de la rue St-Louis à Québec, prit peur et se lança à l'épouvante dans la côte. Mademoiselle Bossé essaya en vain de le contrôler. Il précipita sa course jusqu'à ce que la voture vint heurter un poteau. La violence du choc lança à vingt-cinq pieds Mme Bossé, qui alla se frapper sur le crâne. On accourut, on la ramassa, on la transporta dans une maison située à mi-côte et appartenant à un M. Dugal, et on fit avertir en toute hâte le juge Bossé, le prêtre et le médecin.

On s'imagine quel coup de foudre fut cette horrible nouvelle pour le malheureux juge qui attendait joyeusement sa femme et ses enfants de minute en minute. Son désespoir était vraiment navrant.

Lorsque le Dr Grandbois arriva il constata que la blessure au crâne avait provoqué une congestion cérébrale foudroyante. M. le curé de la Rivière-du-Loup a donné à la mourante l'absolution "in articulo mortis." Elle répétait incessamment ces invocations : "Sainte Vierge priez pour moi, mon Jésus, sauvez-moi," mais elle ne reconnut pas son mari lorsqu'il arriva auprès d'elle et elle expira au bout d'environ vingt minutes. C'était une scène déchirante.

Les demoiselles Bossé n'ont reçu aucune blessure. Mais leur désespoir arrache les larmes.

On conçoit que cette effroyable tragédie a produit une profonde et poignante impression à la Pointe et à la Rivière-du-Loup. M. le juge Bossé et sa famille sont l'objet des sympathies universelles dans l'affreux malheur qui les accable.

Mme Bossé était âgée d'environ 56 ans. C'était une Salaberry, la petite-fille du colonel de Salaberry, le héros de Châteauguay. Excellente chrétienne, épouse modèle, et mère de famille dévouée, elle jouissait de l'estime, de l'affection et du respect de tous ceux qui la connaissaient.

M. le juge Bossé est un homme de foi, un chrétien sincère. Que Dieu lui donne la force de supporter cette cruelle épreuve ! Nous lui offrons à lui et à sa famille en pleurs nos plus sympathiques condoléances.

Les restes mortels de madame Bossé ont été transportés à Québec, cet après-midi.

Les funérailles de Mme le juge Bossé, ont eu lieu lundi, à la Basilique, au milieu d'un grand concours de parents et d'amis.

La dépouille mortelle est partie de la maison mortuaire, rue St-Louis à neuf heures et quinze minutes.

Le deuil était conduit par l'hon. juge Bossé et ses deux fils, les deux frères de la défunte, M. M. deSalaberry, de Montréal, le frère du juge Bossé, M. W. C. Languedoc, beau-frère et son fils et l'hon. V. W. Larue et son fils Richard, parents de la défunte.

Dans le cortège funèbre nous avons remarqué les honorables juges Lacoste, Baby, J. Wurtele, Blanchet, J. Aldéric Ouimet, L. N. Casault, C. Pelletier, Andrews, Routhier, Larue, Caron, Langelier, Lemieux et Chauveau.

Les honorables MM. P. Pelletier, président du Sénat, J. E. Flynn, L. P. Pelletier, Chs Langelier, Philippe Landry et Pierre Garneau.

MM. les députés A. Robitaille, A. Malouin, Carbray, R. Roy et E. Bouffard.

Le lt.-col. Pelletier, les majors Lindsay, Dunbar et Lorrain, les colonels Forsyth, Wilson et Swell et les capitaines L. Duplessis, Collins, Panet et Levita.

MM. V. Chateauvert, J. G. Scott, L. N. Carrier, N.P., Ed. Giroux, les docteurs Landry, Boulet, Brousseau, Marois, Simard, Rousseau, Hamel, Boulanger, Lord, de Lévis, Sewell, Belleau, Verge, Catellier et MacKay. MM. Ernest Gagnon, A. Grenier, J. McDonald, C. Deguise, W. Baillargé, Arthur Dansereau, de Montréal, N. Legendre, L. Ledieu, L. P. Sirois, N. P., L. N. Carrier, N.P., Ludovic Brunet, Bédard, C.R., Taschereau, Choinard, J. I. Lavery, Alphonse Bernier, Horace Cimon, M. Prendergast, Horace Têtu, L. J. Demers, Ed. Boroughs, Duchesnay, maire de St-Malo, J. Dunbar, C.R., N. Hamel, F. X. Drouin, M. Hearn, M. Myrand, gérant de la compagnie du Richelieu, Ulric Tessier, A. Taschereau, L. Bilodeau, Notaire Delage, N. Aubert, F. X. Dumontier, Chs Pentland, C.R., Eustache Belleau, Emile Gelly, capt. Pennée, H. Verret, N. Pelletier, J. E. Prince, Adj. Rivard, Jos. Nadeau, Bennett, L. Z. Joncas, Eug. Rouillard, P. B. Casgrain, L. O. Vidal, S. Lesage, Ouimet, ancien préfet à St Vincent de Paul, Rémillard, régistrateur, Dumoulin, J. Bélanger, Ovide Fréchette, W. Campbell, Geo. Carneau, J. A. Charlebois, Chs Demontigny, de Montréal et plusieurs autres dont les noms nous échappent.

L'intérieur de la Basilique était remarquable par ses nombreuses tentures de deuil.

Dans le bas choeur nous remarquions NN. SS. Marois, Hamel, Paquet et Têtu, les RR. MM. Rouleau, Audet, de Sillery, Raymond Casgrain, Remé Casgrain, Cinq-Mars, de Lévis, Dion du séminaire, Morissette du Faubourg, Bernier, chapelain du Bon Pasteur, Defoy et Maguire de Sillery.

La levée du corps a été faite par M. le curé Faguy. Le service funèbre a été chanté par M. l'abbé Ls Paquet, chapelain chez les soeurs Franciscaines, assisté de M. l'abbé Henri Cimon, curé de St-Alphonse de Chicoutimi, comme diacre et de M. Tancrède Paquet du séminaire comme sous-diacre.

L'absoute a été donnée par Mgr Paquet.

Le choeur de l'orgue a rendu la messe harmonisée des morts, par Perrault.

Les solis suivants ont été rendus.

A l'épître, "O Meritum" par M. Cinq-Mars, à l'Offertoire, "Pie Jesu" par Mme St-Pierre, née Robitaille. Avant l'absoute, "Miserere" par J. Lamontagne.

Voici les noms des personnes qui ont signé le registre :

Les honorables juges Baby, Lacoste, J. Wurtele, J. A. Ouimet, J. Blanchet, C. Pelletier et J. E. Larue. Les honorables sénateurs Landry, J. E. Flynn, L. P. Pelletier, V. W. Larue, C. A. P. Pelletier et MM. S. Lesage, A. Lindsay, L. M. Sicotte, Cy. Tessier, J. Dunbar, D. D. O'Meara, L. J. Demers, D. Stienson, J. I. Lavery, R. Barthe, W. A. Desbarrats et Arthur Dansereau, G. T. Davie et Laz Noël.

L'inhumation a eu lieu au cimetière Belmont.

De nouveau nous réitérons à l'hon. juge Bossé et à sa famille, l'expression de nos plus sincères condoléances.

Famille en deuil

L'hon. juge Bossé a fait fermer son cottage à la Rivière-du-Loup et n'y retournera pas pendant la présente saison.

Avant de partir, l'on a fait abattre le magnifique cheval gris qui a été la cause du pénible accident arrivé à madame Bossé.

Madame Tracey, née Bossé, actuellement en Angleterre avec son mari, a été prévenue par câble de la mort de sa mère.

Madame Desbarrats, soeur de madame Bossé, est actuellement en ville.

Samedi matin, madame Desbarrats s'embarquait sur le steamer de la Cie du Richelieu pour se rendre à la Rivière-du-Loup, où elle avait été invisitée par sa soeur, madame Bossé, à passer une quinzaine. Ce n'est que quelques minutes avant le départ du bateau, que des amis avertirent madame Desbarrats du malheur qui frappait la famille.

Elle fit alors débarquer ses bagages et se rendit à la résidence du juge Bossé où la dépouille mortelle de sa soeur arrivait quelques heures après.

Il y a trois ou quatre jours un nommé Eugène Poulin, barbier de St-Raymond, fut arrêté sur l'accusation d'avoir volé une somme de $22 à un M. Dery, du même endroit. Traduit devant deux juges de paix, il fut condamné à quatre mois de prison et confié à un huissier pour être conduit à son nouveau domicile à Québec. Dans la soirée, en attendant le convoi, Poulin simula la maladie. Après avoir gémi longtemps et fait des efforts pour restituer, ses haut le coeur devinrent si fréquents qu'on le crut en effet malade. On lui permit de sortir pour restituer. Le grand air le guérit évidemment aussitôt, car cinq minutes après le Poulin était au large. Imaginez l'état d'esprit de l'huissier qui, par profession a coutume d'avoir plus de poigne que cela. Après de longues et vaines recherches on décida de télégraphier à Québec. L'affaire fut confiée au limier Patry qui se mit en devoir de retracer l'itinéraire de Poulin. Après de nombreuses recherches, il a réussi à le découvrir à Portneuf hier soir. A 4 heures, ce matin, M. Patry était de retour à Québec avec son prisonnier qui a été incarcéré immédiatement.

Les detrousseurs de trains

Un train de voyageurs du chemin de fer Central Pacific se dirigeant vers l'est a été arrêté et dévalisé vers une heure du matin, à un mille de Humboldt (Nevada), par trois hommes, deux blancs et un nègre, qui s'étaient glissés sur la plateforme du fourgon à bagages au moment où le train quittait la station. De là, ils ont sauté sur la locomotive et, braquant leurs revolvers sur le mécanicien et le chauffeur, ils les ont obligés à stopper. Les emmenant ensuite avec eux, ils les ont conduits devant le wagon des messageries, et s'en faisant un bouclier, ils ont sommé l'employé d'ouvrir ce wagon. Celui-ci a refusé ; pour l'intimider, les bandits ont tiré plusieurs balles dans la porte et, comme elle ne s'ouvrait pas, ils l'ont fait voler en éclats à l'aide d'une cartouche de dynamite. L'employé des messageries s'est alors montré et les voleurs lui ont dit : "Si vous êtes bon garçon et si vous restez tranquille, il ne vous sera pas fait de mal." Le pauvre diable ne pouvait pas résister, et il a dû regarder faire les voleurs, qui ont appliqué une cartouche de dynamite sur la serrure du coffre-fort, l'ont fait sauter et l'ont vidé de tout son contenu. Les voleurs ont ensuite conduit le mécanicien, le chauffeur et l'employé des messageries à une certaine distance du train, et leur souhaitant poliment le bonsoir, ils se sont perdus dans l'obscurité. Les voyageurs n'ont pas été inquiétés. La compagnie du chemin de fer a offert une récompense de $1,000 pour l'arrestation de chacun des brigands.

Deux nègres criblés de balles

Une double exécution sommaire vient d'avoir lieu à Monticello (Arkansas). Les victimes sont deux nègres, les nommés Jim Redd et Alex Johnson, qui avaient été arrêtés, jugés et condamnés à mort pour avoir assassiné un riche planteur de Baxter, M. Skipper. La cour suprême ayant accordé aux deux condamnés le bénéfice d'un nouveau jugement, la population de Monticello s'est figuré que les assassins finiraient par échapper à la potence et elle a décidé de se faire justice elle-même. Dans la soirée, une troupe de vigilants ont enfoncé les portes de la prison et, s'avançant jusqu'à la cage en fer dans laquelle étaient enfermés les deux nègres, elle les a criblés de balles. Johnson a été tué sur le coup et Redd a reçu des blessures considérées comme mortelles.

SAUVÉ A TEMPS

Vers quatre heures et demie samedi après midi, le remorqueur "Hope", propriété de M. Thom, quittait le quai du Bassin Louise avec un de ses bateaux à sa suite, au moment où un autre remorqueur entrait dans le bassin avec un yacht à sa remorque. Comme le bateau et le yacht étaient sur le point de venir en collision, un des hommes de l'équipage du yacht se lança sur le beaupré pour éloigner l'embarcation, mais ayant perdu pied, il tomba à l'eau.

M. Thom qui était à bord du "Hope" lui jeta une bouée de sauvetage, mais celle-ci ne put arriver jusqu'à l'individu qui se débattait dans l'eau, ne sachant pas nager. M. Thom enleva immédiatement ses habits et se jeta dans le fleuve. Il saisit la bouée de sauvetage et se dirigea vers l'infortuné qu'il saisit au moment où il allait disparaître de la surface des flots. Le sauveteur et le sauvé furent ensuite recueillis à bord de leurs vaisseaux ; mais il était temps, car M. Thom était épuisé.

Sans l'acte héroïque de M. Thom, nous aurions certainement une nouvelle noyade à enrégistrer aujourd'hui.

LES JAMBES COUPÉES PAR UNE FAUCHEUSE

M. Alfred Richard, fils de M. J. B. Richard, de la rue Des Jardins, a été victime d'un pénible accident ces jours derniers sur la ferme de son père à Ste Foye.

Un employé était à faucher le foin avec une machine. Un moment, la faucheuse s'était arrêtée et lorsqu'elle partit, le jeune Richard retarda à se garer et la faulx lui arriva dans les jambes, lui pénétrant profondément dans les chairs et atteignant les os.

On téléphona immédiatement aux médecins de Québec et ce n'est qu'après un assez long temps qu'on put atteindre le Dr Falardeau.

Le blessé fut amené à Québec, où il est sous les soins du Dr Marois.

Le blessé, bien que souffrant beaucoup, est en bonne voie de guérison.

PRETRE DECEDE

Sorel, P. Q., 18.—M. l'abbé Pierre Mathieu, frère de l'hon. juge Mathieu, est mort samedi matin à l'hôpital de notre ville.

UNE QUESTION DE CRECHE

Il y a une quinzaine de jours, la "Patrie", organe de M. Tarte, a annoncé la nomination prochaine de M. Beausoleil à la succession de M. Dugas, comme juge des sessions de la paix à Montréal, et la nomination ne se fait pas.

Savez-vous pourquoi ? Une dépêche adressée à l'"Evènement" nous donne la clef du mystère. Voici cette dépêche :

Montréal, 18.—Les ministres du gouvernement de Québec sont arrivés en cette ville pour tenir une réunion du cabinet.

Il est certain que l'on ne s'entend pas au sujet de la nomination du successeur de M. Dugas, juge de sessions de la Paix, à Montréal. Le gouvernement fédéral a choisi M. le juge Dugas comme l'un des nouveaux juges de la Cour Suprême du territoire du Yukon. Cette nomination crée nécessairement une vacance sur le banc de la Cour des Magistrats, à Montréal.

Les partisans du gouvernement fédéral favorisaient la nomination de M. Beausoleil, député de Berthier aux Communes. Mais on avait évidemment pas compté avec l'opposition de quelques ministres provinciaux, qui refusent de donner suite à tout ce plan. En effet, votre correspondant a raison de croire que le gouvernement Marchand n'a pu en venir à une entente à ce sujet, à sa dernière réunion tenue à Québec, jeudi.

La réunion de ce jour à Montréal, a été convoquée spécialement pour régler cette question de patronage, ainsi que quelques autres affaires de routine.

Il est certain qu'il y a bisbille complet dans le camp libéral au sujet de la distribution du patronage par les deux gouvernements.

M. Chenevert, le député à la législature, verrait d'un très mauvais oeil la nomination de M. Beausoleil, qu'il accuse d'indifférence à son égard pendant la dernière élection.

Voyez-vous comme s'est beau le régime libéral. M. Beausoleil chassé de la politique parce que M. Tarte ne peut pas le souffrir : le gouvernement provincial refusant de nommer M. Beausoleil parce que M. Chenevert n'est pas content de M. Beausoleil ; conférences entre ministres provinciaux et fédéraux pour tacher d'arranger les choses ; le cabinet provincial se transportant à Montréal pour trouver la solution du problème : bref deux cabinets en travail pour une question de crèche.

Les gens qui nous gouvernent sont évidemment de grands esprits condamnés à ne s'occuper que de petites choses.

Le Recommande

Roy et Boire Drug Co.—Après avoir fait usage de votre "Menthol Cough Syrup" pour la toux, etc., je puis le recommander. Il m'a guérie d'une toux qui durait depuis longtemps.

Dame V. Vaillancourt, Montréal.

Le Menthol Cough Syrup est en vente partout, 25cts la bouteille.

Un lion dévoré par une lionne

A l'occasion des fêtes à Auch (Gers) dans un quartier de la ville, la ménagerie Poisson s'était installée sur lesquais des Marronniers.

Quelle n'a pas été, un matin, la surprise du dompteur quand il a vu, gisant dans sa cage, son plus beau lion que sa femelle avait aux trois quarts dévoré.

Le propriétaire de l'établissement croit pouvoir affirmer que c'est à l'occasion du repas qui leur a été servi au cours du voyage que les deux fauves se sont battus.

La lionne, quoique horriblement mutilée, survivra, croit-on, à ses blessures.

La révolution en Chine

Plusieurs émeutiers tués et blessés

Londres, 18.—Le correspondant du "Times," à Shanghaï dit :—Pendant les émeutes aujourd'hui, à Ning Po, la populace a attaqué la station de police. La police française et les marins du croiseur français "Eclaireur" ont fait feu deux fois sur la foule. Seize indigènes ont été tués et 30 blessés.

Les autorités chinoises de la localité se disent impuissantes à maintenir l'ordre.

Le correspondant du "Daily Mail," à Shanghaï dit :—Vingt indigènes ont été tués pendant une émeute, dimanche, à Ning Po. Deux cents italiens ont débarqué.

A part cela tout est tranquille dans l'établissement anglais et américains.

Le prisonnier Theriault

Le gouvernement fédéral vient de donner ordre à M. Chs Langelier de faire authentiquer les signatures et le mandat d'arrestation lancé contre Thériault, parti il y a quelque temps pour l'Angleterre en emportant la paye de ses hommes, qui suivaient les exercices du camp à Lévis.

Comme nos lecteurs ont pu le voir par nos dépêches de la semaine dernière Thériault a été arrêté à Londres vendredi dernier.

Aussitôt que les documents nécessaires seront prêts, ils seront expédiés à Londres et un constable sera aussi envoyé à Londres pour ramener le prisonnier Thériault.

Une fameuse découverte

LA SULPHURINE

Il est prouvé aujourd'hui que divers peuples de l'antiquité possédèrent le moyen de donner à leur chevelure un développement extraordinaire et de la conserver jusqu'à un âge très avancé. Pourquoi la chimie moderne ne ferait pas de nos jours ce qui était possible en ces temps reculés ? C'est ce qu'a cherché à résoudre un de nos pharmaciens de Québec, qui après de patientes recherches a découvert le remède tant désiré. Cette fameuse préparation, c'est la Sulfurine de J. B. Morin. Plusieurs s'en sont servis déjà et nous voudrions que tous ceux qui tiennent à leur chevelure en fassent l'essai.

Cette fameuse préparation est en vente à la Pharmacie St-Roch.

LE VENGEUR

PAPIER POISON

Detruit les Mouches, Coquerelles, Rats, Souris

ET LES INSECTES DES PLANTES, ETC.

Ce papier tue promptement les mouches par les différents procédés indiqués, il détruit aussi les Coquerelles, Punaises, Rats, Souris, et les insectes des plantes.

A VENDRE CHEZ TOUS LES MARCHANDS

5 cts la Feuille

DEPOT GENERAL CHEZ

J. B. MORIN

325½, rue St-Joseph, St-Roch, Quebec

La conversion de la dette

En chambre et sur les hustings, les libéraux ont violemment dénoncé le projet de conversion de la dette du gouvernement Flynn.

Qu'arrive-t-il aujourd'hui ?

Ces bons libéraux, profitant de la loi de M. Atwater, lancent les bons de la province à 3 pour cent sur le marché anglais et le projet est reçu très favorablement dans le monde financier.

Les bons à convertir en trois pour cent sont les suivants : Emprunt de 1874, 5 pour cent, dû le 1er mai 1904.

Emprunt à 5 pour cent de 1876, dû le 1er mai 1906.

Emprunt à 5 pour cent, de 1878, dû le 1er novembre 1908.

Emprunt à 4½ pour cent de 1880, dû en 1909 ou auparavant, par retraits.

Emprunt à 5 pour cent de 1883, dû le 1er juillet 1912, sur un an d'avis.

L'emprunt à 4½ pour cent de 1888, dû le 1er janvier 1928.

Et l'emprunt à 4 pour cent de 1894, dû le 1er mars 1934.

Ceremonie religieuse

Une magnifique cérémonie religieuse a eu lieu, hier matin, chez les Révérendes Sœurs des Saints Noms de Jésus et Marie, au couvent d'Hochelaga : vingt et une jeunes filles ont revêtu le saint habit. Cette belle cérémonie était le couronnement de la retraite annuelle de la communauté, que 250 religieuses ont suivie. La cérémonie de la vêture au lieu, ce matin, à 8 heures, dans la chapelle du couvent, qui était décorée avec goût à cette occasion. Le Rév. Père Foullet, S. J., qui a prêché la retraite, a fait le sermon de circonstance. Aussitôt après, les sœurs ont chanté en chœur les "adieux au monde" et ensuite a commencé la cérémonie de la vêture, qui a duré deux heures. Le Rév. M. F. L. T. Adam, curé de la paroisse du Sacré-Cœur, à Montréal, présidait. Voici les noms de celles qui ont revêtu l'habit :

Mlle Cécilia Ashe, Sr. Mario Téréa, Key West, Flo.; Rosa Boismenu, Sr. Marie Cyrilia, Windsor, Ont.; Mlle Clara Lefebvre, Sr Marie Clarence, Waterloo, P. Q.; Mlle M. A. Brousseau, Sr Marie Antonia, St Barthélémi, P. Q.; Mlle Rose Leahey, Sr Marie Hélène, St Antoine Abbé; Mlle Caroline Abbé, Sr François de Sienne, Hochelaga, Montréal; Mlle Hermine Daigneault, Sr Elizabeth de Hongrie, St Louis de Gonzague; Mlle P. Normandeau, Sr Paul de Ste Marie, Beauharnois, P. Q.; Mlle Lucia Laferrière, Sr Marie Adelvina, St Barthélémi; Mlle Azélie Fontaine, Sr Marie Baudry, St Marc, P. Q.; Mlle Amélia Lebœuf, Sr Paul de Nycée, Beauharnois; Mlle Aginé Sylvestre, Sr Pierre d'Avila, St Barthélémi; Mlle L. MacConnoky, Sr Lawrence O'Toole, Schenectady, N. Y.; Mlle Agnès Préfontaine, Sr Marie Martha, San Francisco, Cal.; Mlle Graziella Renaud, Sr Henri de Citeaux, Beauharnois, P. Q.; Mlle Emma Genest, Sr Marie Léonard, St Casimir, P. Q.; Mlle Vict. St-Arnaud, Sr Marie Aurélien, St Narcisse, P. Q.; Mlle Pauline Demers, Sr Joseph de Léonissa, St Chrysostôme; Mlle Marie-Louise Leblanc, Sr Honoré de Rome, Somerset, N. H.; Mlle Aurélie Céré, Sr Madeleine de St Joseph, Ste Clotilde, P. Q.; Mlle Emma Billy, Sr Marie de la Compassion, St Norbert d'Arthabaska.

Après, M. le curé Adam a dit la messe pendant laquelle les religieuses ont fait du chant et de la musique.

Thériault arrêté à Londres

Pour avoir volé ses soldats

Londres, 15.—J. A. Thériault qui vient d'arriver ici venant de Québec, a été arrêté et traduit en cour de police pour avoir volé $475 au département de la milice du Canada.

Thériault est le capitaine qui a quitté le dernier camp militaire à St-Joseph de Lévis, emportant la paye de ses soldats. En apprenant son départ pour Londres, les autorités canadiennes ont donné ordre de l'arrêter.

Mort de ses blessures

Le jeune enfant de M. Narcisse Rinfret dit Malouin, qui est tombé mardi dernier de la galerie de la résidence de son père à Saint-Sauveur, est mort hier matin des suites de ses blessures.

La guerre et le commerce

Nous lisons dans la " République française ' :

Nombre de lecteurs, tout en déplorant la prolongation de la guerre hispano-américaine, ne se doutent peut-être pas du mal que cette guerre a déjà fait au commerce européen et de celui qu'elle peut lui faire encore. Or, pour s'en faire une idée un peu exacte, en ce qui concerne particulièrement la France, il suffit de jeter un coup d'oeil sur le tableau de nos exportations pendant les cinq premiers mois de cette année.

Le mois d'avril avait déjà été mauvais ; au lieu, en effet, de compenser les déficits habituels des trois premiers mois, il avait laissé nos exportations en baisse de 24 millions. Mais le mois de mai a été plus mauvais encore, puisqu'il a fait brusquement monter le déficit à près de 133 millions.

D'où vient cette diminution anormale ? On va le voir par quelques chiffres.

Pendant les cinq premiers mois, notre exportation en Amérique a baissé :

Aux Etats-Unis, de 42,271,000 fcs ;
En Espagne, de 6,166,000 francs ;
En Angleterre, de 58,202,000 francs;

Personne ne saurait contester que la baisse aux Etats-Unis et en Espagne ne peut avoir d'autre cause que l'arrêt des affaires produit dans ces deux pays par la guerre actuelle, puisque nos exportations de 1897 étaient en hausse sur celles de 1896.

Quant au fléchissement extraordinaire de nos exportations en Angleterre, il ne saurait s'expliquer par un ralentissement du commerce spécial des deux pays, qui était, au contraire, en voie d'accroissement : de 437 millions en 1896, nos exportations de l'autre côté de la Manche avaient, en effet, passé à 492 millions en 1897. On ne peut donc trouver la cause de la baisse, d'ailleurs facile à découvrir par l'examen des chiffres particuliers aux diverses marchandises, que dans l'arrêt de la partie de notre exportation qui, pour aller aux Etats-Unis, passe par l'Angleterre.

Quoi qu'il en soit, directement ou indirectement, notre commerce avec l'Amérique est en baisse considérable, et cette baisse est uniquement causée par la guerre.

Le phénomène n'est point, du reste, limité à la France ; l'Angleterre perd justement la même somme que nous, et d'autres pays se trouvent dans une situation analogue.

N'est-ce pas une raison de plus—indépendamment de celles qui ont pour base nos sentiments de vieille et sincère amitié à l'égard des deux pays actuellement aux prises,—pour souhaiter la fin de la guerre, qui, sans grand profit pour personne, aura coûté aux deux adversaires un sang précieux, et à toute l'Europe de nombreux millions enlevés à son commerce et à son industrie ?

Un homme tué accidentellement

Le député coroner Garneau est parti hier matin, à la demande du coroner Belleau, pour aller tenir une enquête à St-Albans, comté de Portneuf, sur le corps d'un nommé Jos. Toussaint, âgé de 59 ans. Le défunt travaillait sur une grue, lorsque le cable d'acier se rompit et le lança sur le sol. Il donna de la tête sur une grosse pierre, qui lui fendit la tempe : il est mort 20 minutes après l'accident. Le jury a rendu le verdict : " Mort accidentelle."

Le nageur O'Brien

Malgré toute sa bonne volonté, le nageur O'Brien n'a pu franchir à la nage la distance entre cette ville et l'île d'Orléans. Rendu au quai de la commission, il fut obligé de demander secours aux embarcation qui le suivaient, car il venait d'être saisi d'une crampe.

Tué sur une voie ferrée

Le Dr Belleau, coroner, a reçu hier un télégramme l'informant de la mort d'un serrefrein nommé Ryne, sur la voie ferrée à St-Jean Deschaillons. Les restes mortels avaient été transportés à Lyster pour y tenir une enquête; mais le coroner a donné ordre de les ramener à Saint-Jean pour que l'enquête soit tenue à l'endroit où l'accident a eu lieu.

Cette enquête sera présidée par le Dr Legendre.

Société St-Vincent de Paul

Le pèlerinage de la société St-Vincent de Paul à la Bonne Ste-Anne de Beaupré, aura lieu cette année, le dimanche du 28 août.

Les membres de la société, et le public, sont priés d'en prendre note.

Par ordre.

Madame N. Charest.

ABANDONNEE PAR LES MEDECINS ET CONDAMNEE A MOURIR !

LA PENSEE DE LAISSER QUATRE PAUVRES PETITS ENFANTS LA MET AU DESESPOIR; ELLE NE VEUT PAS MOURIR.

Les Pilules Rouges du Dr. Coderre l'ont sauvee. Maintenant, elle travaille comme a l'age de vingt ans et elle jouit d'une bonne santé.



MADAME N. CHAREST.

Quelque soit le genre de maladie qu'une femme souffre, les Pilules Rouges du Dr. Coderre la guériront. Etes-vous une femme au teint pâle et jaunâtre, aux yeux creux et cernés ? Etes-vous toujours fatiguée et ressentez-vous ces terribles douleurs dans le bas-ventre et dans les reins qui vous rongent continuellement ? Inutile d'essayer de décrire ici les souffrances de ces femmes : ces souffrances sont malheureusement trop connues par toutes les femmes ; nous voulons seulement leur rappeler que les Pilules Rouges du Dr. Coderre sont le seul remède pour tous leurs maux. Elles ne manquent jamais de guérir toutes les maladies parparticulières aux femmes. Elles tonifient la matrice, fortifient les muscles, banissent les maux de reins et toutes autres douleurs. Elles fortifient et enrichissent le sang, vous donnant par là un beau teint clair et redonneront à vos joues l'éclat frais et rose de la santé. Lisez ce que nous écrit Mme. Charest : "Après m'être fait " soigner par plusieurs médecins et avoir pris beaucoup " de remèdes sans aucun succès, je me voyais condam- " née à mourir. J'étais bien découragée, car j'avais peur " de mourir et je ne voulais pas mourir, pensez-y, lais- " ser quatres pauvres petits enfants en bas âge, il me " semblait que c'était impossible. J'étais si faible, qu'à " peine je pouvais donner quelques soins à mon bébé. Un " jour, paru, sur les journeaux le récit d'une guérison " par les Pilules Rouges du Dr. Coderre, je résolus d'en " faire l'essai, et de suite je me trouvai mieux. Mainte- " nant, je suis parfaitement guérie, je suis comme à l'âge " de vingt ans, et fais tout mon ouvrage sans fatigue. " J'ai recommandé les Pilules Rouges du Dr. Coderre " à plusieurs et je les recommanderai encore. Je vous " envoie mon portrait en même temps que mon témoi- " gnage, et je vous permets de le publier." Mme. N. CHAREST, Trois-Pistoles, Québec.

Les témoignages que nous publions sont vrais. Nous donnons toujours les noms, l'adresse et le portrait des femmes reconnaissantes qui veulent aider à d'autres femmes souffrantes à se guérir comme elles l'ont été par les Pilules Rouges du Dr. Coderre. Les adresses que nous publions sont celles qui nous sont données en même temps que le témoignage des femmes guéries. Si vous ne pouvez trouver ces femmes en allant les voir ou en écrivant, veuillez nous avertir sans délai, et nous ferons notre possible pour vous mettre en communication avec elles. Femmes qui souffrez, demandez, exigez, insistez pour avoir les Pilules Rouges du Dr. Coderre pour les femmes pales et faibles, vous aurez alors celles qui guérissent toujours. Les Pilules Rouges du Dr. Coderre sont un remède sur et certain pour le beau mal, le mal de tête, les maux de reins, de côtés, font désenfler les mains, les jambes et les pieds, douleurs dans le bas-ventre, douleurs des maladies mensuelles, irrégularités, leucorrhée, hystérie, douleurs dans l'estomac, toutes les maladies du changement d'âge, manque d'énergie, fatigue après le moindre exercice, dos faible, vertige, étourdissements, bourdonnement dans les oreilles, dépression de l'esprit ou mélancolie ; aux femmes pâles et faibles, les Pilules Rouges du Dr. Coderre font du sang rouge, riche et pur, elles rendent les joues roses les yeux ternes luisants, l'appétit aux estomacs faibles, celles que la maladie rend de mauvaise humeur deviennent souriantes et courageuses, les femmes nerveuses qui ne peuvent dormir recouvrent le sommeil. Rien de contagieux dans les Pilules Rouges du Dr. Coderre elles peuvent être prises par la femme la plus délicate, elles sont surtout recommandées aux femmes enceintes, elles donneront des forces à la mère et aideront à la formation de l'enfant. Nous n'inventons rien, ce que nous disons des Pilules Rouges du Dr. Coderre est vrai, ne soyez pas surprises elles sont pour les femmes, c'est pourquoi elles guérissent toutes les femmes.

Rappelez-vous que nous avons à votre disposition un médecin spécialiste des plus éminents pour les maladies des femmes. Envoyez-lui une description complète de votre maladie. Si vous le préférez, écrivez-nous pour un blanc de traitement. Le médecin vous répondra confidentiellement et absolument pour rien. Il vous donnera de bons conseils, comment vous soigner et vous guérir. Ne retardez pas. Ecrivez de suite. Adressez comme suit: **Departement Medical, Boite 2306, Montreal.**

En garde contre les pilules qu'on vous offre à la douzaine, au cent ou à 25c. la boite. Ces pilules ne sont pas les véritables Pilules Rouges du Dr. Coderre, ce sont des imitations, **Refusez-les.** Elles vous feront plus de tort que de bien. Ces imitations contiennent presque toujours de la morphine, de la strychnine ou de l'arsénic, et comme vous le savez ces drogues sont dangereuses. Si votre marchand n'a pas les véritables Pilules Rouges du Dr. Coderre, envoyez-nous 50c. en timbres canadiens ou américains pour une boite, ou $2.50 par lettre enrégistrée ou mandat-poste pour six boites. Une boite de Pilules Rouges du Dr. Coderre dure plus longtemps qu'aucune bouteille de remède que vous payez une piastre. Nous envoyons les Pilules Rouges du Dr. Coderre au Canada et aux Etats-Unis, pas de douane à payer. Faites enrégistrer toutes vos lettres contenant de l'argent. Donnez votre adresse complète afin d'éviter tout retard. Adressez :

COMPAGNIE CHIMIQUE FRANCO-AMERICAINE Boite 2306 Montreal Can,

Les Pilules Rouges du Dr Coderre pour les femmes pâles et faibles sont vendues en gros et en détail par BRUNET & CIE, rue St-Joseph, par Dr MORIN & CIE, Pharmacien, Basse-Ville, et par tous les pharmaciens de première classe.

Une maison s'écroule

Personne de blessé

Lorsque les Dames de l'Hôtel-Dieu décidèrent de concéder leurs terrains à l'ouest du faubourg St-Jean, près de la tour, la corporation leur imposa l'obligation de faire des rues de 60 pieds de large ; sans cette condition, les travaux de drainage et la pose de l'aqueduc ne seraient pas exécutés dans cette partie de la ville. Les soeurs se rendirent à cette demande.

Mais auparavant, des lots avaient été concédés, et l'on y avait érigé des habitations en différents endroits, sans que le niveau des rues eût été fixé par l'ingénieur de la cité.

Un M. Martel avait construit une maison sur la rue Latourelle, entre les rues Taschereau et Racine. Mais une fois la rue complétée, cette maison se trouva trois pieds plus bas que le niveau de la rue. De sorte que le premier étage était presque dans la terre et que la maison perdait beaucoup de sa valeur à cause de cet inconvénient. Le propriétaire actuel de la bâtisse demanda à la corporation de lui fournir de la pierre gratuitement pour faire un solage après que la bâtisse serait exhaussée au niveau de la rue. La corporation acquiesça à cette demande, et les travaux furent confiés à deux entrepreneurs : M. Gingras fut chargé de la maçonnerie et M. Jopidon, de la menuiserie.

La maison fut donc soulevée à la hauteur voulue, en reposant sur des appuis en bois. Ce matin, un des ouvriers commit l'imprudence d'enlever un des appuis, et la maison se mit à glisser sur les appuis, et finalement elle s'écroula où se renversa sur une autre maison, située en arrière, dans la cour. Toute la façade est tombée sur le sol, le reste de la bâtisse est fortement endommagé ou disloqué.

Cette maison a deux étages, et était habitée par les familles Poliquin et Doherty, ayant chacune quatre ou cinq enfants. Et dire que personne n'a été blessé et que pas un article de ménage n'a été brisé ! C'est presque miraculeux ; car il est impossible de comprendre comment il se fait que ces deux familles aient pu sortir saines et sauves du milieu de tous ces décombres, de toutes ces briques croulantes.

Cette maison est presque toute à refaire.

Un miracle

Operé par la bonne St-Anne

On nous apprend que M. Narcisse Lafrenière, fils de M. Eloi Lafrenière de Northampton, Mass., qui est allé en pèlerinage à Ste-Anne de Beaupré avec un très grand nombre d'autres Canadiens des Etat-Unis, a été guéri miraculeusement. Lui qui ne pouvait marcher que difficilement et avec des béquilles, s'est rendu à la Sainte Table, a reçu la communion et est revenu à sa place sans se servir de ses béquilles et sans l'appui de personne. Et depuis lors il peut marcher sans difficulté. M. Lafrenière est âgé 20 ans. Ce miracle fait le sujet de toutes les conversations parmi les Canadiens des Etats-Unis.

On nous dit aussi que la même chose est arrivée, pendant le même pèlerinage, à une demoiselle Aurélie Biron, âgée de 45 ans. Mlle Biron est de North Adams, Mass. Elle ne pouvait marcher. Aujourd'hui elle marche facilement.

Feuilleton du *Journal des Campagnes*

23 JUILLET 1898 — No 12

Don Fernand

(Suite)

—Malheureux ! se récria l'orpheline, oses-tu bien dans un pareil jour, en un lieu pareil ?...

—Ce n'est pas à toi que je m'adresse encore, interrompit Wampoa, c'est à ton père !

Et se penchant vers la tombe, il sembla prêter l'oreille à quelque mystérieuse voix que lui seul pouvait entendre.

Puis, après avoir promené sur tous les alentours et dans le ciel un regard interrogateur :

—Rien n'a protesté contre mon aveu, contre mon amour, reprit-il, pas un bruissement parmi cette herbe sacrée.... parmi ces feuilles confidentes des morts... Là-haut, pas une nuée, pas un oiseau de sinistre présage ;... ton père ne s'oppose point à mes vœux, jeune fille ;... à toi, maintenant, de me répondre.

Il y avait dans la voix de Wampoa, dans son attitude et dans son regard, une telle autorité, une telle conviction, une si loyale tendresse, que Diana, même en ce moment, ne put se défendre d'une profonde émotion, d'un sincère pitié.

Néanmoins, elle se taisait.

—Parle ! fit-il, oh ! réponds....

—Je ne pourrais répondre qu'à un chrétien, murmura-t-elle.

Wampoa courba le front devant cet obstacle ; mais presque aussitôt, relevant la tête :

—Et si je me faisais chrétien pour l'amour de toi,... dit-il.

—Alors encore je ne pourrais te répondre, Wampoa.... car les cœurs libres peuvent seuls se donner, et le mien n'est plus libre.

A cet aveu, comme honteuse de sa franche loyauté, Diana se voila des deux mains le visage.

Mais le fils du roi de la mer lui répondit, et avec une pitié profonde, avec une mélancolique admiration :

—Je sais, jeune fille... Je sais que tu as aimé un de tes compagnotes, mort il y aura bientôt deux ans. Deux ans de dévouement, de larmes ! n'est-ce pas assez à ton âge ? Réfléchis donc de ton côté, comme moi du mien... Je vais m'efforcer d'oublier mon Dieu, fais un effort pour oublier ton amour.

Et plein de délicatesse, il se retira.

Durant quelques minutes, Diana resta plongée dans la stupéfaction, comme se demandant si tout cela n'était point un rêve.

Puis, tout à coup, reportant sa pensée vers le tombeau :

—Mon père ! s'écria-t-elle, oh ! mon père... guide-moi. Veille sur tes enfants ; obtiens de Dieu que je puisse d'abord faire le bonheur de ma sœur, et inspire-moi après ! Tu dois lire dans mon âme, j'aime ; mais la fille de sir Cambridge peut-elle contracter une pareille alliance ?

—Oui ! s'écria soudainement la voix de Mary.

—Oh ! j'ai tout entendu,... j'étais là, ... j'avais deviné ton secret ! Va,... ma chère sœur ! Ne te révolte pas ! Nous serons heureuses, toutes les deux. C'est notre sauveur ; tu peux l'aimer.

Elles étaient dans les bras l'une de l'autre, elles confondirent leurs embrassements, leurs sanglots.

Puis, toutes palpitantes encore de cette émotion, elles rejoignirent les frères Cauchois, auprès du Calvaire.

La nuit se passa sans aucune espèce d'alerte.

Wampoa avait pris à peine quelques minutes de repos ; il veilla de même durant toute la matinée suivante.

Rien d'alarmant dans les environs.

Dans la paroisse, les choses se passaient comme d'habitude.

Réveil général dès les premières heures de l'aube ; prière en commun dans l'humble chapelle ; départ des hommes et des jeunes gens pour les divers travaux qui les réclamaient dans la campagne ou sur la rivière, tandis que les femmes restaient au hameau pour vaquer aux soins du ménage ainsi qu'à l'éducation des enfants.

Il y avait dans tout cela tant d'ordre et de régularité, un si fraternel échange de services réciproques, tant de souriante aménité, une si complète réalisation des principes de l'Evangile, que Wampoa lui-même ne put se défendre d'admirer, d'estimer, d'aimer tous ces nouveaux chrétiens, et de se dire :

—Quel que soit mon amour pour Diana, je ne consentirais point à transiger avec ma conscience ; mais, d'après tout ce que je vois, d'après l'exemple surtout des deux saints pasteurs, quelque chose me dit, là, qu'ils conduisent leur troupeau sur le chemin de la vérité, sur le chemin à l'extrémité duquel il y a Dieu !

Le pirate, tour à tour regardant et la croix qui surmontait l'église et le chaume sous lequel étaient abritées les deux orphelines, devenait de plus en plus pensif.

Il ne tarda pas, cependant, à remarquer un détail qui piqua de plus en plus sa curiosité.

Parmi ces chaumières librement ouvertes aux regards et si activement vivantes, une seule restait muette.

Parfois seulement, presque d'heure en heure, les deux frères Cauchois y pénétraient, tantôt isolément, tantôt ensemble.

A leur sortie, une femme les accompagnait,... une femme au visage pâle, à l'air chaste et doux, au regard étrangement bon.

Cette femme portait un costume qui ne ressemblait à nul autre.... un costume complètement inconnu à Wampoa,... le costume des sœurs de charité.

Elle ne s'éloignait jamais de la maison ; elle y rentrait aussitôt en refermant la porte derrière elle.

—Qu'y a-t-il donc dans cette mystérieuse maison ? se demandait le pirate.

Mais, fidèle à cette discrétion qui formait le fond de son caractère, il n'interrogeait personne à ce sujet.

Vers le déclin du jour, les deux missionnaires rentrèrent une dernière fois dans la maison.

Presque aussitôt, la bonne sœur en ressortit, déposant sur le seuil, en ce moment caressé par les derniers rayons du soleil couchant, un grand fauteuil de bambou, un fauteuil de malade.

Les deux jeunes gens ne tardèrent pas à reparaître, soutenant de leurs bras robustes, un homme débile et blême, un convalescent, un blessé.

Pan-Tchu.

Wampoa bondit vers ce groupe, et s'adressant aux frères Cauchois :

—Comment ! s'écria-t-il, comment ! vous avez pu donner asile à ce misérable, à ce traître !

—Nous avons sauvé non seulement sa vie, mais encore son âme, répliqua Dominique. Ce n'est plus le même homme... Nous croyons pouvoir compter maintenant sur sa fidélité, sur sa reconnaissance.

—Oui, ajouta Gabriel, oui, car notre Dieu a permis en sa faveur un double miracle... Nous ne craignons plus rien de lui, nous en répondons !

Le pirate haussa légèrement les épaules, et s'éloigna, l'esprit plein de doute.

Il sortit du village, il s'aventura quelque peu sur la rive du fleuve, interrogeant du regard l'horizon, prêtant l'oreille aux moindres bruits qu'apportait le vent du soir.

Au milieu du crépuscule, il lui sembla distinguer comme de vagues ondulations et entendre dans l'éloignement comme de sombres rumeurs.

Mais la nuit venait, nébuleuse et sombre.

Wampoa craignit de s'aventurer plus loin, non pas pour lui, mais pour les deux orphelines dont il se trouvait être pour le moment l'unique défenseur.

Il revint donc s'asseoir devant la chaumière qu'elles occupaient, et là, l'œil aux aguets, la main sur ses armes :

—Si je ne puis les sauver, se dit-il, au moins je mourrai pour elles !

Autour de lui, le silence était profond ; toute la chrétienté semblait dormir.

Deux ou trois heures se passèrent ainsi.

Wampoa se sentait devenir de plus en plus inquiet.

Tout à coup, dans la chaumière qui servait d'asile à Pan-Tchu, il y eut un cri.

Puis, la sœur de charité parut sur le seuil, traversa la place en courant vers le presbytère, appela tour à tour frère Gabriel et frère Dominique.

Les deux pasteurs ne tardèrent pas à se montrer, interrogeant avec anxiété la sainte femme.

Wampoa s'était rapproché de ce groupe.

La révélation de la sœur de charité fut accablante.

Un instant, un seul instant, brisée de fatigue, elle s'était endormie.

Pan-Tchu avait profité de son sommeil pour prendre la fuite : il avait disparu.

XXXIV

LE FILS DU CIEL

Imaginez le plus fantastique décor d'opéra, une de ces pittoresques féeries comme on n'en voit qu'en rêve.

A droite, à gauche, partout, de gigantesques et sauvages montagnes, tantôt abruptes et décharnées, avec des arêtes de pourpre et de feu, tantôt ombragées de noirs sapins ou de chênes séculaires.

Sous vos pieds, des précipices sans fond, des gouffres béants ; au-dessus de votre tête, quelques dernières aiguilles embrumées, quelques derniers pitons couronnés d'éternelles neiges.

La scène se passe, pour ainsi dire, au milieu des nuées, entre la terre et le ciel.

Pour en arriver là, Fernand et ses deux compagnons ont dû franchir des défilés inconnus, des passages souterrains, des torrents tout pleins de fracas et d'écume.

Une étroite terrasse, comme suspendue aux flancs du rocher, se présente enfin, tellement étroite qu'elle donne le vertige.

Toutes les voix de l'enfer semblent mugir dans le fond de l'abîme, sur les crêtes alignées comme des spectres, de grands vautours au cou fauve jettent au vent leurs cris sinistres.

Au loin, l'orage gronde, l'éclair brille, les formidables roulements du tonnerre sont répétés par les échos des montagnes.

Les trois voyageurs atteignent l'extrémité de la terrasse, qui s'avance en forme de promontoire au-dessus du précipice.

De toutes parts, le précipice semble intercepter le chemin.

En face du promontoire, non loin d'une grotte sombre, un grand sapin mort est resté debout.

Balthazar imite par trois fois le cri de l'aigle à tête blanche.

Après quelques secondes d'intervalle, une voix invisible articule lentement cette question :

—Qui es-tu ? que viens-tu faire dans l'autre des hommes-lions ?

—Je suis celui qu'attend Faïeul, répond le Canadien ; j'amène celui qui doit faire refleurir les nénuphars !

Aussitôt, comme se mouvant de lui-même, le grand sapin s'abaisse en guise de pont sur le gouffre.

Balthazar passa le premier ; Fernand et Saturnin le suivirent.

Derrière eux, l'arbre se redressa.

Une dizaine de Miao-Tzé, au pittoresque vêtement, au fier regard, à la longue chevelure, sortirent de la grotte.

Balthazar échangea, dans une langue inconnue, quelques mystérieuses paroles avec celui qui paraissait être le chef.

—Passez ! répondit-il.

—Passez ! passez !... répétèrent les autres tour à tour devant les trois arrivants.

Ceux-ci traversèrent tout d'abord une espèce de péristyle creusé de main d'homme dans le flanc de la montagne, puis une longue galerie naturelle qui s'en allait en descendant par une pente assez rapide.

Un Miao-Tzé, portant une torche, marchait devant eux.

De temps en temps, soit aux plus larges endroits, soit vers les espaces les plus rétrécis, des mains invisibles ouvraient de pesantes portes de bronze, et des voix gutturales répétaient encore :

—Passez,... les nénuphars vont refleurir... Passez !... passez !

—Ah ça ! finit par dire Saturnin, est-ce que nous voyageons dans les entrailles de la terre, au pays des ombres,... comme dans les féeries de la Porte-Saint-Martin ?

—Chut ! fit Balthazar.

Et ils avançaient toujours.

Soudainement, au dernier détour du souterrain, une étrange apparition éblouit leurs yeux.

Ils venaient de déboucher dans une vaste arène, d'une prodigieuse étendue, d'une vertigineuse hauteur.

Au centre de cette coupole, par une seule et large ouverture, qui semblait comme l'entrée du ciel, pleuvaient en auréole les rayons du soleil.

Ces rayons miroitaient, étincelaient, resplendissaient dans une multitude de stalactites suspendues à la voûte, dans une multitude de stalagmites surgissant du sol au milieu d'un beau sable comme mêlé de rubis et de topazes.

Sur toutes les parois, à travers cette forêt de lumineux cristaux, de profondes anfractuosités, verdâtres comme de la lave, et que par intervalles, semblaient encore lécher d'immenses flammes, auxquelles il ne restait que la couleur du feu.

Effectivement, cette merveilleuse grotte n'était autre que le cratère d'un volcan éteint depuis des siècles.

Au-dessous de l'ouverture, à la surface d'un petit lac, où l'eau des pluies prenait l'apparence du mercure, s'échappait encore une légère fumée bleuâtre.

—Suivez-moi ! dit le guide, en obliquant vers la droite.

Là, sous une espèce de portique sombre, d'immenses rideaux de crêpe de Chine.

Le guide, jetant un dernier cri de passe, éteignit sa torche.

Les draperies s'écartèrent aussitôt, dévoilant une seconde grotte, qui semblait comme taillée dans une mine de cuivre.

Là, une longue file de tombeaux, éclairés chacun par une lampe d'argent.

Sur chacun de ces tombeaux, trois nénuphars d'or.

Tout au fond de cette salle, sur des coussins de velours noir, un vieillard était assis.

Ce vieillard, qui devait avoir outrepassé les dernières limites de la vie humaine, avait un aspect majestueux.

Grand front chauve, longue barbe blanche ; le visage aux traits caractérisés, mais pâle comme celui d'un spectre.

Une seule chose vivait encore en lui, les yeux.

Des yeux noirs, des yeux énormes, des yeux brillant d'un étrange éclat.

Il parut reconnaître Balthazar, qui s'inclinait respectueusement devant lui ; il lui tendit la main, il demanda :

—Est-il là !

—Oui, répondit le Canadien.

—Fais éloigner mes lions, commanda le vieillard.

Quelques Miao-Tzé, qui se trouvaient dans la salle de cuivre, disparurent comme par enchantement.

—L'heure de parler est venue, commençait le Canadien.

—Mais, interrompit l'inconnu, nous ils sont deux.

—Voici l'élève du père André, dit Balthazar en désignant Fernand, faut-il que l'autre se retire ?

—Je ne veux rien avoir de caché pour Saturnin, déclara Fernand, je désire qu'il reste.

—Soit, consentit le vieillard ; Frappe-au-Cœur, tu peux parler.

Après s'être un instant recueilli, Balthazar commença en ces termes :

. . . . . .

—Il y deux siècles de cela, Fernand, la Chine était florissante et les Mings régnaient. Mais le dernier empereur de cette illustre dynastie ayant ouvert l'oreille aux sages exhortations des missionnaires chrétiens, une révolte éclata, suscitée par le fanatisme des bonzes.

"Vaincus, ils appelèrent à leur aide les Tartares Mandchoux.

"Ceux-ci triomphèrent par la trahison, par le nombre ; et, voulant s'assurer la conquête de la Chine asservie, ils massacrèrent sans pitié toute la famille impériale.

"L'impératrice seule leur échappa ; elle venait de mettre au monde un dernier rejeton des Mings, elle l'emporta dans sa fuite.

"Lorsque cet enfant eut atteint l'âge d'homme, il se mit à la tête de ses partisans, il réclama ses droits.

"La lutte fut terrible et dura vingt années.

"Elle allait se terminer par le triomphe définitif du bon droit, lorsque le prétendant fut empoisonné.

"Grâce au ciel, il laissait un fils.

"Ce fils eut la même histoire, le même sort que son père.

"Il en fut à peu près ainsi de deux ou trois autres générations successives.

"Mais toujours par une sorte de volonté providentielle, lorsque la dynastie des Mings semblait devoir s'éteindre avec la vie du dernier prétendant, toujours ce prétendant laissait un enfant au berceau, un héritier de ses droits et de sa gloire.

"Un seul devait être épargné par le poison et par le fer; un seul devait vivre au-delà de sa vingt-cinquième année.

"Celui-là, durant toute la durée d'un siècle, a combattu, sans cesse écrasé par le nombre ou par la fatalité, sans cesse revenant à la charge avec ses fils, avec ses petits-fils, avec les fils encore de ceux-ci.

"Il en a vu tomber autour de lui vingt-trois.

"Ces vingt-trois tombeaux qui nous entourent sont les leurs.

"En dernier lieu, pourchassé, traqué de toute parts, il s'est fait un refuge du cratère de ce volcan.

"Quelques amis seulement lui restaient ; parmi ces amis, un missionnaire chrétien.... le père André.

"Ils trouvèrent ici une jeune femme brisée de douleur, la veuve du dernier des Mings.

"Elle mourut en donnant le jour à deux fils.

"Tout d'abord, leur aïeul voulut les élever dans la même foi, pour le même destin que les autres.

"Mais le père André lui dit :

—"Si le ciel a jusqu'à ce jour refusé la victoire à ceux de ta race, c'est qu'aucun d'eux s'est rapproché des nations d'Europe, c'est qu'aucun d'eux ne s'est converti à la religion du Christ. Donne-moi l'un de ces enfants, je l'emporterai au-delà des mers, je le ferai élever en Européen, en chrétien. Avec celui qui te restera, tu pourras tenter encore une revanche, et dans ce cas, son frère ne lui contestera jamais la couronne impériale. Mais s'il y avait encore une défaite, un trépas, mon élève reparaîtrait alors, et par des moyens nouveaux, par la protection de notre Dieu, il délivrerait, il régénérerait son peuple, veux-tu ?

"Le vieillard considérait le père André comme un saint, comme un prophète ; il consentit.

"Seulement, à l'heure de la séparation, avant d'embrasser pour la dernière fois l'enfant, sur sa poitrine, lui-même, il grava les trois nénuphars qui sont l'emblème sacré de la dynastie des Mings.

"Grâce à ce signe, il devait être reconnu plus tard du peuple chinois.

"Fernand, vous avez déjà tout compris.

"Lorsque le père André fut vous chercher en Europe, c'est que le premier des deux enfants, c'est que votre frère, le jeune empereur Sien-Ti, Vertu-Céleste, était tombé au pouvoir des Mandchoux, après une première série de glorieux triomphes... C'est que les Mandchoux avaient livré son corps aux flammes, et jeté ses cendres au vent.

"Voilà pourquoi sa tombe ne se trouve point ici avec les autres, qui sont celle de tous les héros de votre race.

"Quant à ce vénérable vieillard, c'est l'illustre Taï-Ping dont vous allez reprendre le nom, c'est votre aïeul !"

Le vieux Taï-Ping s'était levé ; il tendit les bras à Fernand.

Il y eut entre eux une solennelle et cordiale étreinte.

—Christ ! pensait Saturnin, me voilà l'ami d'un empereur !

Le vieillard cependant avait chancelé. Un instant on put craindre qu'il ne mourût de joie.

Mais, se redressant de toute la hauteur de sa taille qu'un siècle n'avait pu courber :

—Mon fils, dit-il à Fernand, mon bien-aimé Taï-Ping... acceptes-tu l'héritage des trois nénuphars ?

Le jeune homme réfléchit un instant.

Le vieil empereur, tout palpitant d'angoisse, attendait sa réponse.

—J'accepte, répondit-il enfin, mais aux conditions posées par le père André le jour même de ma naissance. Il faut que la Chine devienne l'alliée de la France et de l'Angleterre. Il faut que la Chine reconnaisse la loi du Christ.

A ces mots, un nuage assombrit le visage rayonnant du vieux Taï-Ping.

Mais Balthazar reprit la parole.

—Souvenez-vous, s'écria-t-il, souvenez-vous du père André... Souvenez-vous des conseils de ceux qui lui ont succédé dans sa mission, et qui sont les fils de ma sœur... C'est à ce prix qu'est la victoire !

—A ces mots, l'auguste centenaire parut enfin trouver le courage qui lui manquait, et pour remercier le fidèle serviteur qui venait de le lui donner, il s'en rapprocha rondement ; il lui tendit impérialement la main.

—Puis, s'appuyant à l'épaule de Balthazar :

—Soit ! dit-il à son héritier, soit !... les Chinois se convertiront.... Un mis un seul : moi.... J'ai passé l'âge où l'on change de Dieu. Mais, crois-moi, mon fils, avant d'aborder ce nouveau drapeau, relève tout d'abord l'étendard national. Avant de venir législateur, sois d'abord conquérant... Ce n'est qu'au lendemain d'une première victoire qu'il est permis de dicter les lois.

—J'attendrai d'avoir fait mes preuves, répliqua Fernand.

—Ce n'est pas tout, reprit le vieillard, il faudra tout d'abord te conformer aux vieux usages des Mia-Tzé. Le premier de ces usages impose au nouvel empereur qui n'a pas encore fait reconnaître sa puissance, l'obligation de cacher son visage. Prends donc ce masque,... c'est celui que portait ton malheureux frère !

Et, comme Fernand manifestait une certaine répugnance ;

—Prends aussi cette épée, qui fut la sienne,.... il le faut !

—Il le faut ! répéta Balthazar.

Fernand fit signe qu'il se résignait.

Son aïeul voulut lui-même attacher le masque ; mais avant d'en recouvrir les traits bien-aimés de son petit-fils, il le regarda longuement, il l'embrassa de même.

Puis, domptant son émotion, essuyant ses pleurs :

Pars ! dit-il d'une voix résolue, pars à l'instant,... car mes heures sont comptées, et je voudrais avoir la suprême joie de te revoir triomphant. Va.... va donc,... et que Balthazar veille sur toi, ma dernière espérance.

—Attends ! ajouta-t-il, attends,..... ma vieillesse n'a plus besoin que de quelques serviteurs, et je veux te donner tous les soldats qui me restent. Ils vont te reconnaître à l'instant comme leur empereur.

Il s'était avancé vers la grande grotte ; il fit un geste, et presque aussitôt une bruyante fanfare ébranla les échos réveillés de la montagne.

A cette fanfare répondirent des cris nombreux.

Puis de chaque galerie, de chaque stalagmite, s'élancèrent de mâles soldats, de vrais hommes-lions.

Lorsqu'ils se trouvèrent tous rassemblés, il y eut un silence.

Balthazar attacha sur les épaules de Fernand le manteau impérial.

Le vieil empereur Taï-Ping mit au front la couronne.

Puis, d'une voix sonore et puissante :

—Voici le dernier des Mings ! dit-il, mon fils bien-aimé ; qu'il soit l'héritier de son frère,... qu'il soit un second Taï-Ping !

Un enthousiaste hourrah fut par trois fois répété des soldats.

Les chefs vinrent s'incliner tour à tour devant leur nouveau maître.

Vint ensuite l'ordre du départ.

Guidé par son aïeul, Fernand suivit un autre chemin que celui par lequel il était venu.

Ce chemin, qui serpentait également dans les entrailles de la terre, aboutissait de même à une première grotte, mais au-devant de laquelle retombait une cascade.

A travers cette magnifique nappe d'eau, dans laquelle les rayons du soleil couchant allumaient des reflets de pourpre et d'or, on entrevoyait au loin, dans une gorge étroite et profonde, les Miao-Tzé qui se formaient en ordre de bataille.

Il y avait là mille cavaliers, quinze cents fantassins, tous de la plus vaillante mine.

Une collation avait été préparée dans la grotte.

Le repas fut court et silencieux.

Après la dernière coupe vidée aux futurs succès de Fernand, à son prochain retour, il s'agenouilla pieusement devant son aïeul, et lui dit :

—Bénissez-moi, mon père !

Le vieillard étendit ses tremblantes mains sur la tête du jeune homme, qui, presque aussitôt, s'éloigna, guidé par Balthazr.

Saturnin les suivait en se disant :

—Si ma *gentille* Fleur-de-Thé était ici, je la prierais de me pincer n'importe où, afin de m'assurer que tout ceci n'est point un rêve !

Une heure plus tard, Fernand rejoignait sa petite armée, qui l'accueillit par de bruyantes acclamations, tout en agitant ses armes aux derniers rayons du soleil.

Au milieu d'un intervalle que laissaient entre elles les eaux rejaillissantes de la cascade, on apercevait encore le vieux Taï-Ping.

Debout, les mains levées vers le ciel, il semblait l'invoquer en faveur du dernier de ses fils.

Fernand le salua de son épée, puis, indiquant le nord, il partit en tête des cavaliers.

A sa droite Balthazar, à sa gauche Saturnin.

Durant près d'une heure, aucune parole ne s'échangea entre eux.

Tous trois ils se rappelaient le passé, ils songeaient à l'avenir.

—Eh bien ! fit tout à coup Fernand, eh bien ! l'ami Pichard.... vous me semblez bien silencieux, ce soir !

—Dame ! balbutia Saturnin, dame, ... c'est que je ne sais plus trop comment m'adresser à Votre Majesté... Monseigneur... Sire...

—Allons donc ! Fernand pour toi,... rien que Fernand,... Fernand toujours !

—A la bonne heure !... mais c'est égal ! ça change joliment les choses. Vous voilà maintenant si haut ! quelle promotion, mon lieutenant !

—Que t'importe, puisque désormais l'avancement ne dépend plus que de moi. Voyons,... ne désires-tu rien,... n'as-tu rien à me demander ?

—Rien de rien, pas même un bureau de tabac !

—Pas même une dot pour la jolie Fleur-de-Thé ?

—Ah ! bah ! comment,... vous avez deviné, vous avez compris ?...

—Tout, mon pauvre garçon.... absolument tout,... et ça n'est pas bien difficile avec toi... Est-ce que je ne te connais pas ? Jeanne II... Le coup de foudre ! mais cette fois, du moins, je t'en réponds, tu seras heureux !

—Ah ! conclut joyeusement Saturnin, ah ! si j'osais me le permettre, comme je crierais volontiers : vive l'Empereur !

Ce fut en causant ainsi que s'acheva la première étape.

Vers la fin de la seconde, au moment même où l'on venait de mettre pied à terre pour la halte du milieu du jour, un cavalier fut signalé, accourant à toute bride.

C'était Wampoa.

Quelques pas avant le campement, son cheval s'abattit.

Il se releva promptement, mais couvert de poussière et de sueur, haletant, prêt à retomber comme son cheval.

—Mon Dieu ! s'était écrié déjà Fernand, oh ! mon Dieu ;... que s'est-il donc passé ?

Ce fut en vain que le pirate voulut répondre : aucun son ne sortit de ses lèvres desséchées, de sa gorge ardente.

Balthazar s'empressa de lui présenter sa gourde.

Le pirate la vida d'un trait, et put enfin respirer, s'expliquer.

Il raconta d'abord tout ce que sait le lecteur, jusqu'à la disparition de Pan-Tchu.

Puis il poursuivit en ces termes :

. . . . . .

—Au moment même où, reprochant aux deux missionnaires leur folle confiance, je m'emportais le plus vivement contre le fugitif, il reparut soudain devant nous et me dit :

—Tu avais tort, Wampoa, de douter de la parole de ces deux saints. Leur miséricordieuse douceur a fait une métamorphose complète à mon égard, et si je me suis absenté tout à l'heure, c'était pour vous prouver à tous ma reconnaissance, c'était pour vous sauver tous.

Et, comme nous ne comprenions pas encore :

—" Hier soir, ajouta-t-il, durant les funérailles de sir Cambridge, un homme déguisé en pêcheur s'est glissé dans la cabane où, pour un instant, je me trouvais seul.

" Cet homme, c'était Kiao-Sang.

" Il me questionna longuement au sujet des deux jeunes miss ; il me demanda si ceux qui les avaient arrachées de ses mains étaient repartis, et, comme je déclarais avec vérité n'en rien savoir encore, il me donna rendez-vous pour la nuit suivante, sur la lisière de la forêt.

—" A peine avait-il disparu que ma première pensée fut de courir vers vous et de tout vous dire.

" Mais lorsque la bonne soeur revint auprès de moi, j'appris par elle le départ de tous ceux qui pouvaient défendre la chrétienté.

" Je résolus alors de me taire et d'aller au rendez-vous. On ne me l'eût peut-être pas permis, si j'eusse parlé.

" Je voulais connaître les forces dont disposent nos ennemis ; je voulais apprécier par moi-même les nouveaux périls qui vous menaçaient.

" Hélas ! ces périls sont imminents, ils sont terribles.

" Kiao-Sang a ramené avec lui Kouang-Tzing.

" L'armée de Kouang-Tzing se dispose à cerner le village.

" L'attaque devait même avoir lieu cette nuit.

" J'ai déclaré que Frappe-au-Coeur et ses compagnons ne devaient partir que demain.

" Ils attendront à demain, peut-être même davantage, si je parviens à les effrayer, à les retenir encore.

" Mais toutes les forces de Kouang-Tzing seront alors réunies ! Mais s'il est quelque secours auquel vous puissiez faire appel, il faut partir à l'instant ! à l'instant !"

Ainsi parla Pan-Tchu.

Déjà j'étais à cheval.

La pensée me vint d'emmener avec moi les deux jeunes miss.

On m'objecta leur fatigue, la nuit, l'impossibilité de leur faire traverser les lignes ennemies.

De plus, les frères Cauchois me rappelèrent le mystérieux refuge dont ils nous avaient déjà parlé ; ils me renouvelèrent le serment de mourir plutôt que d'en révéler le secret.

Je partis, et depuis lors j'ai constamment couru, sans une minute de repos, sans un temps d'arrêt, toujours au galop, toujours ventre à terre.

Enfin je vous ai rencontrés. Il était temps.

Voyez plutôt, mon cheval est tombé mort.

Seul, la force m'eût peut-être manqué d'aller plus loin.

Je sentais venir en moi l'anéantissement, le vertige.

Une soif ardente me dévorait, l'air manquait à mes poumons, la tête me tournait, je devenais fou ; j'allais expirer avant d'avoir atteint mon but.

Grâce à Dieu ! vous voici..... vous voici !

Mais c'est déjà trop de temps perdu... Donnez à vos hommes l'ordre de remonter à cheval,... et partons,... partons !

Et fasse le Ciel qu'il ne soit pas déjà trop tard !

XXV

CHRIST-SI

Les Miao-Tzé s'avançaient en toute hâte à Christ-Si.

Fernand, Wampoa, Balthazar, Saturnin, galoppaient en tête des cavaliers, palpitants d'impatience.

Tout à coup, à l'un des détours du chemin, ils aperçurent un groupe composé de quatre personnes qui venaient à leur rencontre :

Trois femmes qui semblaient brisées de fatigue, un homme qui les guidait.

Ce guide, c'était Pan-Tchu.

Ces trois voyageurs,... c'étaient Diana, Mary, Fleur-de-Thé.

En quelques mots, cette nouvelle rencontre se trouva expliquée.

Les deux orphelines avaient été sauvées par la secrète rivalité de Kiao-Sang envers Kouang-Tzing.

Au moment de livrer à ce dernier les deux jeunes miss, Kiao-Sang en avait eu regret pour la seconde fois ; pour la seconde fois, il avait voulu les garder pour lui-même.

En conséquence, il s'était glissé de nouveau auprès de Pan-Tchu ; il lui avait dit :

—Je sais que leurs défenseurs sont partis maintenant,... propose-leur de les sauver de Kouang-Tzing,... offre de les ramener vers Canton... Voici un sauf-conduit pour passer le bac ; ... hâte-toi. Tu m'attendras au campement, où je me suis laissé reprendre.

Pan-Tchu avait accepté.

Aussitôt après le départ de Kiao-Sang, il était accouru vers les frères Cauchois ; il leur avait facilement persuadé qu'une telle fuite était préférable à la meilleure des cachettes, et qu'en outre elle épargnait à Christ-Si tous les périls d'une attaque à main armée, d'une destruction sanglante.

Ce dernier argument décida surtout les deux jeunes filles.

Elles partirent à l'instant même avec Pan-Tchu, qui, bien loin de les conduire vers Kiao-Sang, s'était empressé de les ramener à la rencontre de Fernand.

Ce fut à qui remercierait Pan-Tchu.

Wampoa lui-même se vit contraint de reconnaître que les missionnaires avaient eu raison.

Il tendit la main à Pan-Tchu ; il lui demanda ce qu'il voulait pour récompense.

—Une seule chose, répliqua Pan-Tchu, prompt secours à ceux qui m'ont sauvé, qui ont refait de moi un homme !

Et comme on lui demandait ce que les frères Cauchois pouvaient encore avoir à craindre...

—Kouang-Tzing, dit-il ; mais vous ne savez donc pas ce que c'est que Kouang-Tzing ?

A ce nom qui rappelait tant de massacres, les deux jeunes filles et elles-mêmes insistèrent pour un immédiat départ.

On se remit en route ; on atteignit vers le soir le sommet de la colline qui dominait la chrétienté, jadis si paisible et si souriante.

Hélas ! quel changement... quel horrible spectacle.

Toutes les chaumières et l'église elle-même avaient été dévastées, incendiées :... elle n'existaient plus qu'à l'état de ruines.

Ça et là, sur de grandes croix sinistres, des malheureux se tordant dans les dernières convulsions de l'agonie.

Quant au reste des habitants, quant à leurs deux pasteurs, qu'étaient-ils devenus ?

On ne tarda pas à l'apprendre, de la bouche même de l'un des crucifiés.

Kouang-Tzing, furieux de ce que ses victimes lui échappaient, furieux de ce qu'aucun des martyrs ne voulait parler, Kouang-Tzing avait d'abord saccagé les maisons, éventrant les murailles et fouillant le sol.

Puis, sa colère devenant de la rage, il avait ordonné le massacre de tous les habitants.

Vainement les frères Cauchois s'étaient prévalus de la sauvegarde de l'empereur.

Kouang-Tzing avait passé outre, et, pour en finir plus promptement, une infernale inspiration lui était venue dans l'esprit.

C'était à peu près l'idée de Carrier.

Parmi les jonques que montait une partie de l'armée, il s'en trouvait quelques-unes à soupapes.

On s'en était déjà servi à l'égard des Mia-Tzé ; on y transporta tout Christ-Si : hommes, femmes, enfants.

Les deux pasteurs furent embarqués les derniers.

Vers le milieu du fleuve, les soupapes furent ouvertes, et tous les chrétiens engloutis.

Mais la plupart de ces malheureux revinrent à la surface des eaux, se recherchant, s'appelant, s'embrassant une dernière fois.

Sur les deux rives, des soldats, armés d'arcs et de mousquets, les criblaient de flèches et de balles.

Puis, c'étaient des clameurs féroces, et des grands éclats de rire parmi les bourreaux.

Parmi les victimes, des gémissements, des cantiques et des prières.

Parmi cette foule à demi submergée, Dominique et Gabriel allaient et venaient, nageant d'une main, bénissant de l'autre.

Bientôt, il ne resta plus autour d'eux que quelques groupes, les plus intrépides et les plus touchants, ceux où l'on tenait le plus à la vie.

Une jeune mère élevait au-dessus des eaux son enfant.

Puis, ça et là, des cadavres flottants, aux trois quarts disparus sous les eaux ensanglantées.

Les frères Cauchois nageaient et bénissaient encore.

Il y eut une décharge générale sur les deux rives... Sur le fleuve, il y eut un dernier cri !...

Le troupeau tout entier n'était plus, sauf les deux pasteurs.

Ils nageaient et bénissaient toujours.

Puis ils s'embrassèrent chacun d'un bras, redressant l'autre vers le ciel.

Quelques dernières balles les frappèrent en même temps, comme pour les réunir dans une même mort.

Et l'on ne distingua plus, à la surface du fleuve, çà et là marbrée de flaques rouges, que deux longues soutanes blanches emportées par le courant.

Jusqu'alors, sur les deux rives, les Mandchoux avaient accompli leur oeuvre meurtrière tout en chantant, en riant, en dansant comme des cannibales ivres de sang.

Mais lorsqu'il n'y eut plus de victimes devant eux, lorsque le silence de la mort plana seul sur le fleuve, ils s'arrêtèrent tout à coup, ils se turent comme honteux de ce qu'ils avaient fait, comme consternés de la lumière du jour.

Kouang-Tzing lui-même s'empressa de donner le signal du départ.

Il y avait deux heures environ de cela, lors de l'arrivée de Fernand et de ses compagnons.

Hélas ! il était trop tard.

A peine quelques malheureux furent-ils retrouvés, sauvés.

Dominique ni Gabriel n'étaient de ce nombre !

Le désespoir de Balthazar fut quelque chose d'effrayant ; on eût dit qu'il venait de perdre, non pas des neveux, mais des fils.

Diana, Mary, Fleur-de-Thé, s'efforçaient vainement de consoler cette inconsolable douleur.

A quelques pas de là, Fernand, pâle et superbe de colère, s'informait de la route suivie par les assassins, prenait déjà toutes ses dispositions pour en tirer vengeance.

Wampoa crut devoir arrêter cet élan.

—Avant tout, dit-il, en montrant Diana et Mary, avant tout, il faut mettre en sûreté celles qui n'ont plus de père.

Soit ! consentit Saturnin, soit,... mais en obliquant quelque peu vers la rivière de Canton, n'est-ce pas ? J'aime à croire qu'il nous sera permis de prendre un à-compte aux dépens de Kiao-Sang. En voilà un qui a eu tort de donner rendez-vous à son ex-ami Pan-Tchu ! Je lui en promets de grises pour ma part,... et puis après, aux autres,... et guerre à outrance, n'est-ce pas ? guerre aux Magots !

XXVI

GUERRE AUX MAGOTS

Kiao-Sang a reçu son juste châtiment.

Surpris au campement où lui-même il avait frappé ses trois dernières victimes, jugé, condamné comme Pan-Tchu, par la terrible loi de Boudha, mais cette fois sans rémission, sans miséricorde, il a résumé dans un supplice de quelques heures, l'expiation de tous les crimes de sa vie.

Fernand, ou plutôt Taï-Ping, a poursuivi sa marche vers le nord.

Mais, en atteignant la rivière des Perles, une séparation eut lieu.

Les filles de sir Cambridge sont redescendues vers Canton.

Une flotille était là, mandée d'avance par le fils du roi de la mer.

Tandis que Fernand et Mary échangeaient un dernier adieu, Wampoa s'est rapproché de Diana ; il lui a dit :

—J'ai réfléchi. Peut-être consentirais-je à reconnaître la loi du Christ ; mais alors seulement que je serai tout à fait convaincu. Dans ce cas, obtiendrai-je la récompense que vos paroles m'ont permis d'entrevoir ?

—Quand Fernand aura rempli son oeuvre de régénération, revenez avec lui,... revenez chrétien,... et le jour même du mariage de ma soeur, je vous répondrai.

A quelques pas de là, Saturnin prenait congé de Fleur-de-Thé, devenue la compagne des deux orphelines.

L'ex-caporal semblait dominé par l'émotion d'un véritable amour.

—Fleur-de-Thé, dit-il enfin, nous allons combattre les Magots. Voulez-vous mettre votre main dans la mienne ?... je crois que cela me portera bonheur.

La jeune Chinoise, baissant les yeux, s'est empourprée comme une rose de mai.

—A mon tour, reprend l'ami Pichard, quelqu'un que je ne puis nommer,... quelqu'un de très puissant et de très-bon,... adressera peut-être à vos parents une demande que vous devez lire dans mes yeux...

—Mes parents ! mais c'étaient les frères Cauchois, mais c'était tout le village,... et vous savez que les frères Cauchois sont morts, que la chrétienté de Christ-Si est morte ! Il ne me reste plus maintenant sur la terre que deux protectrices, deux amies,... les jeunes miss.

—Alors c'est à elle que l'on devra s'adresser, et les choses n'en iront peut-être que mieux. Au revoir, Fleur-de-Thé !... au revoir !

La jeune fille répond par un sourire, et rejoint ses deux soeurs adoptives, qui s'embarquent sur la principale des jonques.

Wampoa les a procédées ; Wampoa veut les escorter lui-même jusqu'à ce qu'elles soient en sûreté, sous la sauvegarde du drapeau anglais.

Puis, par mer, il rejoindra l'empereur Taï-Ping à Nankin.

Après un dernier signe d'adieu, lorsque la flotille a disparu sur le fleuve, Fernand remonte à cheval, y prend le commandement de son armée, qui s'est considérablement grossie durant le chemin.

Balthazar, Saturnin, Pan-Tchu, sont ses aides-de-camp.

La guerre sainte commence.

Il n'entre pas dans notre plan de suivre pas à pas l'empereur Taï-Ping dans sa marche triomphante.

Disons seulement qu'en vingt rencontres il écrasa les Mandchoux, s'empara de cinquante cités, reconquit dix provinces.

Partout, sur son passage, les pagodes tombaient, les couvents des bonzes étaient démolis, les idoles réduites en poussière.

Mais, craignant de compromettre sa popularité naissante, il n'osait pas arborer ouvertement encore la bannière du Christ.

Un message enfin lui arriva, un message annonçant la mort de son aïeul.

En apprenant la première victoire de son petit-fils, le vieillard s'était éteint dans un élan de joie.

Fernand était libre, il publia hautement sa volonté.

Quelques sourds murmures s'élevèrent parmi les hommes-lions.

Trois jours plus tard, au lendemain d'une seconde victoire, le prétendant déclara de nouveau qu'il entendait que la Chine fût librement ouverte aux Européens, aux missionnaires.

Les soldats répondirent par des acclamations enthousiastes ; mais, parmi les chefs, il y eut un silence menaçant, des regards enfiévrés de fanatisme.

—Ils se soumettront, dit Fernand, ou bien je les abandonnerai, j'abdiquerai, je disparaîtrai comme un héros de légende !

Sur ces entrefaites, Pan-Tchu fut envoyé vers les deux filles de sir Cambridge, afin de les mettre au courant de ce qui se passait, afin de veiller sur elles.

Il connaissait leurs ennemis, il emportait une vague espérance de les sauver encore.

Arriva enfin la grande bataille qui rendit aux Miao-Tzé la ville de Nankin.

Wampoa, remontant le fleuve avec ses pirates, avait puissamment contribué au succès.

Fernand avait fait des prodiges de valeur.

L'enthousiasme des vainqueurs était à son comble.

Nonobstant, la sourde opposition qui s'était manifestée semblait grandir encore.

Sans le dévouement de Balthazar et de Saturnin, qui sans cesse avaient combattu à ses côtés, peut-être eût-il été frappé durant la bataille par quelques fanatiques sectateurs de Boudha, peut-être eût-il trouvé la mort au milieu même de son triomphe ?

Toutes ces résistances, toutes ces haines commençaient à refroidir singulièrement l'enthousiasme qui, tout d'abord, s'était allumé dans son âme. Il ne voulait régner que sur une nation complètement régénérée dans l'avenir, il songeait de plus à renoncer à l'héritage impérial, si cet héritage ne devait être qu'une simple restauration du passé.

Wampoa connaissait son dessein, et l'approuvait.

Balthazar et Saturnin, pressentant que l'heure du péril était proche, veillaient plus que jamais sur Fernand.

Nankin était l'ancienne capitale des Mings.

Le nouvel empereur allait y être couronné le lendemain.

La veille au soir, un conseil général de tous les chefs devait avoir lieu.

—Ils m'entendront une dernière fois, dit Fernand à ses trois amis, ils m'entendront, masqué comme toujours ;... s'ils refusent, nul d'entre eux ne verra mon visage, et dès cette nuit, je retournerai à Canton pour y vivre ignoré, heureux !

En conséquence, une des jonques de Wampoa se trouverait prête pour le départ, à quelque distance de la grande pagode.

Dans cette pagode, le futur empereur devait passer la nuit qui précédait son couronnement.

L'heure de l'assemblée arriva.

Fernand s'y rendit, accompagné de Wampoa, de Saturnin et de Balthazar.

C'était par une lourde et chaude soirée, il y avait de l'orage dans l'air.

Le dernier des Mings exposa brièvement, nettement, résolûment, sa volonté.

Il y eut tout d'abord un grand silence.

Puis, les principaux chefs demandèrent à délibérer entre eux.

—Retirez-vous, dit Wampoa aux trois Européens ; moi je reste.

Fernand et ses deux compagnons regagnèrent la pagode.

Dans toute l'étendue de la large place qu'ils avaient à traverser, une foule compacte et sourdement agitée, comme la mer avant une tempête.

A peine les trois Européens se trouvaient-ils enfermés dans la pagode, que de bruyantes clameurs retentirent dans la ville, en même temps que l'orage dans le ciel.

Il y avait dans tout cela quelque chose de sinistre, de fatal.

Fernand se sentait le coeur étrangement serré.

Il en était de même de Balthazar et de Saturnin.

Ils se taisaient tous les trois, ils étaient oppressés, ils étouffaient.

Deux heures se passèrent ainsi.

L'ami Pichard, à bout de patience, enfin, voulut sortir.

La porte avait été refermée en dehors.

—Sommes-nous donc prisonniers ? fit Balthazar, qui de l'oeil semblait mesurer la muraille comme pour la renverser au besoin.

—Patience ! répliqua Fernand, on ne peut tarder à venir... patience !

—Mais vous ne comprenez donc pas qu'ils méditent contre vous quelque infâme attentat,... qu'ils veulent vous tuer, qu'ils vous tueront !

Et le géant se rua sur la porte, qui gémit et craqua dans ses panneaux de bronze.

A ce bruit, il y eut sur la place comme un immense éclat de rire, comme une longue imprécation de mort.

Puis, dans le ciel, un coup de tonnerre.

Fernand et ses amis, croyant leur dernière heure venue, se réunirent dans une même étreinte.

Tout à coup, la monstrueuse idole de la pagode parut osciller sur elle-même et s'entr'ouvrit.

Wampoa parut.

Il était très pâle.

—Venez ! dit-il. Sans ce passage connu de moi seul, il ne m'était pas permis de vous sauver ;... mais le temps presse,... hâtons-nous.... hâtons-nous !

Tous les quatre, ils disparurent dans les flancs de l'idole, qui se referma sur eux.

Ils descendirent un escalier étroit, puis un long conduit souterrain.

Ce passage secret aboutissait au bord du fleuve.

Non loin de là, la jonque de Wampoa.

Il s'empressa d'y faire entrer ses amis, de couper le câble, de gagner le large.

Il était temps : une immense explosion se fit entendre,... la terre trembla, comme soulevée par l'éruption d'un volcan ; de gigantesques flammes s'élancèrent dans le ciel également en feu.

La grande pagode de Nankin venait de sauter.

Fernand, toujours masqué, se tenait debout à l'arrière de la jonque.

De toutes parts, on pouvait l'apercevoir, de toutes parts, la foule, le croyant sauvé par un miracle, s'agenouillait lentement comme frappée de stupeur.

XXVII

CONCLUSION

La patience européenne était à bout.

La dévastation de la villa de sir Cambridge, l'enlèvement de ses filles, plusieurs autres attentats du même genre, avaient enflammé la colère anglaise.

Douloureusement émue par le martyre des frères Cancois, la France s'apprêtait à les venger.

Les deux escadres remontèrent la rivière des Perles, et se rangèrent en ordre de bataille devant la ville de Canton.

Loin de s'épouvanter de cette menace, le vice-roi n'y répondit que par une violente proclamation contre les étrangers, contre les barbares.

Aussitôt, des pillards, des incendiaires, se portèrent sur les factoreries européennes.

La plupaart de leurs habitants échappèrent au massacre par une fuite précipitée.

Quelques-uns se laissèrent surprendre, et furent emmenés en ôtage.

Parmi ces derniers, les deux jeunes miss Cambridge.

Le bombardement aussitôt commença.

Il dura trois jours, protégeant par ses ravages continuels les travaux des marins et des soldats, qui préparaient une attaque du côté de la terre.

Il ne s'agissait plus cette fois d'un simple châtiment, mais d'un siège en règle, d'une expiation complète.

Les assiégés, outre l'énorme population de la ville, comptaient derrière leurs murailles et dans les forts plus de cent mille soldats.

Les Anglais et les Français étaient à peine cinq mille.

Ce fut merveille de voir cette poignée de braves travaillant avec une ardeur superbe, et se préparant à l'assaut.

Enfin la brèche est reconnue praticable, et les Français, comme toujours, vont s'élancer en avant.

Ce fut précisément alors que Fernand, Wampoa, Saturnin, Balthazar, arrivèrent.

Ils apprennent le nouveau danger de Diana et de Mary ; ils sollicitent l'honneur de servir en qualité de volontaires.

Ils se précipitent parmi les plus impatients, parmi les plus intrépides.

Mais laissons à d'autres le soin de décrire cet héroïque combat : nous faisons un roman, non point de l'histoire.

Au moment donc où déjà les Chinois sont en fuite, où déjà le drapeau de la France flotte sur les remparts, suivons nos quatre volontaires à travers les rues désertes de Canton.

Ils cherchent ardemment, mais en vain, quelques traces de celles qui leur ont été ravies.

Un homme enfin se présente devant eux, c'est Pan-Tchu.

—Ah ! j'avais bien dit que je leur serais utice ici !... venez... venez !

On arrive à l'autre extrémité de la ville, on longe une haute muraille ; on y trouve enfin une porte que Pan-Tchu désigne du doigt.

En quelques coups de crosse de fusil, Balthazar et Saturnin jettent bas cette porte.

Au-delà, c'est un de ces vastes parcs chinois tout pleins de forêts en minature, de rochers artificiels, d'étangs et de ruisseaux, de pavillons et de fleurs.

Plus loin, un bras de rivière.

Une jonque est là préparée pour la fuite.

A terre, un groupe nombreux.

Parmi ce groupe, Diana et Mary, qui se débattent entre des soldats et Kouang-Tzing qui commande en maître.

A la vue des Européens, à l'explosion de leurs carabines, les Mandchoux se jettent à la nage ou prennent la fuite à travers les jardins.

Kouang-Tzing reste seul avec ses deux prisonnières.

D'un regard, il a compris qu'il est perdu ; mais il ne veut pas mourir sans vengeance.

Il bondit vers Mary ; d'une main, il la saisit par sa longue chevelure, de l'autre, il lève sur elle son long couteau malais.

Diana se jette au-devant du coup, le reçoit en pleine poitrine.

Déjà Kouang-Tzing relève le bras pour frapper de nouveau.

Wampoa, Fernand, Saturnin, sont encore à quelques pas de là, malgré toute la promptitude de leur course.

Mais Balthzar a eu le temps de recharger son rifle, et malgré son émotion, il justifie une fois encore le surnom de Frappe-au-Coeur.

Kouang-Tzing est tombé comme frappé par la foudre.

Déjà Mary vient de relever sa soeur.

Fernand la soutient ; Wampoa s'agenouille devant elle.

—Je vais mourir, mais ma tâche est finie ! Sois heureuse avec Fernand, ma soeur ; c'est ma volonté suprême !

Et de ses mains défaillantes, elle réunit leurs mains.

Puis, ramenant vers le jeune pirate son regard, qui déjà s'éteint :

—Wampoa, lui dit-elle, vous êtes arrivé trop tard.... je ne pourrai plus vous répondre que dans le ciel.... et pour s'y rejoindre,... pour y être unis.... il faut avoir la même foi,... il faut croire au même Dieu !...

—Diana ! s'écria le pirate, oh Diana, ... faites-moi donc chrétien,.... donnez-moi le baptême avant de mourir...

La rivière était là,... presque à portée de la main de la jeune fille mourante.

Toujours soutenue par Fernand et par Mary, elle retrouve la force de faire quelques pas, de prendre un peu d'eau dans le creux de sa main.

Cette eau, elle la laissa retomber au front de Wampoa, qui l'avait suivie, sur les genoux, les mains jointes.

Après avoir murmuré les paroles sacramentelles, elle lui tendit une main, de l'autre elle lui montra le ciel.

Puis, souriant encore, elle retomba.

Elle était morte !

. . . . . .

A quelques temps de là, un double mariage se célébrait dans la chapelle catholique de Macao.

Le mariage de Fernand et de Mary, le mariage de Pichard et de Fleur-de-Thé.

Balthazar et Wampoa, ce dernier pâle et triste, avaient servi de témoins.

Le soir même, ils devaient partir pour rejoindre les Miao-Tzé.

Lorsque l'heure fut venue, Wampoa, qui s'en revenait de prier sur la tombe de Diana, dit à Fernand :

—Adieu, Taï-Ping !... Que dirai-je à ceux de mes amis qui sont restés les tiens ?

—Dis-leur que Taï-Ping est mort... mais que si jamais les Miao-Tzé vaincus avaient besoin de lui, s'ils voulaient réaliser enfin l'idéal du père Andréa,... Mary permettrait peut-être à Fernand de faire renaître Taï-Ping !

. . . . . .

En sera-t-il jamais ainsi ?
C'est le secret de l'avenir !

FIN

Encore un yukonite.

C'est le Dr Douglass De Cow, ancien président d'un club libéral de Montréal, sur qui le choix est tombé, cette fois.

Le Dr De Cow fera partie du corps médical de l'expédition Ogilvie.

On dit que 15,000 immigrants sont entrés au Nord-Ouest depuis trois mois, contre 1,000 l'an dernier. Sont-ce des orangistes, des franc-maçons ? Les orateurs libéraux, durant la dernière campagne électorale, nous avaient pourtant dit que l'immigration des orangistes était la cause de l'abolition des écoles séparées au Manitoba.

Les représentants des colonies, à Londres, et les députés anglais qui s'intéressent aux colonies, se sont réunies, hier, sous la présidence de sir Charles Dilke. Sir Henry Joly, MM. Mulock, Fisher, Blair et Fitzpatrick assistaient à la réunion à laquelle on a discuté la question des patentes et des droits d'auteur. On a aussi adopté une résolution en faveur de l'établissement d'un service océanique rapide.

LES ECONOMIES

Du peuple

Notre confrère de la "Presse" publie, sur la réduction de l'intérêt des caisses d'épargne, un nouvel article dans lequel il démontre clairement la faute économique et politique que les libéraux ont commise envers les travailleurs économes et tout le peuple du Canada en général :

Le gouvernement des Etats-Unis vient de fournir un argument irréfutable aux adversaires de la réduction à 2½ p. c. de l'intérêt des caisses d'épargne au Canada.

Il a demandé au public américain de souscrire à un emprunt de deux cent millions de piastres, au pair, et rapportant 3 p. c. d'intérêt.

Dans un pays où les taux de prêt et d'escompte sont de beaucoup au-dessous des taux canadiens, l'argent doit valoir moins qu'au Canada.

C'est justement le contraire qui existe et nous assistons à ce phénomène remarquable d'intérêts plus élevés payés par l'Etat dans un pays où l'argent rapporte moins qu'au Canada.

Croit-on que si réellement le taux du marché canadien, était de 2½ p. c., celui du marché américain s'élèverait à 3 p. c.? Non, et l'émission de 200 millions à 3 p. c. sur le marché américain prouve combien est absurde l'argument avancé par les défenseurs du gouvernement.

2½ p. c c'est le taux du marché anglais et le gouvernement américain aurait pu, encore mieux que le Canada, trouver en Angleterre, même au-dessous de ce taux tous les millions qu'il aurait voulu emprunter.

Il a préféré demander au peuple américain l'argent dont les Américains avaient besoin et il le leur a demandé non au taux du marché anglais mais à celui du marché américain.

C'est juste et équitable, et le gouvernement canadien a commis, nous le répétons, une mauvaise action et une hérésie économique en réduisant d'un pour cent le taux de l'intérêt des caisses d'épargne dans l'espace d'une année.

Mais le gouvernement américain a fait plus qu'offrir son emprunt aux citoyens du pays ; il a pris les dispositions nécessaires pour que les gros capitalistes, les banques, les institutions financières ne puissent souscrire que lorsque les petits capitalistes auraient été servis.

La souscription a été ouverte pendant trente-deux jours, depuis le 13 juin, et la première répartition a été réservée aux souscriptions de $500 et au-dessous.

C'était véritablement un emprunt populaire dans toute l'acception du mot.

On savait parfaitement que les banques étaient prêtes à prendre tout l'emprunt, mais le Congrès a jugé sage de donner toute facilité de souscrire au petit peuple.

L'expérience valait la peine d'être tentée et elle a réussi.

Le gouvernement américain demandait 200 millions, le peuple lui en a offert 1,325. Le nombre des souscriptions de $500 et au-dessous, c'est-à-dire des souscriptions irréductibles, s'élevait, au premier classement, à 228,000, représentant $84,300,000. On pense qu'il s'élèvera à 250,000 souscripteurs ayant pris 90 millions de piastres.

Ces 90 millions pris, placés par le peuple américain sortira des caisses d'épargne, des comptes de banque, des capitaux accumulés, presque sans emploi parce qu'ils représentent la fortune des travailleurs peu enclins à les risquer dans l'industrie.

Une nation prospère ne doit avoir d'autres créanciers que ses propres nationaux ; les emprunts faits sur le sol n'appauvrissent jamais un pays ; c'est de l'argent qui roule.

Le gouvernement américain, différant en cela du gouvernement canadien, n'a pas voulu mettre les économies du peuple en concurrence avec les gros capitaux ; il a refusé d'accepter les souscriptions faites au-dessus du pair pour laisser au peuple tout ce qu'il voudrait prendre à ce taux.

C'est ainsi qu'il a repoussé une offre de cent millions à 101 ; offre qui lui aurait fait gagner un million de piastres.

A Ottawa, où les banques font ce qu'elles veulent, on aurait accepté et on aurait écarté de la souscription les travailleurs et leurs économies.

Une des causes d'insuccès mises en avant, par certains journaux des Etats-Unis, pour combattre le projet de leur gouvernement, était que les banques d'épargne payant de 3½ à 4 p. c., le peuple ne souscrirait pas.

Il a souscrit, ce qui prouve qu'il comprend le rôle réel des caisses d'épargne et la supériorité comme placement des fonds d'état.

Il a compris que les intérêts des caisses d'épargnes peuvent varier et devront fatalement baisser alors que 3 p. c. qu'il souscrit durera probablement autant que le souscripteur.

Il a vu que les rentiers de l'Etat qui ont souscrit ses emprunts il y a vingt ou vingt-cinq ans touchent encore aujourd'hui 4 et 5 p. c. de leur capital et ils se mettent à l'abri de l'abaissement du revenu en profitant de l'aubaine qui leur est offerte.

Nos gouvernants doivent aujourd'hui être convaincus de la faute économique et politique qu'ils ont faite et du tort qu'ils ont causé aux travailleurs économes. Ils ont le temps de tout réparer en reculant encore la date de la mise en force de la réduction et surtout en adoptant pour les futurs emprunts, le mode de souscription qui vient d'avoir tant de succès aux Etats-Unis.

C'est un meurtre

Cette montrealaise qui a perdu la vie pr s d'Utica, mardi d rnier

N'A PAS ÉTÉ VICTIME D'UN ACCIDENT

MAIS D'UN LACHE ASSASSINAT

On est sur la piste du meurtrier

Utica City, 19.—L'enquête du coroner sur la mort de Annie Gee s'est commencée vendredi dernier et a été ajournée à cet après-midi. La version de Mills, le patron de l'auberge, où Annie Gee a trouvé la mort, faisait d'abord croire à un accident, mais d'autre témoins autorisent plutôt l'admission de l'hypothèse d'un meurtre. Plusieurs témoignages furent entendus de peu d'importance. Celui du fermier Henri D. Lorin conduira, à coup sûr, la police sur les traces du meurtrier. Voici ce que dit M. Lorin :

"Je partis de ma ferme, le 13 juillet, vers sept heures et demie ou un peu plus tard, avec un veau que je devais vendre à Rome. J'arrivai à Rome vers 9 heures, mais la personne qui avait demandé à acheter mon veau se décida autrement et je finis par me débarrasser de l'animal chez M. Henry Kopp, rue Dominique Ouest, 404. Je quittai Rome vers dix heures et m'en retournai chez moi. Chemin faisant, je rencontrai Louis Bailey et lui demandai de monter dans ma voiture. Il monta. Nous causions depuis une dizaine de minutes, lorsque arrivés à une dizaine d'arpents de l'auberge de Mills, nous rencontrâmes trois jeunes gens à bicyclette. Ces jeunes gens nous demandèrent d'arrêter, nous avertissant qu'une femme était en train de se faire tuer dans l'auberge. Nous hâtâmes le pas et en arrivant près de la maison, un des trois jeunes gens voulut éteindre un fanal qui se trouvait à la porte d'entrée. Un homme se tenait sur le seuil de la porte et, nous ayant entendus, dit avec un formidable juron :

—Si vous touchez cette lumière, c'est moi qui vous toucherai ensuite.

Dans la salle d'entrée causaient ensemble et à haute voix un homme et une femme. J'entendis la femme qui disait : "Jim, j'ai toujours été bonne pour vous."

Je continuai ma route. Après avoir fait quelques arpents, je me retournai et vis une flamme vive à côté de la maison. Je pensai en moi-même que la maison était en feu. A ce moment sortit une femme dont les vêtements étaient tout enflammés. Elle courait en poussant des cris horribles. Elle vint se jeter dans la rue. Un des jeunes gens qui nous avaient suivis nous dit qu'il fallait l'envelopper d'un drap. Je saisis un morceau de toile qui avait servi à envelopper mon veau et je l'enroulai autour du corps de la malheureuse femme qui criait : "Laissez-moi mourir ; c'est cet homme qui m'a fait ainsi brûler ; laissez-moi mourir !"

Pendant que j'enveloppais ainsi la malheureuse, j'entendis deux ou trois coups de revolver. M. Bailey me dit plus tard que c'était l'individu qui nous avait défendu d'éteindre le fanal qui s'était revenu sur le seuil de la porte et avait déchargé trois fois son revolver dans ma direction. J'entendis aussi une voix de femme crier deux ou trois fois "Au meurtre ?" Le témoin a continué sa route sans autre accident.

Comme on le voit, ce témoignage détruit l'hypothèse d'un accident. On est sur la trace d'un crime odieux.

A l'assemblée annuelle de l'association conservatrice tenue à Moncton, hier, on a recommandé l'organisation de chaque comté par un officier payé à cette fin. Des résolutions ont aussi été adoptées en faveur de la politique nationale, de la politique préférentielle et de l'union plus étroite des intérêts intercoloniaux.

Soumissions demandées

M. David Ouellet, demande des soumissions pour les travaux de maçonnerie, de charpenterie, de menuiserie, de toiture, de peinture, etc., à faire pour la construction d'un hôtel et de huit résidences privées sur le site de l'ancien hôtel de ville.

Accident sur l'Electrique

Hier soir, le conducteur J. H. Brown du char ouvert No 31, a été victime d'un pénible accident. Il était à faire la collecte lorsqu'il tomba sur la voie et se fendit la tête. Au milieu des ténèbres, au lieu du poteau du char, c'est le bras d'un voyageur qu'il saisit, et comme le point de résistance n'était pas assez solide, Brown perdit l'équilibre et roula dans la rue.

Une action en dommages

Dans la cour d'amirauté, hier, plusieurs témoins ont été entendus dans l'affaire de l'action en dommages intentée par une goélette de pilotes contre le steamer "Lorle". M. Charles Langelier représente les pilotes, et M. A. H. Cook comparaît pour les propriétaires du steamer.

Faillite

M. Z. Morissette, marchand de cette ville, a fait cession de ses biens à la demande de M. J. A. Mailloux. Son actif est de $6,000, et son passif, de $6,200. M. Adelard Faucher a été nommé gardien provisoire.

Sur le point de se noyer

Un jeune homme du nom de Richard Delberg, qui est au service de M. Mitchell, rue St-Pierre, a sauvé hier matin la vie à une femme qui était sur le point de se noyer. Il était à bord d'un des bateaux de la traverse lorsqu'il aperçut un aviron sortant de l'eau entre les roues du traversier. Il poussa aussitôt le cri de : "Un homme à l'eau" et le bateau stoppa immédiatement. Le jeune Delberg se laissa glisser le long du bateau au moyen d'une corde et aperçut une légère embarcation sens dessus dessous et une femme se cramponnant à la chaloupe. Cette femme était presque épuisée lorsqu'elle fut retiré ede sa périlleuse situation. Elle était partie en esquif pour recueillir des copeaux et des petits morceaux qui s'en vont à la dérive, mais s'étant approchée de trop près du bateau, son esquif fut frappé par les roues et chavira.

Cette femme l'a échappé belle.

DECES

Proulx.—Le 12 du courant, à sa résidence, 8, rue Desfossés, Dame Eliza Starkey, veuve de feu Narcisse Proulx, relieur.

Piché.—A St Sauveur, le 13 courant, à l'âge de 10 ans, Marie Adélaïde Léontine Matte, fille adoptive de sieur J. B. Piché.

Langlois.—Le 13 juillet 1898, à l'âge de 2 mois, Joseph Alphonse, enfant de Alphonse Langlois.

Malouin.—Ce matin, à l'âge de 4 ans et 6 mois, est décédé Joseph Gérard Charles Aimé, enfant bien-aimé de Narcisse Malouin, commerçant de lard.

Casault.—A St-Romuald, jeudi le 14 juillet courant, Demoiselle Joséphine Casault, fille de feu L. U. Casault, en son vivant régistrateur à Rimouski.

Jobin.—Le 15 juillet 1898, à l'âge de 2 mois et demi, Joseph Philippe, enfant de M. Levis Jobin.

Gingras.—Le 15 juillet 1898, à l'Hôtel-Dieu du Sacré-Coeur, St-Sauveur, à l'âge de 76 ans et 8 mois, Léandre Gingras, typographe.

Plamondon.—A St-Sauveur, le 15 juillet, est décédé Joseph Arthur Philias, âgé de 5 jours, enfant de Arthur Plamondon, employé chez MM. Rochette & Dallaire.

Langlois.—En cette ville, le 18 courant, à l'âge de 7 mois, Marie Angèle Azilda Juliette, enfant de M. Napoléon Langlois, employé civil.

Rouillard.—Le 17 juillet 1898, à l'âge de 5 mois, Marie Eva, enfant de Philippe Rouillard, marchand.

Fournier.—A L'Islet, le 17 juillet 1898, à l'âge de 57 ans, Dame Caroline Thibault, épouse de sieur Louis Fournier, autrefois de Québec.

Tanguay.—Au Château Richer, le 18 juillet 1898, à l'âge de 80 ans, Dame Marie Gravel, épouse de sieur Charles Tanguay.

Guimont.—Est décédée le 17 juillet 1898, à l'âge de 47 ans, Dame Marie Anne Cézarine Carrier, épouse de Louis Guimont.

Nadeau.—Décédé le 17 juillet 1898, à l'âge de 87 ans et 6 mois, sieur Louis Nadeau, veuf de Dame Suzanne Hébert.

Bordeleau.—Hier matin, à l'âge de 36 ans, Dame Marie Eléonore Victoire Hardy, épouse bien-aimée de Joseph Bordeleau, commis de la maison Z. Paquet

Hamel.—A St-Sauveur, le 18 courant, à l'âge de six mois, Marie-Louise Anna, enfant de Alfred Hamel, tailleur de cuir.

Rousseau.—A Sillery, le 18 du courant, à l'âge de 50 ans, sieur Louis Rousseau.

Vezina.—Est décédée à midi, le 19 juillet 1898, à l'âge de 59 ans, Dame Philomène Desroches, épouse de Ferdinand Vezina.

Chartré.—Lundi, 18 juillet courant, à l'âge de 4 jours, Anne Marie Marguerite, enfant de M. Charles Chartré, du département de la Colonisation et des Mines.

Asselin.—Joseph Asselin, autrefois de Québec, décédé le 11 Juillet 1898, à Bisbee, Arizona, E. U., à l'âge de 46 ans.

Bidégaré.—Mardi, le 19 juillet courant, au Château Richer, est décédée à l'âge de 3 mois, Marie Alice, enfant de L. A. Bidégaré.

Desmarais.—Décédée à Providence, Rhode Island, le 17 du courant, à l'âge de 42 ans, Dame Lumina Gauthier, épouse de M. Pierre Desmarais, autrefois de Québec.

Roussin.—Le 20 juillet 1898, à l'âge de 22 mois, Marie Antoinette Mathilda Roussin, enfant de George Roussin.

La conference anglo-americaine

Siegera dans la salle du Conseil Legislatif

Québec n'a pas vu de conférence importante depuis 1887. C'est en cette année en effet que sur l'invitation de l'hon. M. H. Mercier les premiers ministres de toutes les provinces se réunirent à Québec pour adopter une série de résolutions de nature à favoriser les provinces. On se rappelle encore les fêtes auxquelles cette réunion donna lieu et qui furent, à vrai dire, le seul succès de la conférence, puisque des résolutions adoptées on n'en a jamais plus entendu parler, pas même depuis que M. Laurier est au pouvoir et qu'il a eu dans son cabinet jusqu'à trois des premiers ministres qui signèrent les dites résolutions, Sir Oliver Mowat et les honorables MM. Blair et Fielding. Cette conférence siégea dans la salle du Conseil de l'Instruction Publique au deuxième étage de l'aile nord du Palais Législatif et les fêtes qui l'accompagnèrent eurent lieu dans le Pavillon des patineurs qui était alors situé à droite de la Grande Allée, voisin de la porte St Louis. La dépense, dix mille piastres, fut défrayée par la province.

Longtemps auparavant nous avions eu la conférence des Pères de la Confédération qui siégea dans l'ancien Palais Législatif sur le haut de la côte Lamontagne, incendié en 1883.

La conférence de cette année siégera dans un local plus convenable. A la demande de Sir Wilfrid Laurier, l'hon. M. Marchand a mis à la disposition des délégués la magnifique salle du Conseil Législatif. Les appartements des deux orateurs serviront de bureaux aux délégués et l'on mettra d'autres appartements à la disposition de leurs secrétaires.

Cette conférence donnera probablement lieu aussi à de grandes fêtes sociales auxquelles prendront part le gouvernement fédéral, Son Honneur le lt.-gouverneur et le gouvernement provincial.

A part les délégués dont nous avons déjà donné les noms, l'hon. M. Morine représentera Terreneuve. Si nous ne nous trompons pas, l'hon. M. Morine est un canadien né à la Nouvelle-Ecosse.

Victime de l'onde

Un eleve des Jesuites se noie a Stanfold

OU IL PASSAIT SES VACANCES

Hector Séguin, âgé de 18 ans, qui demeurait avec ses parents rue St André, 346, Montréal, s'est noyé accidentellement, mardi, à Stanfold, où il était en promenade.

L'infortuné jeune homme venait de terminer sa rhétorique au collège des Jésuites, à Montréal, et il devait passer une partie de ses vacances chez son oncle, M. Gauvreau, député de Témiscouata, à Stanfold. Les dépêches ne disent pas comment l'accident s'est produit.

Le corps a été repêché et devait être transporté hier à Montréal, mais l'absence du coroner Triganne qui doit tenir une enquête, va retarder le départ jusqu'à aujourd'hui.

Le jeune Séguin était doué de talents remarquables et était le premier de sa classe chez les Pères Jésuites. Il se faisait remarquer par sa bonne conduite et sa piété, et ses professeurs espéraient que lorsqu'il laisserait le collège, ce serait pour se rendre au noviciat de leur ordre.

RAPPORT DES PATENTES

Nos lecteurs trouveront ci-après le seul rapport complet des brevets d'invention accordés la semaine dernière à des inventeurs canadiens par les gouvernements canadien et américain. Ce rapport est préparé spécialement pour ce journal par MM. Marion & Marion, rue St Jacques, 35, Montréal.

BREVETS CANADIENS

604,02—Ignace Panama, Santa Ana, Rép. San Salvador. Améliorations aux méthodes pour planter les arbres.

604,15—S. B. Jonsson, Winnipeg, Man. Serrure pour fenêtre.

604,18—Dominat Quintal, Isle Dupas. Appareil pour traire les vaches.

BREVETS AMERICAINS

606,334—John M. Downer, Toronto. Frein pour bicycles.

606,456—Charles Harnden, Bowmanville. Miroir pour dentiste.

606,3[illegible]—Filnay W. Ross, Can. Switch automatique.

606,367—William M. Tegart, Yorkton. Porte paquets pour bicycles.

Terrible accident au pont Victoria

Un ouvrier precipite d'une hauteur de 100 pieds

Retire de l'eau, il expire quelques minutes apres

Ses blessures, jointes a l'asphyxie, ont amene la mort

Montréal, 13—Un autre ouvrier a perdu la vie, hier après-midi, en travaillant au pont Victoria, du côté de Saint Lambert. Il se nomme Stephen Maloney et on croit qu'il vient de New-Jersey.

C'est vers cinq heures que s'est produit l'accident. Stephen Maloney se trouvait alors à la partie supérieure du pont, qui forme un deuxième étage destiné au service des tramways. Il se tenait debout sur une des poutres transversales, où il manœuvrait un levier. Celui-ci glissa soudainement sur son point d'appui et l'homme perdit l'équilibre. Précipité d'une hauteur d'une centaine de pieds, il tomba en droite ligne l'espace de quarante pieds. Il rebondit alors contre une poutre qui lui fracassa la mâchoire et lui cassa un bras. De là, il fut lancé dans l'eau, où il dut s'enfoncer profondément, si l'on en juge par le temps qu'il mit à reparaître. Il fut alors retiré de l'eau par Joe Rice, athlète bien connu, de Caughnawaga, qui stationne tout le jour avec sa chaloupe aux abords du pont Victoria, pour prêter secours en cas d'accident.

Quand l'Indien réussit à hisser l'homme dans son canot, il respirait encore.

Dans la chaloupe prit place un autre ouvrier du nom de O'Brien, qui travaillait avec le défunt et pensionnait aussi au même endroit que lui. Les deux hommes firent force rames vers le rivage, mais le malheureux Stephen expira durant le trajet.

Les blessures seules n'étaient pas suffisantes pour causer la mort. L'asphyxie produite durant cette chute d'une centaine de pieds et prolongée par le séjour dans l'eau, ont dû surtout amener la mort, avec peut-être des lésions internes.

Le défunt était célibataire et âgé d'une trentaine d'années. Il a été employé par la Detroit Bridge Company, depuis avril dernier. Ses compagnons de travail le considéraient comme un habile ouvrier. Il a un oncle à Paterson N. J., ce qui porte à croire qu'il vient du New-Jersey. Depuis son arrivée à Montréal, il pensionnait 143 rue Forfar, Pointe Saint Charles, avec M. O'Brien, son compagnon de travail, chez M. Charles Haynes, charpentier.

Collision fatale

Un train frappe une voiture contenant huit enfants

L'un d'eux tué instantanément

Grand Valley, Ont., 13.—A un demi mille d'ici, hier après-midi, un train de fret est venu en collision avec une voiture attelée de deux chevaux et portant les six jeunes enfants de Samuel Duckworth et deux enfants de Mme Birney. Gilbert Birney a été tué instantanément; Thomas Duckworth et Nellie Birney ont sauté en bas de la voiture et ont échappé sans avoir aucun mal, mais deux autres ont été très gravement blessés.

La fille Birney conduisait les chevaux, qui se sont emballés à l'approche du train. Le mécanicien dit qu'il a fait crier le sifflet de la locomotive à l'approche de la traverse à niveau, et qu'il a renversé la vapeur dès qu'il a aperçu la voiture sur la voie.

Le naufrage de la Bourgogne

New-York, 13.—Un certain nombre de survivants de la "Bourgogne," ont retenu les services d'avocats pour faire valoir leurs réclamations contre la Compagnie Générale Transatlantique, propriétaire du vapeur naufragé. Il y aura un "test case" par Kantrowitz et Fathberg, pour Charles Liebre, chef de l'hôtel Stratford, Philadelphie, dont les deux fils, qui allaient faire leurs études à Paris, ont péri dans le désastre, et leurs valises contenant des valeurs, sont allés au fond. Charles Liebre, le père, s'est sauvé au moyen d'un radeau, dont les occupants, au nombre desquels étaient plusieurs matelots, l'ont fort molesté. Liebre poursuit pour $75,000.

Une excursion champêtre

Le personnel enseignant du Château Richer était en liesse ces jours derniers. Profitant d'un congé qui leur avait été accordé par Mgr Bégin, lors de sa visite pastorale, les institutrices accompagnées de Mme Gingras mère du vénéré curé de la paroisse, sont allées goûter les douceurs d'un dîner sur l'herbe.

La joyeuse bande s'achemina le long de la rivière Sault-à-la-Puce sur la propriété du Rév. A. Gingras, endroit où la nature par ses magnifiques points de vue, ses falaises, ses chutes, ses ravins, son silence rendu harmonieux par le murmure musical des cascades et le gazouillement des oiseaux, vous fait rêver, vous enivre.

Le langage poétique de la nature élève l'âme vers son Créateur. Et lui fait goûter les charmes d'une joie pure. Oh! c'est la voix qui fait vibrer le cœur!

Quelle splendide propriété, quel site grandiose! Que de magnifiques sujets pour l'artiste! Amants de la nature, touristes épris des charmes pittoresques, jamais les bords du St-Laurent ne vous ont laissés contempler des points de vue plus riants, plus attrayants et plus grandioses.

A peine a-t-on laissé la voie publique qu'il faut pousser des exclamations. Quel joli coup d'œil! d'un côté la vue se porte jusqu'au cap Tourmente, embrassant le St-Laurent et [illegible] d'Orléans, de l'autre côté, une partie du coquet village de la paroisse se dessine avec ses cimosités, ses escarpements.

Nous étions en route pour le dîner champêtre. M. le curé que nous avions trouvé avec ses hommes de corvée, nous fit l'honneur de se rendre à notre invitation. Accompagné de M. Joseph Caron, élève de l'école modèle, M. le curé présida le repas frugal. Ajoutons que jamais convention d'institutrices ne put être mieux présidée. La journée a été trop courte tant elle a eu de charmes. Le déclin du soleil à l'horizon nous fit songer au départ quand la nature semblait nous inviter à la regarder descendre dans l'ombre. L'âme remplie des plus doux souvenirs, le cœur reconnaissant pour la généreuse hospitalité que nous avions trouvée dans ces lieux enchanteurs, nous reprîmes le chemin de nos foyers tout étonnées de cette nature accidentée de mille beautés toujours pittoresques.

Communiqué.

Bram condamné aux travaux forcés à perpétuité

New-York, 14.—On se rappelle sans doute le triple assassinat commis en juillet 1896, à bord du brigantin "Herbert-Fuller"; le capitaine Nash, sa femme et le second officier ont été tués en haute mer. Le premier officier Bram, accusé de ce triple crime, a passé deux fois en jugement et, après des débats émouvants, il a été déclaré coupable, par le jury de la cour criminelle de Boston, de l'assassinat du capitaine Nash; mais le jury a spécifié dans son verdict qu'on ne lui appliquerait pas la peine de mort. En conséquence, Bram vient d'être condamné aux travaux forcés à perpétuité; il devra subir sa peine à la prison de Charlestown.

Avant le prononcé de la sentence, Bram s'est levé et a adressé au juge les paroles suivantes: "Je ne puis que rappeler à votre honneur ce fait indéniable que je suis innocent du crime dont j'ai été déclaré coupable. Je n'ai rien à ajouter, si ce n'est répéter que j'ai été victime des circonstances. Je n'ai rien à dire à mes avocats, si ce n'est de les remercier de la façon dont ils ont défendu ma cause devant vous. Que Dieu les bénisse ainsi que tous ceux qui m'ont fait du tort."

Un drame terrible

Au bagne de Gaëte

L'autre matin, vers 10 heures, pendant que douze forçats se trouvaient réunis dans un des ateliers, un de ceux-ci, pris d'un accès subit de folie, dit-on, s'empara d'une paire de ciseaux de tailleur et se rua sur ses compagnons. Un d'eux tomba blessé si grièvement à l'aine et à la poitrine qu'il mourut sur le coup; aussitôt le meurtrier se jeta sur un autre qu'il tua en lui plongeant les ciseaux dans la gorge et dans le ventre. Les autres forçats, pris d'épouvante, ne pensèrent qu'à se sauver. Cependant, peu d'instants après, ils revinrent; l'un d'eux se jeta résolument sur l'assassin, mais il roula à terre, blessé mortellement aux reins, aux épaules et à la poitrine. Un autre forçat, plus heureux, réussit à renverser le forcené et, avec l'aide des autres, put le désarmer, le ligoter et le renfermer dans une cellule. Le préteur arrivé put interroger l'assassin qui déclara que ses compagnons avaient formé le projet de se débarrasser de lui et qu'il les avait prévenus et que s'il n'était pas tombé il les aurait tués tous.

PROVINCE DE QUÉBEC

DEPARTEMENT DES TERRES, FORETS ET PECHERIES

SECTION DES BOIS ET FORETS

Québec, 7 mai 1898.

Avis est par le présent donné que, conformément aux sections 1334, 1335 et 1336 des statuts refondus de la province de Québec, les limites à bois ci-après désignées, suivant l'étendue donnée, plus ou moins, et dans l'état où elles sont actuellement, seront offertes en vente à l'enchère, au bureau du Commissaire des Terres, Forêts et Pêcheries, en cette ville, le MARDI, 16 AOUT prochain, à ONZE heures de l'avant-midi.

Ottawa Superieur.—Bloc A, rang 6; ½ N. No 1, 25 m.; ½ S, No 1, 25 m.; ½ N. No 2, 25 m.; ½ S. No 2, 25 m.; ½ S. No 3, 25 m.; ½ N. No 4, 25 m.; ½ S. No 4, 25 m.; ½ N. No 5, 25 m.; ½ S. No 5, 25 m.; 1/2 S. No 6, 25 m.

Bloc A, rang 5: 1/2 N. No 3, 25 m.; 1/2 S. No 3, 25 m.; 1/2 N. No 4, 25 m.; 1/2 S. No 4, 25 m.; 1/2 S. No 4, 25 m.; 1/2 N. No 5, 25 m.; 1/2 S. No 5, 25 m.; 1/2 N. No 6, 25 m.; 1/2 S. No 6, 25 m.; 1/2 N. No 2, 25 m.

Bloc A, rang 4: 1/2 N. No 1, 25 m.; 1/2 S. No 1, 25 m.; 1/2 N. No 2, 25 m.; 1/2 S. No 2, 25 m.; 1/2 N. No 3, 25 m.; 1/2 S. No 3, 25 m.; 1/2 N. No 4, 25 m.; 1/2 S. No 4, 25 m.; 1/2 N. No 5, 25 m.; 1/2 S. No 5, 25 m.; 1/2 N. No 6, 25 m.; 1/2 S. No 6, 25 m.; 1/2 N. No 7, 25 m.; 1/2 S. No 7, 25 m.; 1/2 N. No 8, 25 m.; 1/2 S. No 8, 25 m.

Bloc A, rang 3: 1/2 S. No 12, 25 m.; 1/2 N. No 12. 25 m.

Bloc A, rang 2: 1/2 N. No 12, 25 m.

Rivière Ottawa: No 98, 50 m.; No 99, 50 m.; No 100, 50 m.; No 101, 50 m.; No 583, 15 m.; No 584, 32½ m.; No 595, 32 m.; No 596, 19 m.; No 607, 22 m.; No 608, 26 m.; No 609, 11 m.

Rivière La Pêche: No 524, 11 1/2 m.; No 525, 16 1/2 m.

Ottawa Inférieur.—Rivière Rouge Sud L., 43 m.; rivière du Lièvre, Branche N. E., No 7, 31 1/2 m.; rivière du Lièvre, Branche N. E.. No 8, 27 1/2 m.; Lac Némiskachingue, 25 m.; rivière Rouge, sud M. 42 m.; Rivière du Lièvre, Branche N. E.: No 3, 50 m.; No 4, 50 m.; No 6, 46 m.; canton Wentworth, No 3, 5 m.

Saint-Maurice. — Rivière Saint-Maurice, No 10, E. 47 m.; rivière Trenche No 1 O. 24 m.; rivière Trenche No 2, O. 50 m.; rivière Trenche No 2 E. 40 m.; rivière Mattawin, No 10, 48 m.; Arrière rivière du Milieu, 29m.

Manouan A. S., Arrière Manouan A. S. 40; Arrière Vermillion 7 N., 40 m.; Arrière Vermillion B. N., 45 m.; Arrière Saint-Maurice 13 Ouest 25 m.; Arrière St Maurice 14 Ouest, 40 m.; Arrière St-Maurice C. 25 m.; Arrière St Maurice D. 42 m.; Arrière St-Maurice E, 50 m.; Arrière Flamand 1 Nord, 26 m.; Arrière Flamand 2 Nord, 50 m.; Arrière Manouan 2 Sud 44 m.; Saint-Maurice 15 Ouest, 50 m.; Manouan 3 Nord, 35 m.; Arrière Manouan 3 Nord, 30 m.; Arrière Manouan 4 Nord, 30 m. Manouan 4 Nord 50 m.; Manouan 8 Sud, 50 m.; Manouan 9 Sud 35 m.; Arrière Manouan C. Nord, 50 m.; Arrière Manouan D Nord, 50 m.; Saint-Maurice 14 Ouest, 50 m.; Pierriche 1 Est, 35 m.; Ile Bostonnais, 10 m.; Bostonnais 4 Nord, 25 m.; Bostonnais 4 Sud 20 m.; Bostonnais 2 sud, 50 m.; Bostonnais 3 Sud 50 m.; Bostonnais moitié 5 Nord 25 m.; Bostonnais 3 Nord 50 m.; Croche 4 Ouest, 50 m.; Arrière Croche A, 40 m.; Arrière Croche B, 50 m.

Montmagny—Cantons R lette et Roux, Rivière aux Orignaux, 07 m.; canton Lafontaine, 17 1/2 m.; ca on Roux, 7 ¾ m.; canton Mailloux, 13. ; canton Ashberton, 3⅓ m. ; canton Talon, 3¼ m.

Grandville.—Rivière Noire, No 47 33 1/5 m; canton Armand .No 2, 11¼ m No 3, 13½ m. ; No 4, 18 m.; canton Escourt, No 3, 84/5 m.; canton Parke No 2 9 m. ; canton Parke, No 3, 20 m.

Matapedia.—Canton Awantjish, No. 2, 18½ m.; Arrière Rivière Métis, Est, 18¼ m.

Rimouski Est.—Canton Saint-Denis, 14 m.; canton McNider, No. 2, 7½ m.; canton McNider, No. 4, 7½ m.; canton Matane, No. 3, 8m.

Rimouski Ouest. — Canton Duquesne, No. 3, 8 m.; canton Duquesne, No. 4, 13 m.; Rivière Rimouski, centre Est, 10 m.; Rivière Rimouski, centre ouest, 32 m.; Lac Témiscouata, 3e rang. Bloc 1, 26 m.; Bloc 2, 26 m.; Bloc 3, 33 m.; Arrière Rivière Rimouski, No. 2 Ouest, 18 m.; canton Macpès, 7 m.

Gaspé Ouest.—Canton Duchesnay, 70 m.; canton Christie, 52½ m.; canton Tonrelle, 84 m.

Gaspé Est.—Canton Rameau, No. 2, 21 m.

Bonaventure Ouest. — Petite Rivière, Branche Nord No 1, 8 m.; Rivière Nouvelle No. 2, 50 m.: Meadow Brook (Rivière Patapedia), 30 m.; Rivière Patapedia, No. 1 est, 28 m.; Ruisseau Tom Ferguson 33 m.; Indian Brook, 56 m.; Red Pine and Chamberlain Brooks, 38 m.

Bonaventure Est.—Rivière Bonaventure, No. 3, 50 m.

Saint Charles.—144 sud, 20 m.; 141 ouest, 20 m.; 143, 18 m.

Lac Saint Jean Ouest — Rivière Peribonca, No. 125, 40 m.; Rivière Peribonca, No. 127, 50 m.

LIMITES AU NORD DU LAC SAINT-JEAN:

1er rang: No. 1, 41 m.; No. 4, 26¼ m.; No. 5, 26¼ m.; No. 6, 38¾ m.; 2e rang: No. 1, 18 m.; No. 2, 21 m.; No. 5, 32½ m.; No. 6, 34 m.; No. 7, 27 m.; No. 8, 18 m.; 3e rang: No. 1, 17 m.; No. 2, 18¼ m.; No. 5, 35 m.; No. 6, 30 m; No. 7, 25 m.; No. 8, 18¾ m.; No. 9, 26¼ m.

Saguenay—Canton Arnault, 30 m.; Rivière Malbaie, No 1, 27 m.; Rivière Amédée, 40 m.; Rivières à la Chasse et aux Anglais, 34 m.; St Laurent Ouest, 30 m.; Rivières Mistassini et Sheldrake No 1, 32¾ m.; Rivière Saint-Nicolas, 30 m.; Rivière au Bouleau: No 1, 32 m.: No 2 20 m.; No 3 26 m.; No 4 28 m.; No 5 30 m.; No 6 29 m. Rivière Tortue; No 1 26 m.; No 2, 18 m.; No 3, 28 m.; No 4. 30 m.; No 5, 34 m.; No 6, 29 m. Rivière St Jean: No 1. 24 m.; No 2, 24 m.; No 3, 23 m.; No 4, 18 m.; No 5. 20 m.; No 6, 20 m.; No 7, 12 m.; No 8, 12 m.; Rivière St-Jean, Branche E-t, No 1, 22 m.; Rivière Saint-Jean, Branche Est, No 3, 20 m.; Rivière au Saumon, No 1, 34 m.; Rivière Chambers, No 1, 44 m.; Rivière Portneuf: No 1, est, 50 m.; No 2 est, 50 m.; No 3 est, 50 m.; No 4 est, 50 m.; No 1 ouest, 50 m.; No 2 ouest 50 m.; No 3 ouest, 50 m.; No 4 ouest, 50 m. Limite Canton Laval No 4, 1 m.

Conditions de la vente

Aucune limite ne sera adjugée à un prix moindre que le minimum fixé par le département.

Les limites seront adjugées au plus haut enchérisseur, sur le paiement du prix d'achat, en espèces ou par chèque accepté par une banque incorporée. A défaut de paiement, elles seront immédiatement remises à l'enchère.

La rente foncière annuelle de trois piastres par mille ainsi que la taxe de feu, est aussi payable immédiatement.

Les limites, une fois adjugées, seront sujettes aux dispositions des règlements concernant les bois de la Couronne, maintenant en force ou qui pourront le devenir plus tard.

Des plans, indiquant les limites ci-dessus désignées, sont déposés au département des Terres, Forêts et Pêcheries, en cette ville, et au bureau des agents des terres et des bois pour les diverses agences où sont situées ces limites, et seront visibles jusqu'au jour de la vente.

N. B.—Nul compte pour publication de cet avis ne sera reconnu si telle publication n'a pas été expressément autorisée par le département.

S. N. PARENT,
Commissaire des Terres,
Forêts et Pêcheries.

Province de Québec, District d'Arthabaska. No. 125.

Cour Superieure

The American Abestos Co., (Limited), Insolvable;
et
John J. Penhale et al., Curateur;
et
Louis Wertheim, Frankfort on Maine, Germany; Samuel I. Ehrmann, Allemagne; Jacob H. Schiff, New-York; Edward Wertheim, Chicago; Victor Ehrman, Frankfort on Maine, Allemagne; David Gabrielsen, Liverpool; Moritz Ehrmann, Londres, et Frankforter Abeste Werke, Frankfort on Maine, Allemagne, Créanciers colloqués;
et
Louis Carrier, journalier, de l'endroit appelé Black Lake, dans le district d'Arthabaska, Contestant.

IL EST ORDONNÉ aux créanciers colloqué ci-dessus énumérés et dont les créances sont contestées par le contestant, en conformité à un ordre du juge de la Cour Supérieure, administrant la justice dans et pour le distr et d'Arthabaska, donné le 16 mai 189,8 de comparaître d'hui au premier septembre prochain, pour répondre aux dites contestations.

Daté ce 4 Juin 1893,

BERNIER & LAURIN, Prot. C. S.

METHOT & NOEL, Procs. du Contestant.

6 juin—2m

C'EST UNE OBLIGATION



Celui qui se trouve atteint d'une maladie quelconque est dans l'obligation de se donner tous les soins possibles pour recouvrer la santé. Il ne peut pas se soustraire à cette loi sans s'exposer à une faute grave. Il ne peut prétendre que sa maladie soit incurable, car depuis que les fameux remèdes sauvages de J. E. P. RACICOT, qui ne sont composés que d'herbes et de racines, sont connus, toutes les maladies peuvent être guéries. Ces remèdes sont d'une efficacité incontestable. Aussi voit-on des malades partir des parties les plus reculées du Canada et des Etats-Unis pour venir se les procurer. D'autres, que leurs moyens ne permettent pas d'entreprendre le voyage se les font expédier. Et tous sont d'accord à les proclamer hautement supérieurs à tout ce qui s'est vu, en fait de remèdes, leur efficacité dépend de ce que des racinages seuls sont employés dans leur fabrication. Vous tous qui souffrez, sachez que pas une seule fois ces remèdes ont failli. On se les procure en s'adressant à l'Enseigne du gros sauvage, chez

J. E. P. RACICOT

No. 25, rue St-Joseph, Québec.